



2000 ANS  
D'HISTOIRE  
DE LA  
BRETAGNE

éditions i.d.p.

Préface de Charles LE QUINTREC

2000 ANS  
D'HISTOIRE  
DE LA  
BRETAGNE

*Illustration de couverture : Jacques Martin*

éditions i·d·p·

Il a été tiré de cette édition  
100 exemplaires numérotés,  
hors commerce.

# PRÉFACE

La Bretagne est une vieille terre avec de l'âme pour la soulever. Pour venir du fond des temps, elle a vu des hommes la planter de pierres et disparaître au creux des eaux profondes. Si ce livre fabuleux des pierres levées — menhirs — fût parvenu jusqu'à nous, nous aurions pu y déchiffrer le secret des Atlantes. Mais le Romain — après la conquête de la Gaule — et le Chrétien — bâtisseur d'églises et d'enclos paroissiaux — vont puiser dans cette réserve granitique au point de n'en laisser, ici et là, que des fragments aujourd'hui encapuchonnés de légende.

Pendant près de mille ans, la Bretagne va entrer dans une sorte de dormition. Elle va mettre de l'ombre sur son âme. Quand la harpe d'or de Merlin ne sonnera plus dans les layons et les halliers de Brocéliande, c'en sera comme fini de sa primauté spirituelle. Un enchanteur l'aura conduite au sommeil et l'on ne parlera plus de cette *Matière de Bretagne*, comparée cependant à celle de Rome-la-Grande.

La Renaissance — car la Belle au bois dormant va se réveiller — sera annoncée par un autre enchanteur : François-René de Chateaubriand, seigneur de Combourg, et prince en sa *Matrie*.

Deux enchanteurs, ce n'est pas trop pour un pays qui se rêve une vie et doit se contenter de la réalité d'une Histoire sanglante comme toutes les autres. On aura vu Noménoé vaincre à Ballon et conquérir son indépendance. Un grand espoir de prospérité suivra, mais dans un duché fermé par la mer, l'océan et la volonté politique, les clans vont se réveiller, les rivalités jouer pleinement, les guerres, de l'intérieur et de l'extérieur, se rallumer et se révéler plus longues, plus meurtrières les unes que les autres. Ballotté, nié, piétiné, le peuple, réduit aux alarmes, verra souvent les prairies de la mer retourner aux oiseaux et les terres à blé redevenir des friches.

Il n'empêche que la vie sera la plus forte et qu'avec des fortunes diverses le duché trouvera à s'incarner dans une fille de treize printemps : Anne, qui, de par ses mariages avec Charles VIII et Louis XII, sera deux fois reine de France. Ce surcroît d'honneur sera fatal aux Bretons puisqu'en 1532, un traité d'union sera scellé et la Bretagne de Claude, fille d'Anne, entrera dans la mouvance française alors exaltée par le roi François 1<sup>er</sup>.

Arrêtons-nous un instant sur cette année 1532. La Bretagne n'a pas été envahie, dévastée, vaincue. Il ne s'agit pas d'une annexion brutale, mais d'une union légitime que commandent à la fois le cœur et la raison.

Réduite à l'état de province, la vieille Armorique garde quand même ses prérogatives, ses franchises, son Parlement. Il faudra l'arbitraire des lois révolutionnaires pour faire table rase d'us et coutumes, de droits et de privilèges dont plusieurs remontaient à Charlemagne.

Divisée en cinq départements — mais aujourd'hui amputée de la Loire-Atlantique —, la Bretagne était restée jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une terre excentrée — le bout du monde, quand on en parlait de Paris — et les Bretons — selon l'expression de Charles Le Goffic — *un peuple que le bonheur rend triste*.

Cette tristesse a été chassée du naturel et le pays d'Armor — quoique saigné à blanc entre 1914 et 1918 (il n'est que de se rendre au Mémorial de Sainte-Anne-d'Auray pour s'en faire une idée) — a retrouvé force, vaillance et jeunesse.

Jamais le pays n'a été plus apprêté, plus attentif au bonheur de ses enfants, ce bonheur qui ne rend plus triste mais dont Claudel dit qu'il est notre devoir et notre patrimoine. Maintenant — qui ne le sait ? — il fait bon vivre non loin du Nemet de Brocéliande, clairière bénie où, les soirs de pleine lune, vibrent les ombres toujours reconnues des chevaliers, des saints et des héros.

**Charles LE QUINTREC**

## Des origines à la conquête romaine

Texte : Claudine Monin-Krijan

Bande dessinée : La défaite des Vénètes

Scénario : Serge Saint-Michel

Dessins et couleurs : François Allot

Le Crédit Agricole, en produisant cet ouvrage, veut montrer son attachement à la Bretagne et l'intérêt qu'il porte à l'histoire de cette terre où il vit depuis presque un siècle.

Il souhaite également présenter des dessinateurs contemporains qui contribuent au grand renouveau actuel de l'image qui s'affirme dans la vidéo, la télévision, le cinéma, la peinture ou la bande dessinée.

Ici, la diversité de la bande dessinée s'exprime aussi bien à travers la somptuosité graphique que par la recherche du détail ou l'hommage à des peintres ou dessinateurs disparus. Le choix qui a été fait dans ce livre est celui de la discontinuité.

On a choisi d'illustrer des épisodes significatifs ou peu connus, « temps forts d'une histoire qui font entrevoir une continuité qu'un lecteur perspicace pourra retrouver ».

Nous remercions, pour leur amicale collaboration, les Archives départementales des Côtes-du-Nord, les Archives départementales du Finistère, les Archives départementales du Morbihan, la Bibliothèque municipale de Rennes.

Archives départementales du Morbihan  
documents 1 - 3 - 4 - 8 - 9 - 10 - 13 - 17 - 20 - 21 - 22

Bibliothèque municipale de Rennes  
documents 2 - 12 - 13 - 14 - 15 - 18 - 23 - 24

Collections particulières  
documents 5 - 6 - 7 - 11 - 16 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29 -  
30 - 31 - 32 - 33 - 34 - 35

© 1983 I.D. PROGRAM, Paris  
Tous droits réservés  
I.S.B.N. 2-903-339-18-X  
Réalisation J.P. MENGÈS



Comme dans le reste de la Gaule, l'invasion romaine fut en Bretagne, alors appelée Armorique, deux effets opposés : d'une part la destruction d'une forme originale de civilisation, mais, en contrepartie, la mise en valeur de ces régions.

Dans ses « Commentaires sur la guerre des Gaules », Jules César lui-même fait la description des cinq tribus occupant l'Armorique. Celles dont l'origine du peuple-

ment était ancienne occupaient avec les Vénètes les côtes du Morbihan, le Finistère avec les Osismes, tandis que les Namnètes vivaient au nord de la Basse Loire, et les Cotiosolites dans la région de Dinan. La cinquième tribu, les Redons du bassin de la Vilaine, avait une origine plus récente, c'est-à-dire celle

Au moment où va commencer l'invasion romaine, les

EXCELLENTS MARINS, LES VÉNÈTES ENTRETIENAIENT D'ACTIVES RELATIONS COMMERCIALES AVEC LA GRANDE-BRETAGNE. APRÈS AVOIR COMBATTU ROME DURANT LA GUERRE DES GAULES, ILS S'ÉTAIENT SOUMIS À UN LIEUTENANT DE CÉSAR... CE SOIR LÀ, DANS DARIORIGUM (OU VENÉTI), CAPITALE DES VÉNÈTES...



LA RÉGION EST TROP CALME, JE N'AIME PAS ÇA...

DE TOUTE FAÇON, LES VÉNÈTES NOUS ONT FOURNI DES OTAGES... ALORS, SI ÇA NE VA PAS...

MAIS DURANT L'HIVER DE L'ANNÉE 55 AV. J.-C.



ORDRE DE CÉSAR !! NOUS VOULONS DES VIVRES.



ASSEZ!

RÉVOLTONS NOUS !!

EMPRENEZ VOUS DES OFFICIERS !!

NOUS LES ÉCHANGERONS CONTRE NOS OTAGES !

ENCORE UNE RÉQUISITION?..

LA RÉVOLTE GAGNE... LE SUD DE L'ARMORIQUE S'EST SOULEVÉ... LES UNELLES (1), LES LEXOUES (2) ET BIEN D'AUTRES ONT REJOINT LES VÉNÈTES !..

ILS VEULENT LA GUERRE, ILS L'ACRONT.

AO PRINTEMPS, À LA TÊTE DE TROIS LÉGIONS, CÉSAR MARCHE CONTRE LES VÉNÈTES. MAIS LA GUERRE S'ANNONCE LONGUE.



TU DIS QUE LES VILLES VÉNÈTES SONT BÂTIES SUR DES LANGUES DE TERRE QUE LES MARÉES RECOUVRENT?

OUI CÉSAR. À MARÉE HAUTE, ON NE PEUT Y ACCÉDER À PIED, À MARÉE BASSE NOS NAVIRES RISQUENT L'ÉCHOUE...



HEUREUSEMENT, CÉSAR FAIT CONSTRUIRE UNE FLOTTE !! CELA VA CHANGER LE COURS DE LA GUERRE !



QUAND ENFIN ON PREND LA VILLE, APRÈS D'INTERMINABLES TRAVAUX DE TERRASSEMENT, ELLE EST VIDE !.

SES HABITANTS ONT FILÉ EN BATEAUX...

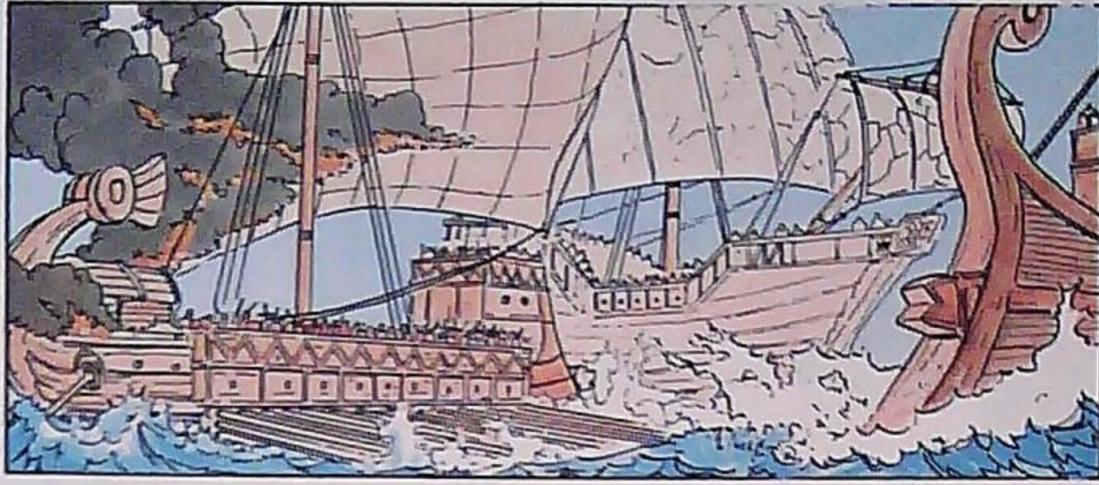


PLUS TARD, ALORS QUE LA NOUVELLE FLOTTE ROMAINE COMMANDÉE PAR BRUTUS ARRIVE DEVANT DARIORIGUM ASSIÉGÉE...

LES NAVIRES VÉNÈTES ! CENT, DEUX CENT... ET PLUS !!

**BRANLE-BAS DE COMBAT !**

PUISSANTS, MASSIFS, CONSTRUITS TOUT EN CHÊNE, LES NAVIRES VÉNÈTES SEMBLANT INVINCIBLES...



LEURS TRIRÈMES SONT TROP FRÈLES POUR ÉPERONNER NOS BATEAUX !!...

SUR LES REMPARTS...



MAIS UNE IDÉE VIENT À CÉSAR...

FAITES ENMANCHER DES LAMES DE FAUX AU BOUT DE LONGUES PERCHES...



ATTENTION !!

...ET TRANCHEZ LES CORDAGES DE LEURS VOILES !!

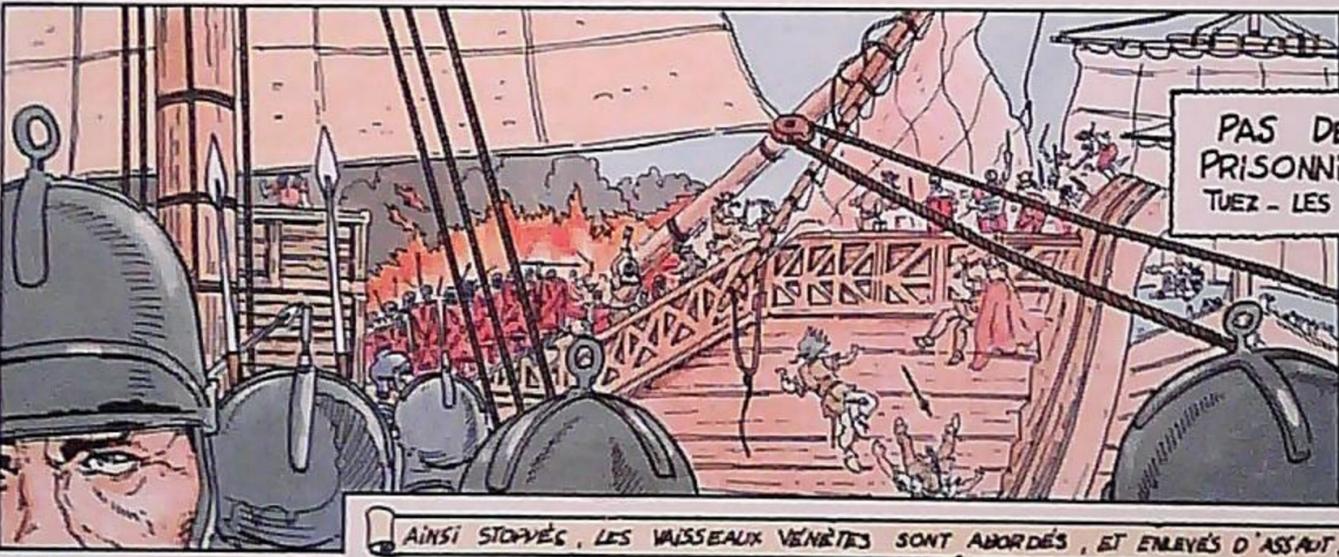


HE !!

LE BATEAU ??

CRAAAC

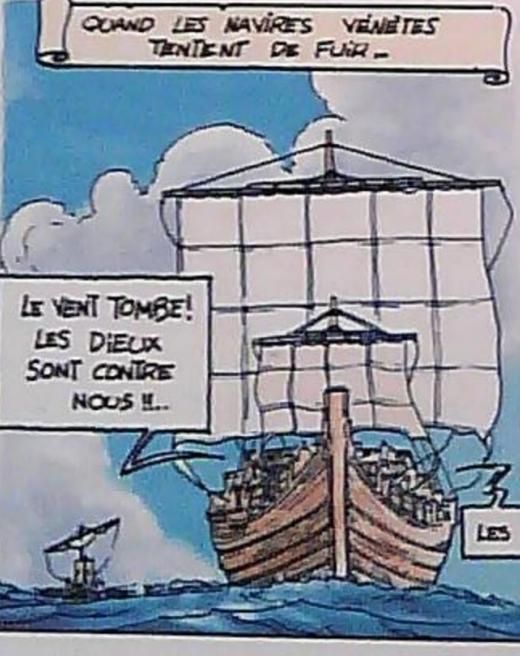
IL S'IMMOBILISE !!



PAS DE PRISONNIERS !! TUEZ-LES TOUS !

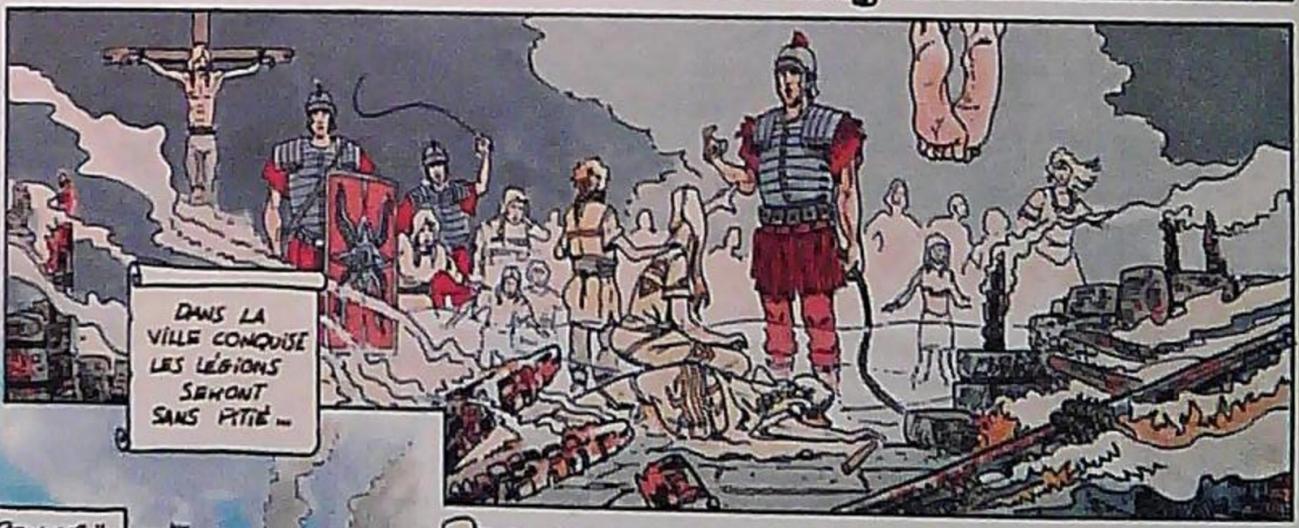


AINSI STOPPÉS, LES VAISSAUX VÉNÈTES SONT ABORDÉS, ET ENLEVÉS D'ASSAUT...



LE VENT TOMBE! LES DIEUX SONT CONTRE NOUS !!...

LES ROMAINS !!



DANS LA VILLE CONQUISE LES LÉGIONS SEBONT SANS PITÉ...

QUELQUE TEMPS APRÈS, LES ROMAINS RECONSTRUIRONT D'ARICORUM ET QUATRE ROUTES RELIERONT LA VILLE AUX DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ARMORIQUE...



2 Vue de la plaine de Carnac.

habitants de l'Armorique menaient une existence, rude mais libre, de paysans et de marins. Il y avait aussi, parmi eux, d'excellents artisans, en particulier des charpentiers. Ces hommes savaient construire des maisons de bois et de terre, très solides, ainsi que des navires en chêne. Les Armoriciens ne vivaient pas dans de véritables villes, mais dans des camps fortifiés, parfois très étendus.

La vie intellectuelle était le domaine réservé des druides dont la science et les préceptes se trouvaient très respectés. Les bardes, eux, tenaient un rôle à la fois artistique et historique. Puisque l'écriture était inconnue de ces peuples, c'était en effet aux bardes d'apprendre par cœur et de réciter les hauts faits d'armes et les légendes de l'Armorique. Ainsi, de génération en génération, cette civilisation orale perpétuait le souvenir et la sagesse des peuples anciens.

Les Vénètes du Morbihan avaient imposé leur hégémonie aux autres peuples d'Armorique. C'étaient des marins dont les robustes vaisseaux pouvaient affronter l'océan. Ils commerçaient aussi bien avec les îles Britanniques qu'avec l'Espagne. Le plomb argentifère du Huelgoat et de Poullaouen, l'étain et le sel, étaient leurs principales richesses. Ce rôle dominant s'exprima par la frappe de monnaies d'or à 18 carats, puis les pièces furent d'argent allié de cuivre. Cette monnaie fut utilisée à travers toute l'Armorique jusqu'au jour où les autres tribus frappèrent leur propre monnaie. Mais Jules César arrive et tout va se trouver bouleversé, civilisation et économie.

L'Empire romain qui étendait sans cesse ses limites, voulait un libre accès vers l'océan Atlantique. L'indépendance des tribus armoricaines devait donc être vaincue.

C'est en 57 av. J.C. qu'eurent lieu les premiers contacts entre les légions romaines et les Vénètes. Jules César envoya cette année-là son lieutenant Publius Crassus en Armorique. Le Romain parcourut le pays sans incident et, par mesure de sécurité, ramena de son périple quelques otages. Mais les relations changèrent notablement quand Crassus, l'année suivante, voulut réquisitionner des vivres. Au lieu de lui adresser ce qu'il demandait, les Vénètes enchaînèrent ses émissaires Valerius et Trebius Gallus. Ils lui envoyèrent également une ambassade pour proposer un échange : les otages des Romains contre les émissaires prisonniers. Jules César, qui se trouvait alors en Italie, donna l'ordre à Crassus de construire et d'organiser une flotte de guerre.

Les Vénètes se préparèrent eux aussi au combat. Ils rallièrent toutes les autres tribus d'Armorique, ainsi

que des Gaulois de l'est, et même des habitants des îles Britanniques. Une véritable ligne de défense nord-sud fut dressée à travers l'Armorique pour résister aux Romains. Lorsque le combat commença, Jules César attaqua au sud, tandis que son légat, Titurius Sabinus, se battait au nord. Au nord où se trouvaient les Curiosolites, commandés par Viridorix, le chef des Unelli, la ligne connut vite la défaite. La bataille qui eut lieu près d'Avranches se mua en déroute.

Au sud, Jules César avait fort à faire contre les retranchements des Vénètes qui combattaient dans les falaises. Lorsque les légions romaines les seraient de trop près, les Vénètes descendaient des falaises pour monter dans leurs bateaux. Là, ils embarquaient leurs familles et leurs biens pour redescendre à terre un peu plus loin, remonter sur un autre promontoire où ils recommençaient le combat. Finalement, l'affrontement eut lieu sur l'océan, dans la baie du Morbihan.

Il y avait d'un côté deux cent vingt navires de chêne, des bateaux impressionnants, grands et lourds, à la proue et à la poupe très relevées, et dont les voiles étaient en cuir souple. En face des Vénètes, se trouvait la flottille nombreuse des bateaux romains. Les agresseurs utilisèrent une arme redoutable, une espèce de faux montée sur un long manche avec laquelle ils coupaient les vergues des bâtiments vénètes, ce qui fit pendre les voiles d'un certain nombre de grands navires. Plusieurs petits bateaux romains entouraient chaque vaisseau devenu immobile, et les légionnaires n'avaient plus qu'à monter à l'abordage. Quand l'amiral armoricain décida la retraite, le plus cruel des ennemis se ligua avec Jules César : le vent était tombé et le calme plat ne permit plus aucun mouvement à la flotte vénète.

Dès lors, la bataille était perdue et l'Armorique aux mains de l'ennemi. Jules César n'eut aucun respect pour le courage des vaincus; les chefs furent égorgés et les hommes vendus comme esclaves.

Quelques années plus tard, en 52 av. J.C., 20 000 Armoriciens participèrent cependant à la conjuration générale des Gaulois contre les Romains, à Alésia. Mais en 51 av. J.C., l'Armorique se soumit définitivement aux Romains. Les cités gauloises devinrent de véritables villes : Rennes, Corseul, Carhaix, Vannes, Nantes, parmi les principales. Les Romains, fameux bâtisseurs, tracèrent une quarantaine de routes entre ces villes. Les plus importantes, parfois pavées, allaient de Nantes à Brest, d'Angers à Corseul, de Rennes à Coutances, de Vannes à Rennes.

Sous l'impulsion des Romains, les mines furent exploitées sur une grande échelle. On en extrayait de l'or, du plomb argentifère, de l'étain, du fer et du kaolin. Furent créées aussi des fabriques de tuiles, de briques, de céramique, de verre à vitre. Les Romains annexèrent le commerce maritime établi par les Vénètes et l'adaptèrent aux besoins de l'Empire. Enfin, le langage, les moeurs et l'administration achevèrent ce que la conquête guerrière et le commerce avaient commencé. Les Armoriciens furent obligés d'abandonner le druidisme au profit des dieux romains. Ils n'eurent plus le droit de parler leur langue et ils durent laisser jusqu'à leurs noms propres. C'est en 27 après J.C. que l'organisation administrative de l'Armorique fut achevée, sous le règne de l'empereur Auguste. Mais dans les régions les plus reculées se perpétua toujours, secrètement, le culte païen et la volonté de résistance.

# 2

## De la province au royaume de Bretagne

Texte : Claudine Monin-Krijan

Bande dessinée : Nominoé, premier roi breton  
Scénario, dessins et couleurs : Michel Rouge

Les Celtes de Grande-Bretagne, moins bien romanisés que les Armoriciens, étaient cependant devenus chrétiens. C'est pour fuir les invasions des Saxons et des Angles, en 407, puis celles des Germains, des Pictes et des Scots, que certains peuples de l'île durent émigrer vers le continent, c'est-à-dire vers l'Armorique.

Ces nouveaux arrivants envahirent le pays par vagues successives, mais d'une façon assez pacifique. Ils s'avancèrent jusqu'aux embouchures du Couesnon et de la Vilaine, où ils s'installèrent sur les terres désertées. A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, ils atteignirent le pays de Vannes. Au IX<sup>e</sup> siècle, ils arrivèrent dans les régions de Donges, Blain, Nozay et Pornic. Ce sont eux qui ont introduit la langue parlée encore aujourd'hui.

Les populations gallo-romaines de Bretagne et les évêques reconnaissent, au VI<sup>e</sup> siècle, l'autorité des rois francs, mais ils craignent les incursions normandes.

Depuis cette époque, les localités bretonnes portent souvent le nom d'un saint précédé de plou (paroisse primitive), de tré (subdivision de la paroisse), ou de lan (monastère).

Les Bretons d'Armorique, regroupés d'après leur origine, conservèrent les coutumes celtiques, telles que la tonsure des moines, ou la façon de calculer les dates religieuses. Si les druides avaient disparu, les bardes continuèrent leur office. Le plus célèbre d'entre eux fut Taliesin.

Les régions de Rennes et de Vannes furent réunies pour former une « marche » commandée par un duc ou un comte. Nantes devint la capitale bretonne.

C'est Charlemagne qui imposa aux évêchés bretons l'obédience de l'archevêché de Tours. Il choisit de confier le comté de Vannes à Nominoé qui devenait duc et missus (envoyé) de Charlemagne.

Après la mort de l'empereur et de son successeur Louis le Pieux, les luttes reprurent de plus belle entre Bretons et Français.



3 Le Christianisme en Armorique.

Nominoé ravagea le Maine, l'Anjou et le Poitou, en s'appuyant sur l'aide du clergé, et celle des chefs locaux, les machlierns.

Nominoé, qui ne reçut jamais le titre de roi, fut aussi un excellent organisateur. Il introduit la règle bénédictine dans les monastères, délimita les diocèses, vainquit l'évêque de Vannes et le comte de Nantes, obtint des donations de l'Empire.

Le fils de Nominoé, Erispoé, fut victime d'un complot de seigneurs bretons, conduit par son cousin Salomon, lequel s'allia avec l'empereur pour asseoir son autorité et se faire céder une partie de l'Anjou, du Maine, avec aussi les comtés de Coutances et d'Avranches. Il aida Charles le Chauve à combattre les Normands. A son tour, Salomon fut tué en 875, à la suite d'un complot de seigneurs bretons et francs, complot conduit par son gendre, Pasqweten, et le gendre d'Erispoé, Gurvant.

Pasqweten et Gurvant se partagèrent la Bretagne, le premier prit Vannes et le sud, le second le nord avec Rennes.

Les invasions normandes, apparues à la fin du règne



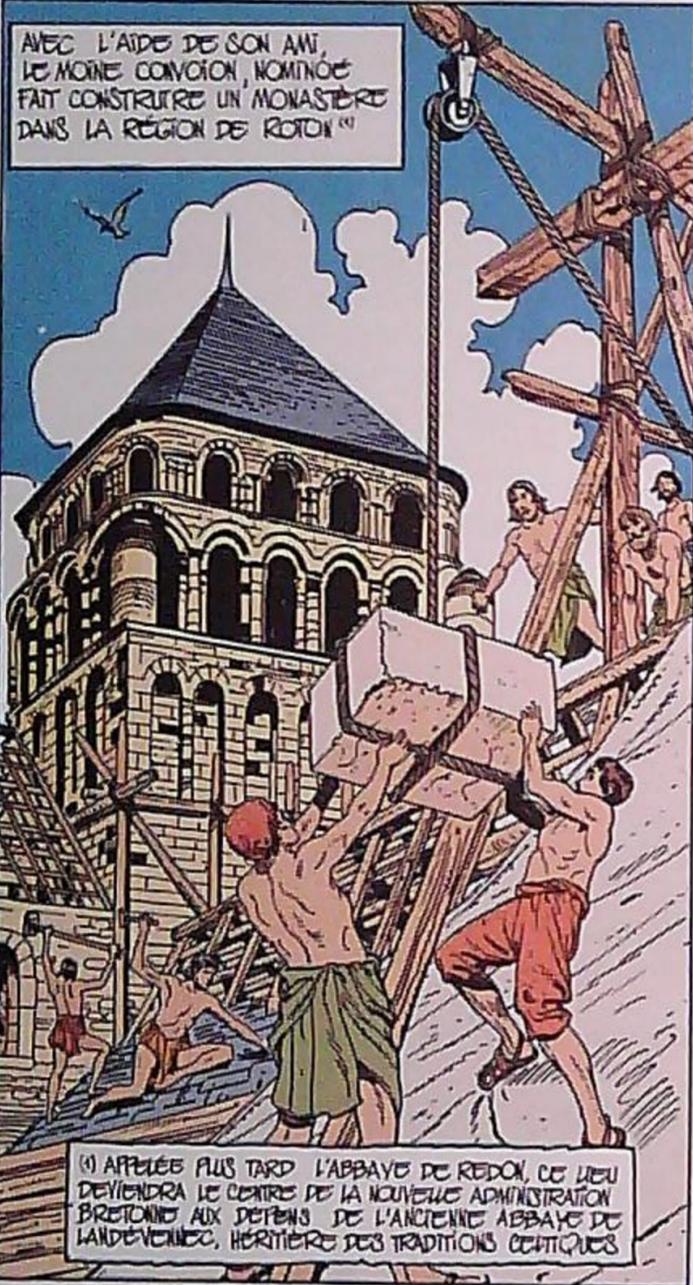
CHOISI PAR LOUIS LE PIEUX ET LE COMTE DE LAMBERT, NOMINÉ, PETIT CHEF DU BROVAROG EST NOMMÉ "MISSUS IMPERATORIS" (ENVOYÉ DE L'EMPEREUR), AFIN DE METTRE DE L'ORDRE EN BRETAGNE.

MISSUS IMPERATORIS ?

OUI ET VOUS AUREZ ÉGALEMENT LE TITRE DE "DUX IN BRITANNIA"



AINSI NOMMÉ, EN HABILE GOUVERNEUR, ORGANISE LA PÉNINSULE BRETONNE FAISANT RECONNAÎTRE PARTOUT SON AUTORITÉ ET RÉTABLISSANT UNE CERTAINE PROSPÉRITÉ DANS LE PAYS.

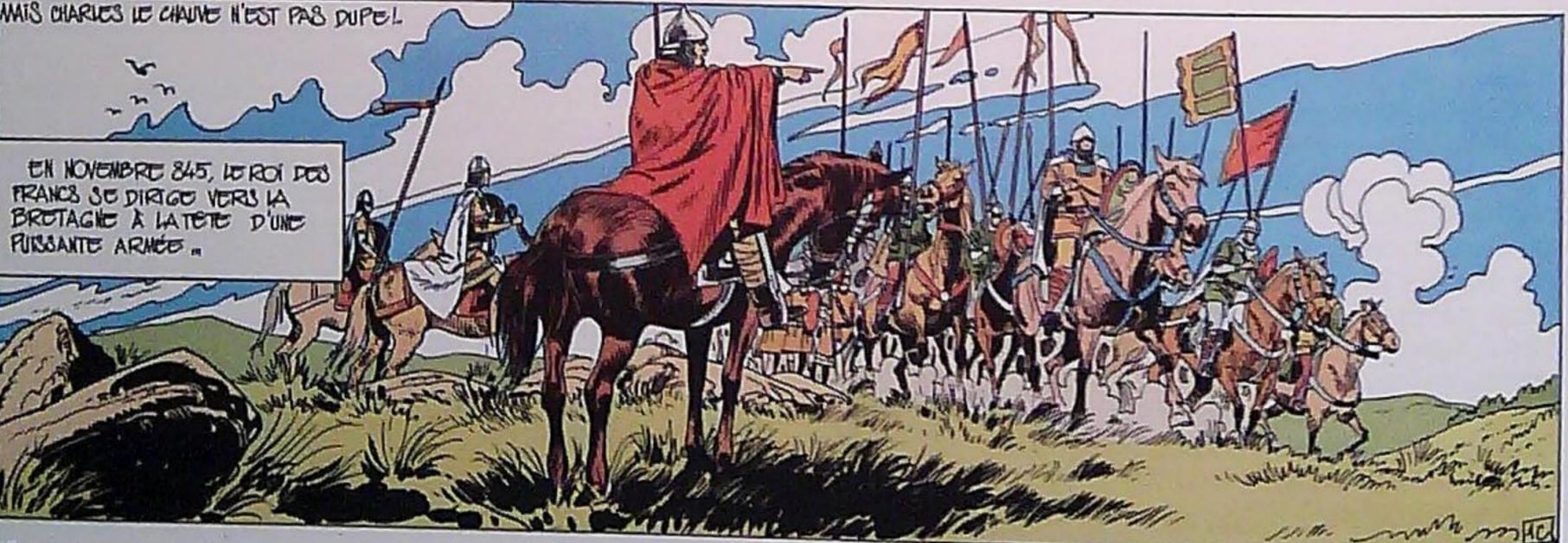


AVEC L'AIDE DE SON AMI, LE MOINE CONVOÏON, NOMMÉ, FAIT CONSTRUIRE UN MONASTÈRE DANS LA RÉGION DE REDON (1)



EN 840, À LA MORT DE LOUIS LE PIEUX, NOMMÉ SE HÂTE DE FORGER SON HOMMAGE À LOTHAIRE, REDONNÉ COMME EMPEREUR, MAIS DONT LES TERRES DOMANIALES SONT ÉLOIGNÉES DE LA BRETAGNE

À PRÉSENT, NOUS SOMMES INDÉPENDANTS DE L'AUTORITÉ FRANQUE!



MAIS CHARLES LE CHAUVÉ N'EST PAS DUPE!

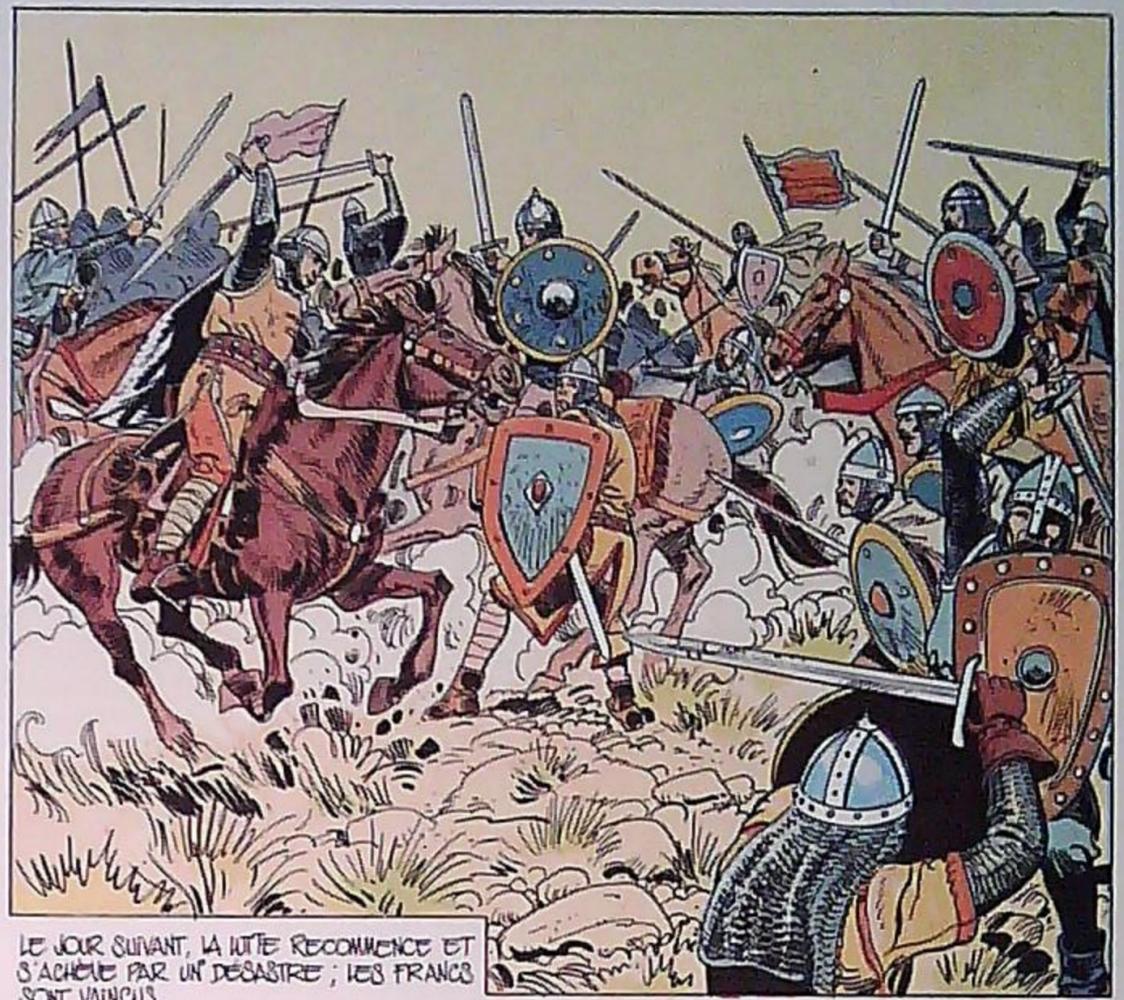
EN NOVEMBRE 845, LE ROI DES FRANCS SE DIRIGE VERS LA BRETAGNE À LA TÊTE D'UNE PUISSANTE ARMÉE !!



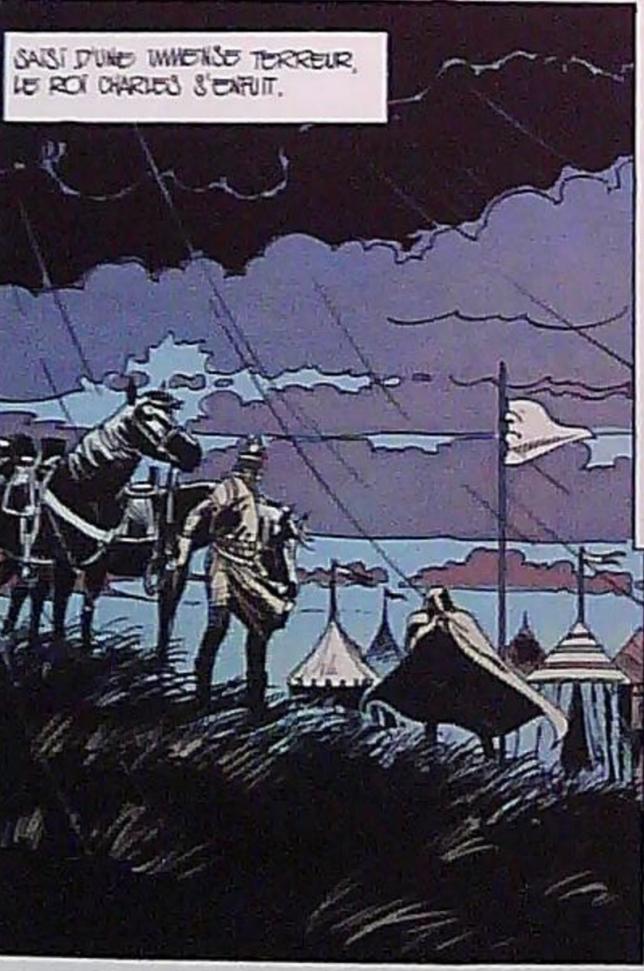
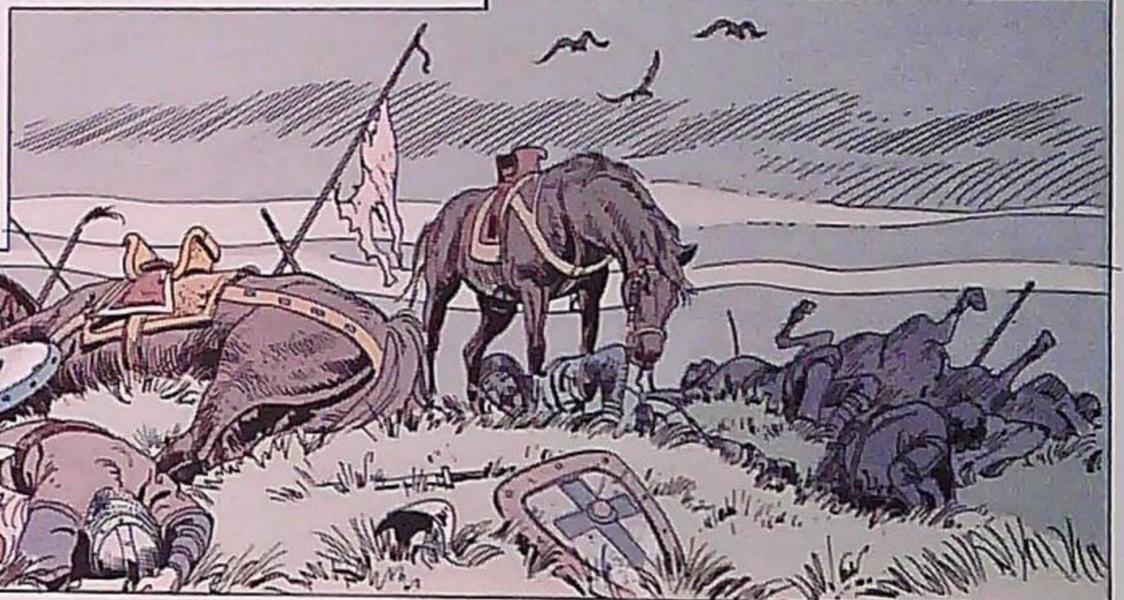
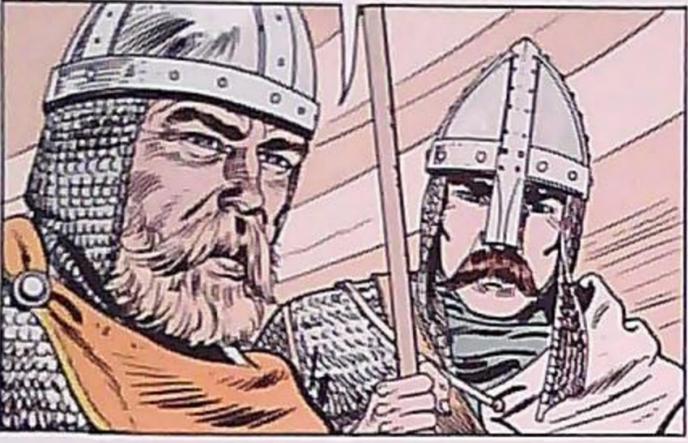
AU MEME MOMENT...

« CE TERRAIN SERA EXCELLENT POUR LES MANOEUVRES DE CAVALERIE... »

« ET SI LE SORT SE TOURNE CONTRE NOUS, NOUS POURRONS TOUJOURS NOUS REFUGIER DANS LES MARAIS ! »



LE JOUR SUIVANT, LA LUTTE RECOMMENCE ET S'ACHEVE PAR UN DESASTRE ; LES FRANCS SONT VAINCUS.



SAISI D'UNE IMMENSE TERREUR, LE ROI CHARLES S'ENFUIT.

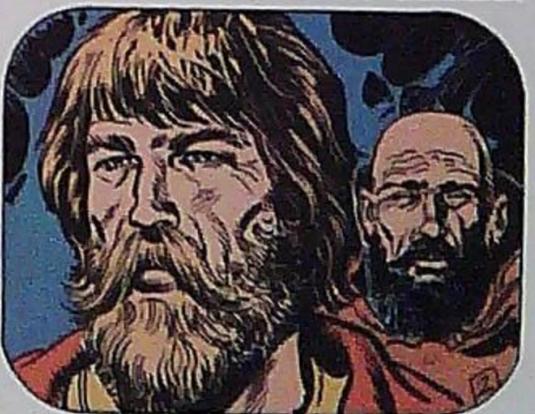


UN AN PLUS TARD...

MAJESTÉ, CELA N'A QU'E TROP DURÉ, NOUS POUVONS DÈS MAINTENANT PRENDRE NOTRE REVANCHE ET...

NON ! CELA EST TROP RISQUÉ, FAISONS LA PAIX ET RECONNAISSONS À NOMINOÉ LA QUALITÉ DE ROI DES BRETONS... »

NOMINOÉ, PATIENT, A ENFIN GAGNÉ LA PARTIE, RÉUSSISSANT À SE DÉBARRASSER DE LA TUTELLE FRANQUE ET À FAIRE RECONNAÎTRE LES LIMITES DU TERRITOIRE OCCUPÉ PAR LES BRETONS...  
AINSI, IL POURRA POURSUIVRE SON BUT ; DÉBARRASSER LE CLERGE DE L'INFLUENCE GALLO-FRANQUE ET CENTRALISER L'AUTORITÉ SACERDOTALE SOUS LE POUVOIR ROYAL DE BRETAGNE.





4 Pierre de Dreux, duc de Bretagne.

de Charlemagne, devinrent le principal souci des Bretons. Les héritiers de Pascoweten et de Guryant, Alain et Judicaël, s'allièrent contre l'ennemi. Tandis que Judicaël était tué, Alain triompha en 888, à Questembert. Ce haut fait lui donna le duché de toute la Bretagne. Grâce à Alain, appelé Alain le Grand, le pays connut alors dix-sept ans d'ordre à l'intérieur et de paix.

Dès la mort d'Alain, en 907, une partie de la Bretagne tomba aux mains des Normands, avec l'aide des rois de France.

En 911, Charles le Simple donna à Rollo le territoire qui devint le duché de Normandie. En 933, Raoul I<sup>er</sup> concéda le Cotentin et l'Avranchin aux Normands dont les troupes se mirent à dévaster la Bretagne. Nantes fut détruite, Vannes saccagée.

Le clergé s'enfuit au loin, jusqu'en Bourgogne ou en Picardie, en emportant ses reliques. Beaucoup de seigneurs partirent aussi. Il resta en Bretagne les plus pauvres gens, les paysans, qui eurent à supporter une période de terreur de trente ans. Le comte Béranger, à Rennes, fut l'un des nobles qui assurèrent toutefois

une certaine résistance aux envahisseurs, ainsi que les Bretons de Guérande et d'Alet.

Alain Barbetorte, petit-fils d'Alain le Grand, s'était réfugié en Angleterre, depuis 925. Il revint en 936, et débarqua à Dol. Il vainquit les Normands à Lancerf, Yffiniac, et à Nantes où il s'installa. Quant à Béranger, il détruisit une dernière bande de Normands, en 939, à Trans. La Bretagne était libre. Alain Barbetorte y régna comme duc et vassal du roi de France, jusqu'à sa mort en 952.

La couronne ducale fut alors disputée entre les comtes de Rennes et de Nantes. Geoffroy de Rennes l'emporta. Mais les guerres ne prirent pas fin pour autant : nord contre sud, luttes privées, résistance aux Normands. La Bretagne fut à feu et à sang pendant trois siècles. Les ducs de Bretagne tentèrent de résister aux ducs de Normandie, les Bretons s'allièrent tout de même aux Normands, en 1066, lorsque Guillaume de Normandie organisa la conquête de l'Angleterre.

En 1113, Louis VI le Gros reconnut, par le traité de Gisors, la suzeraineté des ducs normands, devenus rois d'Angleterre, sur les comtes de Bretagne. Henri II Plantagenêt en profita pour se saisir du duché breton. Mais les barons n'en continuèrent pas moins à se révolter : huit fois en quinze ans. Philippe Auguste aida quelque peu le breton Geoffroy, ce qui n'empêcha pas Henri II d'Angleterre d'organiser le duché à sa guise et de diviser la Bretagne en huit baillies.

« L'assise au comte Geoffroy », de 1185, est un acte législatif qui imposa aux Bretons la coutume anglo-saxonne.

Ainsi, l'habitude bretonne de partager équitablement les successions fut interdite. Désormais, seul l'aîné héritait des titres et des biens. Philippe Auguste profita des divisions de la Bretagne et des difficultés avec les Normands pour établir, en 1213, un seigneur capétien de sa famille sur le duché de Bretagne : Pierre de Dreux. La lutte entre France et Angleterre se poursuivit cependant par Bretagne interposée.

Pierre de Dreux, devenu Pierre I<sup>er</sup>, ou Pierre Mauclerc, introduisit dans le duché les méthodes de gouvernement des Capétiens : autorité sur les vassaux, suppression aux seigneurs bretons des droits sur les navires échoués, droit de garde sur les cathédrales, réduction de la juridiction ecclésiastique. S'il fut fidèle à Philippe Auguste, Pierre I<sup>er</sup> intriqua contre Louis VIII et Blanche de Castille. En 1235, une coalition de seigneurs bretons obligea Pierre I<sup>er</sup> à se soumettre au roi de France. Il prit part aux croisades de 1239 et de 1248-1250.

Les successeurs de Pierre de Dreux restèrent fidèles vassaux du royaume français. Ils prêtèrent hommage aux rois de France. Pour les récompenser, et encore mieux les tenir, Philippe le Bel fit de la Bretagne un fief-pairie. En 1320, fut rédigé le code breton : « la Coutume de Bretagne », qui fit autorité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

# 3

## La Bretagne féodale

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée : Le combat des Trente

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins et couleurs : André Juillard

La succession de Jean III, mort sans enfant, fut disputée entre son demi-frère Jean de Montfort et sa nièce Jeanne de Penthièvre, mariée au très pieux Charles de Blois, neveu du roi Philippe de Valois. Une véritable guerre s'ensuivit.

1341. Jean de Montfort est acclamé comme duc légitime mais, au siège de Nantes, il est capturé et emmené à Paris sur ordre du roi de France. Alors, Jeanne de Flandre, épouse de Montfort, fait appel aux Anglais.

Dans la ville d'Hennebont, assiégée par les troupes du roi de France, cette princesse « au courage d'homme et au cœur de lion » réussit avec ses soldats une sortie audacieuse pour aller mettre le feu au camp ennemi. D'où son surnom, « Janedig Flamm », « Jeanne la Flamme ». Après cet exploit, elle rentre dans Hennebont en traversant les lignes des assiégeants. Finalement, Charles de Blois doit lever le siège.

1343. Après une trêve, Jeanne la Flamme, se sentant entourée d'espions, gagne l'Angleterre en emmenant son fils âgé de cinq ans. Cependant, le roi de France fait périr sur l'échafaud le sire de Clisson, père du futur connétable et gentilhomme breton. Ce qui rompt la trêve, rendant les affrontements plus violents que jamais.

1345. Jean de Montfort s'évade des cachots du Louvre et reprend le combat contre Charles de Blois. Mais après une victoire remportée à Josselin, Jean de Montfort meurt devant Hennebont. Par ce dernier coup du sort, Jeanne la Flamme, déjà épuisée par la lutte, sombre dans la folie. La guerre de Succession de Bretagne n'en est pas terminée pour autant.

À la bataille de La Roche-Derrien, en 1347, Charles de Blois tombe aux mains des Anglais. Quel que soit leur parti, les Bretons n'ont plus de chef, Anglais et Français s'en donnent à cœur joie pour régler leurs

comptes sur la terre bretonne qu'ils ravagent et saccagent à discrétion.

1351. Un combat de chevalerie a lieu sur la lande de Mie-Voie, près de Ploërmel, entre vingt-neuf partisans de Charles de Blois commandés par Beaumanoir, et vingt-neuf partisans du camp Montfort, commandés par le capitaine Bemborough. Beaumanoir est vainqueur, et le fameux « Combat des Trente » s'inscrit en lettres d'or dans la tradition épique bretonne.

1352. L'armée du camp Montfort remporte près de Mauron une grande victoire qui jette le désarroi chez les partisans de Charles de Blois. Mais celui-ci ne tardera pas à relever le front avec un allié de poids, Bertrand du Guesclin.

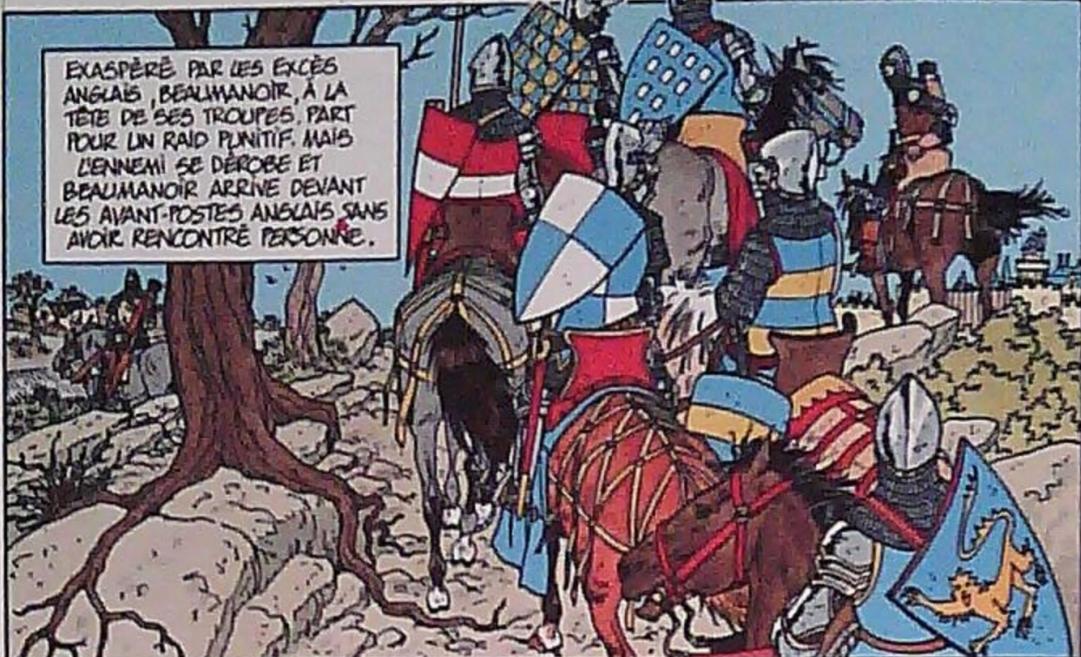
1356. Tandis que Charles de Blois est toujours prisonnier, du Guesclin et ses troupes assiègent Rennes. Mais alors une nouvelle trêve est imposée par le pape. Les rois d'Angleterre et de France consentent à se retirer du conflit pour laisser aux Bretons le soin de régler leur litige au mieux de leurs intérêts. Grâce à ces nouvelles dispositions, Charles de Blois est libéré. Il en profite pour reprendre le combat, en 1360, contre le fils de Jean de Montfort, prénommé Jean lui aussi, qui a atteint l'âge d'homme et succède à son père à la tête de ses armées.

Le 29 septembre 1364, en la fête de Saint-Michel, a lieu la bataille décisive d'Auray. Avec une égale vaillance dans les deux camps, les meilleurs chevaliers de Bretagne, d'Angleterre et de France s'affrontent. Charles de Blois, frappé à mort, s'écroule, en s'écriant : « Domine Deus ! ». Du Guesclin, débordé de toutes parts, est fait prisonnier. La victoire est totale pour Jean de Montfort qui, par le traité de Guérande, en 1366, est reconnu duc de Bretagne sous le nom de Jean IV. Mais la Bretagne sort terriblement affaiblie de cette guerre, souvent appelée « Guerre des deux Jeanne », qui a duré 26 ans.

1151. LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE MET AUX PRISES JEAN DE MONTFORT ET CHARLES DE BLOIS, ALLIÉ DU ROI DE FRANCE. PLOERMEL EST OCCUPÉ PAR LES ANGLAIS DE RICHARD BEMBRO, ALLIÉ DE MONTFORT. À 3 LIEUES, JEAN DE BEAUMANOIR, MARÉCHAL DE BRETAGNE DU PARTI DE BLOIS, TIENS LE CHÂTEAU DE JOSSELIN. MALGRÉ UNE TRÊVE SIGNÉE PAR LES DEUX ROIS, LA GUERRE CONTINUE DE DÉVELOPPER SES HORREURS DANS TOUTE LA RÉGION.



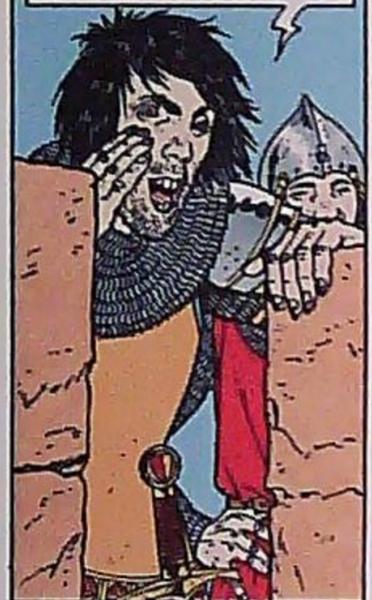
EXASPÉRÉ PAR LES EXCÈS ANGLAIS, BEAUMANOIR, À LA TÊTE DE SES TROUPES, PART POUR UN RAID PUNITIF. MAIS L'ENNEMI SE DÉROBE ET BEAUMANOIR ARRIVE DEVANT LES AVANT-POSTES ANGLAIS SANS AVOIR RENCONTRÉ PERSONNE.



N'Y-A-T-IL PERSONNE CÉANS QUI VEUILLE AU MOINS AU NOMBRE DE TROIS CONTRE TROIS EN DÉCOUDRE, NE SERAIT-CE QU'AU NOM DE LEUR DAME ?!



LES DAMES DE MES GENS LES ESTIMENT TROP POUR LES VOIR SE BATTRE EN SI PETIT NOMBRE! JE VOUS PROPOSE UN COMBAT DE TRENTE CONTRE TRENTE EN RASE CAMPAGNE!



LA RENCONTRE EST FIXÉE AU 27 MARS AUCOUR DU VIEUX CHÊNE DE MI-VOIES.



LA FOULE VENUE ASSISTER À L'AFFRONTMENT EST CONSIDÉRABLE, MAIS CE N'EST PAS L'AMBIANCE DE KERMESSE HABITUELLE AUX TOURNOIS DE CETTE ÉPOQUE. CHACUN EST CONSCIENT DE LA GRAVITÉ DE L'ENJEU.

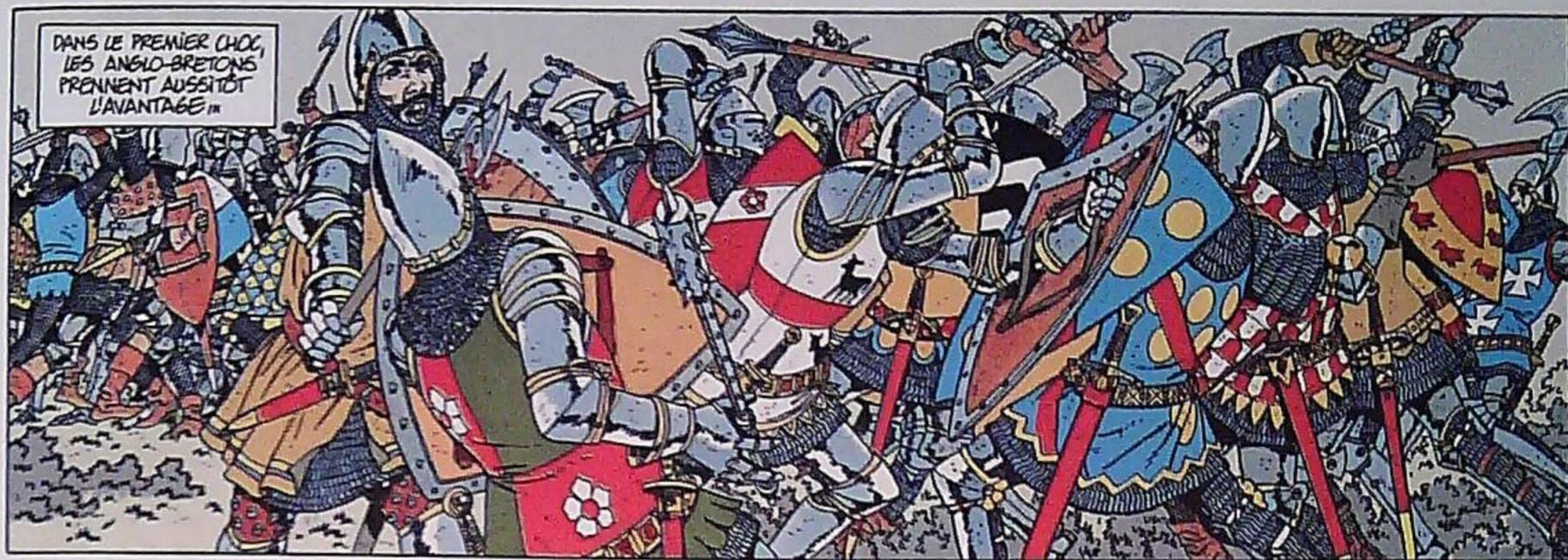


BONNES GENS, PRIEZ DIEU QU'IL DONNE VICTOIRE AU BON DROIT, MAIS EN AUCUN CAS ET QUELQUE SOIT VOTRE PARTI, EN NOM D'HONNEUR NE VENEZ PRÊTER ASSISTANCE!...



RAPPELEZ-VOUS, NOBLES CHEVALIERS QUE VOUS NE POURREZ SORTIR DE CE COMBAT QUE PAR LA VICTOIRE, LA PERTE DE LA VIE OU DE LA LIBERTÉ! QUE DIEU VOUS ASSISTE ET DRES, LAISSEZ ALLER LES BONS COMBATTANTS!!

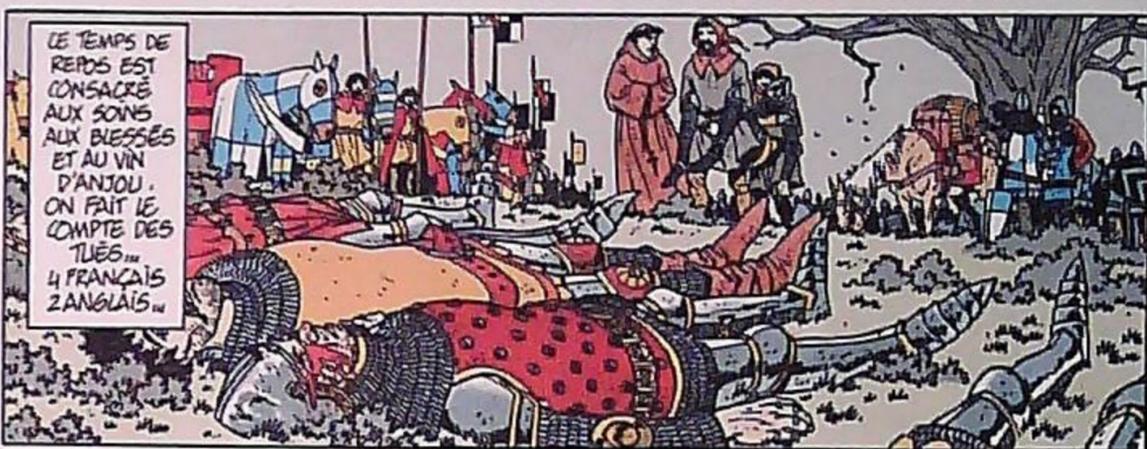




DANS LE PREMIER CHOC, LES ANGLAIS-BRETONS PRENNENT AUSSI TÔT L'AVANTAGE.



MAIS L'ARDUEUR DES FRANCO-BRETONS POUR REDRESSER LA SITUATION EST TELLE QUE, DEVANT L'ACHARNEMENT GÉNÉRAL, LES ARBITRES ORDONNENT UNE SUSPENSION.



LE TEMPS DE REPOS EST CONSACRÉ AUX SOINS AUX BLESSÉS ET AU VIN D'ANJOU. ON FAIT LE COMPTE DES TUÉS... 4 FRANÇAIS Z'ANGLAIS.



À LA REPRISE DU COMBAT, JEAN DE BEAUMANOIR, BLESSÉ, SE BAT COMME UN LION!

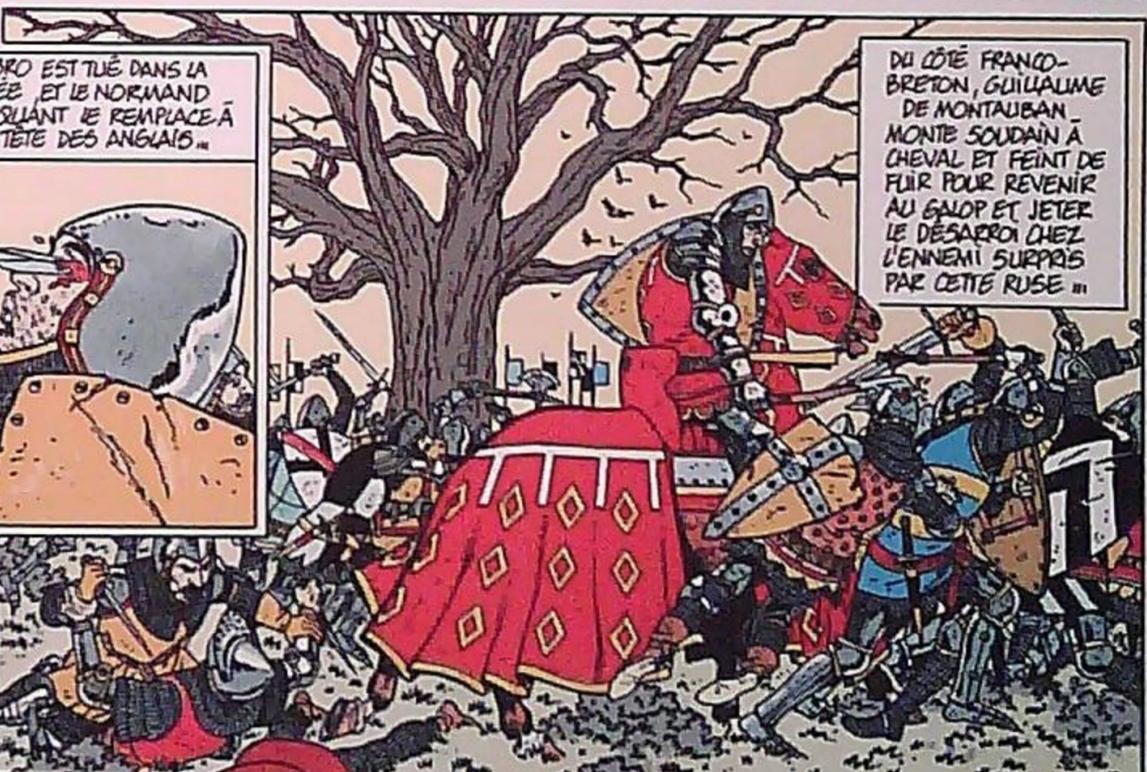
À MOI COMPAGNON, À BOIRE!!!

BOIS TON SANG BEAUMANOIR ET LA SOIF TE PASSERA!



LORS, BEAUMANOIR RASSEMBLE SES HOMMES POUR UN ULTIME EFFORT.

SUS COMPAGNONS! RAPPELEZ-VOUS LA PROPÉTIE DE MERLIN L'ENCHANTEUR QUI NOUS ASSURE DE LA VICTOIRE!!!



BEMBRO EST TUÉ DANS LA MÉLÉE ET LE NORMAND CROQUANT LE REMPLACE À LA TÊTE DES ANGLAIS.

DU CÔTÉ FRANCO-BRETON, GUILLAUME DE MONTAUBAN, MONTE SOUDAIN À CHEVAL ET FEINT DE FLIR POUR REVENIR AU GALOP ET JETER LE DÉSARROI CHEZ L'ENNEMI SURPRIS PAR CETTE RUSE.



ENFIN LA VICTOIRE REVIENT AUX FRANCO-BRETONS. QUATRE DES LEURS ET NEUF ANGLAIS SONT MORTS.

BEAUMANOIR ET SES TROUPES ENMÈNENT AU CHÂTEAU DE JOSSELIN 21 PRISONNIERS QUI SOIGNÉS DE LEURS BLESSURES, SERONT RAPIDEMENT REMIS EN LIBERTÉ CONTRE UNE RANÇON SYMBOLIQUE. TEL FUT LE "COMBAT" DES TRENTE" DONT ON CÉLÈBRA LONGTEMPS L'ACHARNEMENT ET L'ESPRIT CHEVALERESQUE DANS LE FLOIÈRE ÉPIQUE DES ÉTATS BRETONS.



5 La Bataille d'Auray

Au reste le roi de France, Charles V, ne se reconnaît pas pour battu. Mécontent de l'échec de Charles de Blois, il dresse certains seigneurs bretons contre Jean IV et, pour soutenir les rebelles, envoie une armée commandée par du Guesclin qui, entre-temps, a été libéré.

Jean IV se voit contraint de se réfugier en Angleterre, et Charles V confie le gouvernement de la Bretagne à son frère le duc d'Anjou, fortement appuyé par les troupes de du Guesclin. Sentant la situation évoluer en sa faveur, Charles V va plus loin : il annexe purement et simplement la Bretagne. C'était là l'erreur à ne pas commettre. Indignés et lueux, fortement attachés à leur indépendance séculaire, les Bretons se soulèvent, forment un pacte d'Union sacrée et rappellent leur duc exilé. Cependant, du Guesclin est arrêté.

Jean IV, répondant à l'appel de ses concitoyens, débarque triomphalement à Dinard, le 3 août 1379, acclamé par une foule exaltée. Jean de Penthièvre

elle-même, la grande rivale de la guerre de Succession, est là. Elle va au-devant du vainqueur de son mari et l'embrasse sous les vivats, lui donnant le titre de « sage et excellent seigneur ». L'extraordinaire maladresse de Charles V, pourtant surnommé « Le Sage », vient de sceller la réconciliation des Bretons autour d'un souverain qu'ils reconnaissent désormais légitime : Jean IV de Montfort, « le Conquérant ». Mais le pays, hélas, redevient le théâtre de la lutte franco-anglaise.

Quant à du Guesclin, il conserve son épée de connétable et continue de commander l'armée royale d'observation sur la frontière du duché jusqu'à ce qu'on l'envoie, pour une autre mission contre les Anglais, en Auvergne. C'est là qu'il meurt le 14 juillet 1380, à Châteauneuf-Randon. Charles V, le 15 septembre 1380, le suit de peu dans la tombe. Enfin, le 14 avril 1381, par le second traité de Guérande, le contentieux Bretagne-France se règle. Jean IV fait amende honorable au roi Charles VI, paie une indemnité et répudie toute alliance avec les ennemis du roi, moyennant quoi il recouvre la souveraineté de son duché. Jean IV répare les ruines de la guerre, augmente la puissance militaire de la Bretagne, favorise le commerce et l'industrie, crée une flotte de protection des navires marchands contre les pirates et fonde l'Ordre chevaleresque de l'Hermine. Il meurt en 1399, laissant la couronne ducale à son fils Jean V qui n'a que dix ans.

De nouvelles querelles s'engagent alors avec le camp Penthièvre. Cependant, Arthur de Richemont, frère du duc, combat avec une armée de volontaires aux côtés de Jeanne d'Arc et le règne de Jean V se situera toujours dans l'inconfort provoqué par les conflits compliqués des Français, des Anglais, des Armagnacs et des Bourguignons. Néanmoins, protecteur des arts et des lettres, partisan d'une réconciliation France-Angleterre, Jean V, par son règne, marque l'apogée de la Bretagne. Il meurt en 1442, en laissant le souvenir d'un grand bâtisseur. Son fils, François I<sup>er</sup> le Bien-Aimé, restera fidèle à l'alliance avec la France puis, à sa mort, 1450, son frère Pierre II reprenant la politique de Jean V, règne sept ans, suivi de son oncle Arthur III. Le règne de François II sera marqué par l'antagonisme du duc contre le roi Louis XI, et son alliance avec Charles le Téméraire. En 1388, à Saint-Aubin-du-Cormier, près de Fougères, une bataille décisive et fatale se déroule entre les armées française et bretonne. En ce 28 juillet 1388, la défaite est totale pour la Bretagne et François II meurt l'année même du désastre, laissant le duché entre les mains de sa fille aînée, Anne, une enfant de douze ans, la fameuse Anne de Bretagne, qu'il s'est engagé à ne marier que « par le conseil, avis et consentement du roi ».

# 4

## La fin du duché

Texte : Daniel Bardet

Bande dessinée : Anne de Bretagne

Scénario : Daniel Bardet

Dessins et couleurs : François Dermaut

L'esprit d'indépendance de la Bretagne s'exprimait un peu plus à chaque nouvel hommage prêté par les ducs au roi de France. Les restrictions, verbales ou mentales, portaient sur les « libertés », prérogatives et dignité du duché de Bretagne.

Pour maintenir leurs privilèges, les ducs prirent l'habitude de nouer, sans intermédiaire, des alliances étrangères, à l'image de la puissante Bourgogne. François II, duc de Bretagne, épaula Louis d'Orléans, héritier présomptif du trône de France, contre le pouvoir royal détenu par la régente Anne de Beaujeu et son jeune frère, le roi Charles VIII.

C'est la « Guerre folle ». Les armées royales pénétrèrent en Bretagne et emportèrent la victoire sur les Bretons à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. François II meurt le 9 septembre après avoir promis le 19 août, par le traité du Verger, de ne pas marier ses filles sans le consentement du roi.

Anne, la jeune héritière du duché, n'a que douze ans et ainsi que le dit Brantôme, elle est « très vertueuse, sage, honnête, bien-disante et de fort gentil et subtil esprit », mais elle pardonne difficilement. On projette un mariage qui va exciter les convoitises. Les candidats ne manquent pas, un Gascon, deux Bretons, un Autrichien, un Anglais, un Castillan et le vicomte de Rohan qui espère, grâce à l'appui du roi de France, la main d'Anne pour son fils.

Le maréchal de Rieux, tuteur d'Anne, suggère un prétendant, le moins dangereux de tous pour l'avenir du duché, le sire Alain d'Albret, un veuf de quarante-huit ans, déjà père de huit enfants.

Anne refuse ce mari qui, de plus, est horriblement laid, puis elle se réfugie à Rennes.

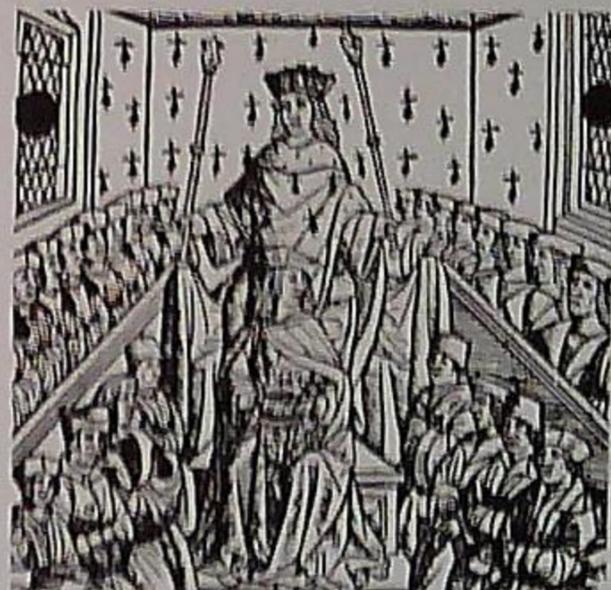
Elle se décide alors à épouser l'archiduc Maximilien, futur empereur d'Autriche.

La cérémonie turlesque de ce mariage par procuration, si elle contente et apaise l'Angleterre et l'Espagne, représente une véritable provocation pour le roi de France. La royauté risque de se retrouver enclavée entre deux possessions d'Empire, la Bretagne et la Bourgogne.

Rapidement, Charles VIII, conseillé par sa sœur Anne de Beaujeu, passe à l'action.

Les troupes royales, sous les ordres de La Trémoille, investissent le duché et assiègent Rennes.

Après un temps de résistance, Anne et le roi se rencontrent. Charles VIII sait faire preuve de persuasion.



6 François II duc de Bretagne en son Parlement.

Les noces de l'héritière du duché de Bretagne et du roi de France seront célébrées au château de Langeais le 6 décembre 1491, un mois après l'entrevue de Rennes.

Charles, qui primitivement devait épouser Marguerite, la fille de Maximilien, fait renvoyer la fiancée auprès de son père pour épouser la « femme » de ce dernier. De plus, il garde les florins autrichiens prévus pour ce premier mariage. Ils vont servir à payer les cent soixante zibelines qui ornent la robe de noces d'Anne de Bretagne, future reine de France.

LE 9 SEPTEMBRE 1488, À COUÉRON PRÈS DE NANTES, LE DUC DE BRETAGNE FRANÇOIS II SE MEURT. ANNE, SA FILLE, A TREIZE ANS.



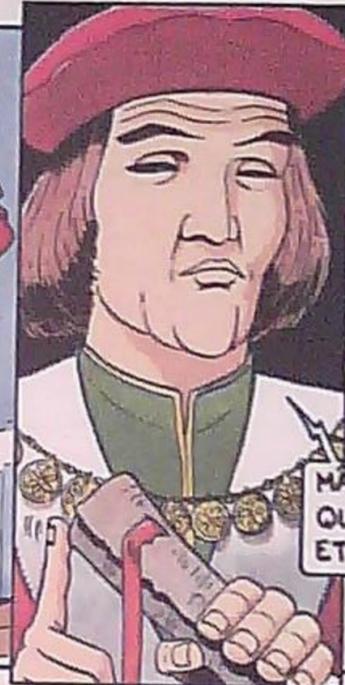
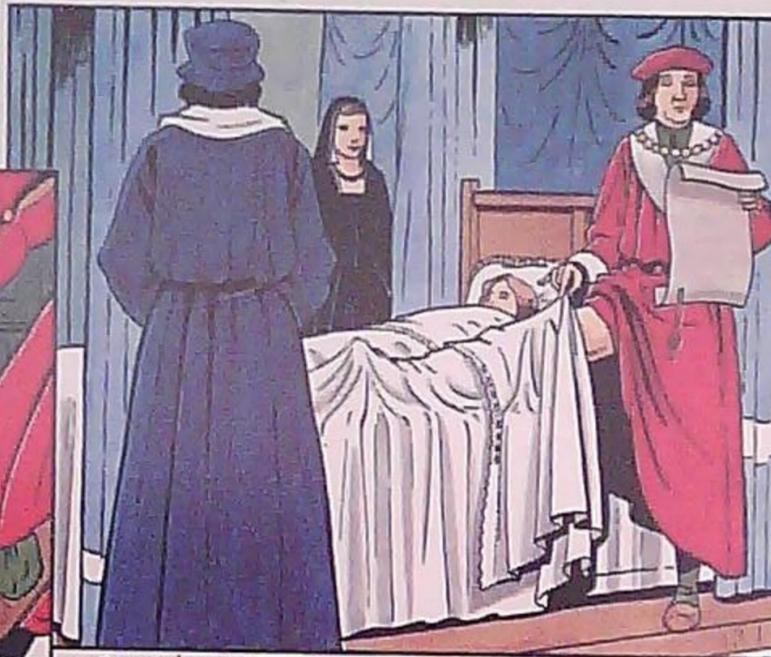
ANNE, MA FILLE, VOUS SEREZ TANTÔT DUCHESSE. GARDEZ NOS ÉTATS LIBRES DE TOUTES CONVOITISES.

DE NOMBREUX PRÉTENDANTS VONT DEMANDER SA MAIN. PRINCES D'ANGLE-TERRE, D'ESPAGNE, D'AUTRICHE ... MAIS RIEN NE PEUT SE CONCLURE SANS LE CONSENTEMENT DU ROI DE FRANCE.



MONSIEUR MON TUTEUR, J'EN TIENS POUR MAXIMILIEN D'AUTRICHE !

LE MARIAGE AVEC MAXIMILIEN SE FAIT PAR PROCURATION\*. CELUI-CI ENVOIE SON MIGNON WOLFGANG DE POHLAIN.

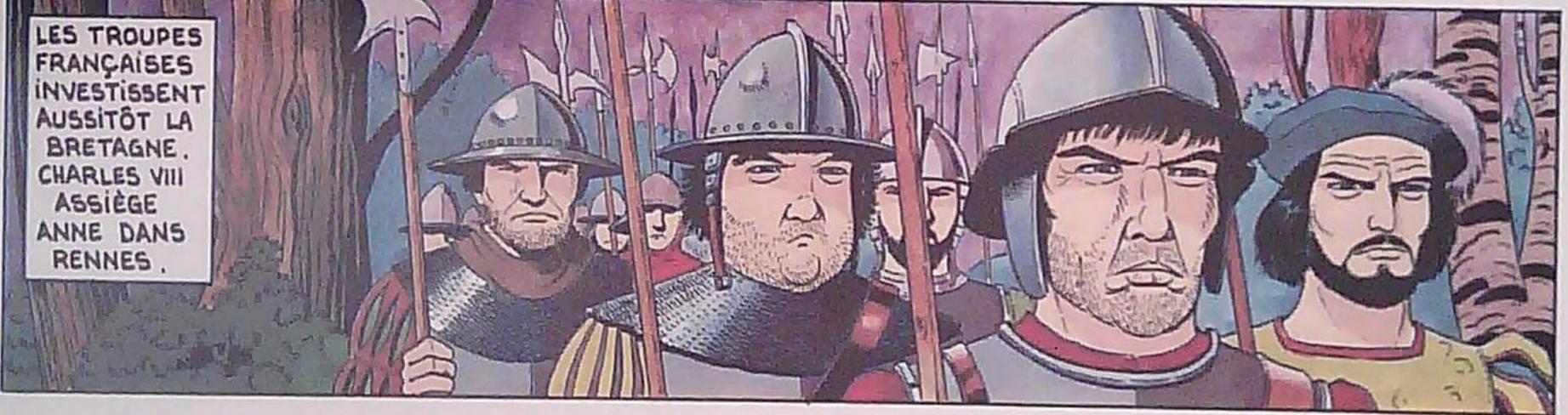


ANNE EST AINSI DEVENUE L'ÉPOUSE DE MAXIMILIEN. LA FRANCE, DE CE FAIT, SE TROUVE ENCEMLÉE PAR LES POSSESSIONS DE L'EMPIRE.

MATIN, VOILÀ QUI EST FAIT, ET BIEN FAIT !

\* EN GLISSANT SOUS LES DRAPS UNE JAMBE NUE.

LES TROUPES FRANÇAISES INVESTISSENT AUSSITÔT LA BRETAGNE. CHARLES VIII ASSIÈGE ANNE DANS RENNES.

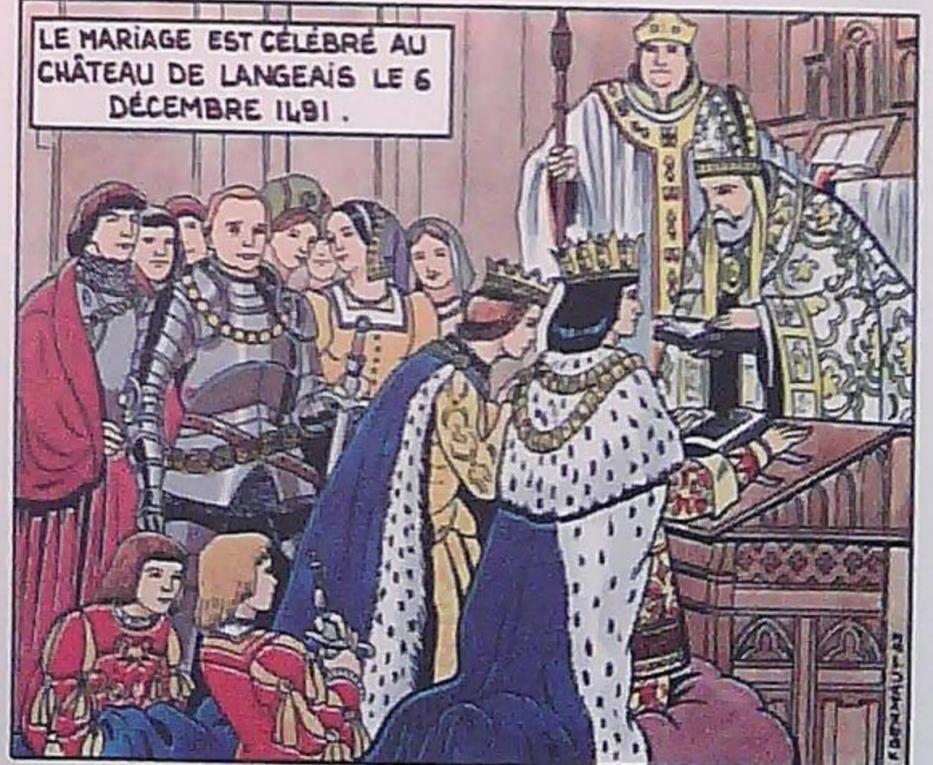


CHARLES VIII PRESSÉ PAR SA SŒUR AÎNÉE ET RÉGENTE, ANNE DE BEAUJEU, PARLEMENTE AVEC LA DUCHESSE ET L'AMÈNE À ACCEPTER CE MARIAGE DANS L'INTÉRÊT DES DEUX ÉTATS. ANNE RESTERA DUCHESSE DE BRETAGNE ET DEVIENT REINE DE FRANCE.

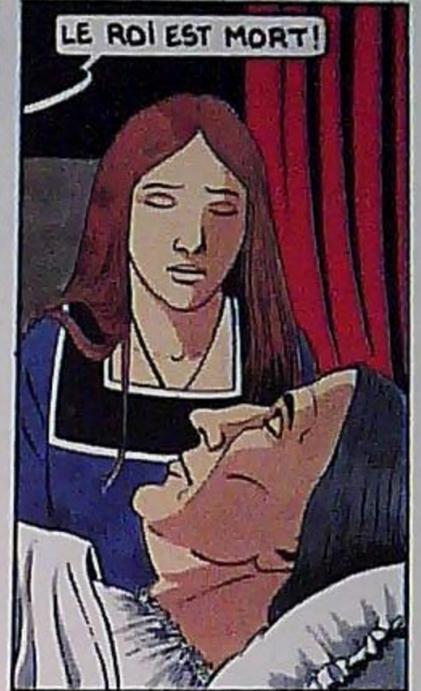
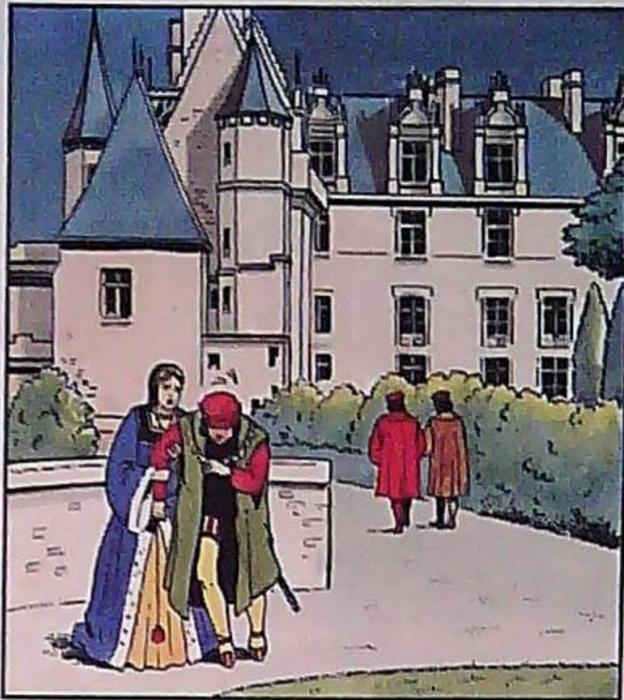
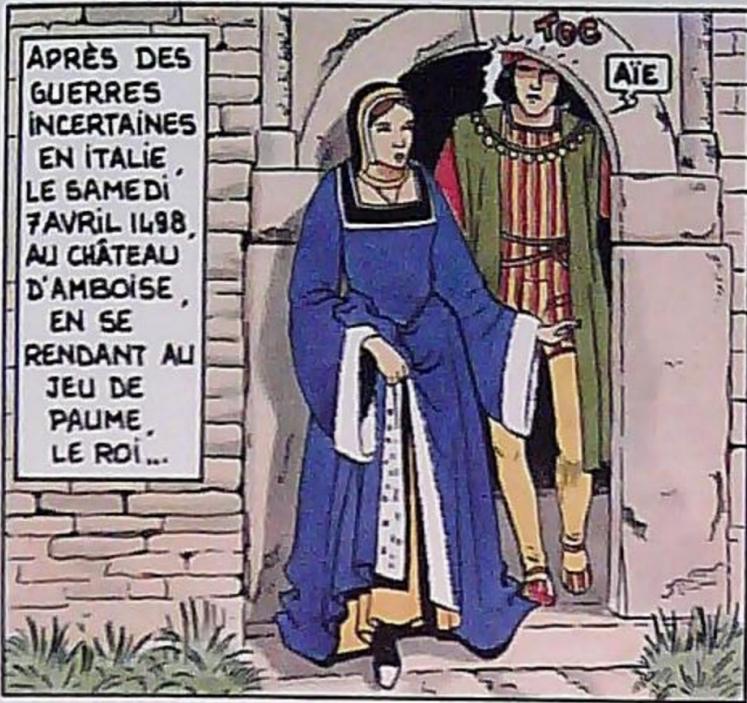
MON FRÈRE ET ROI, IL FAUT ŒUVRER POUR ÉPOUSER ANNE. IL Y VA DE LA VIE DU ROYAUME !



LE MARIAGE EST CÉLÉBRÉ AU CHÂTEAU DE LANGEAIS LE 6 DÉCEMBRE 1491.



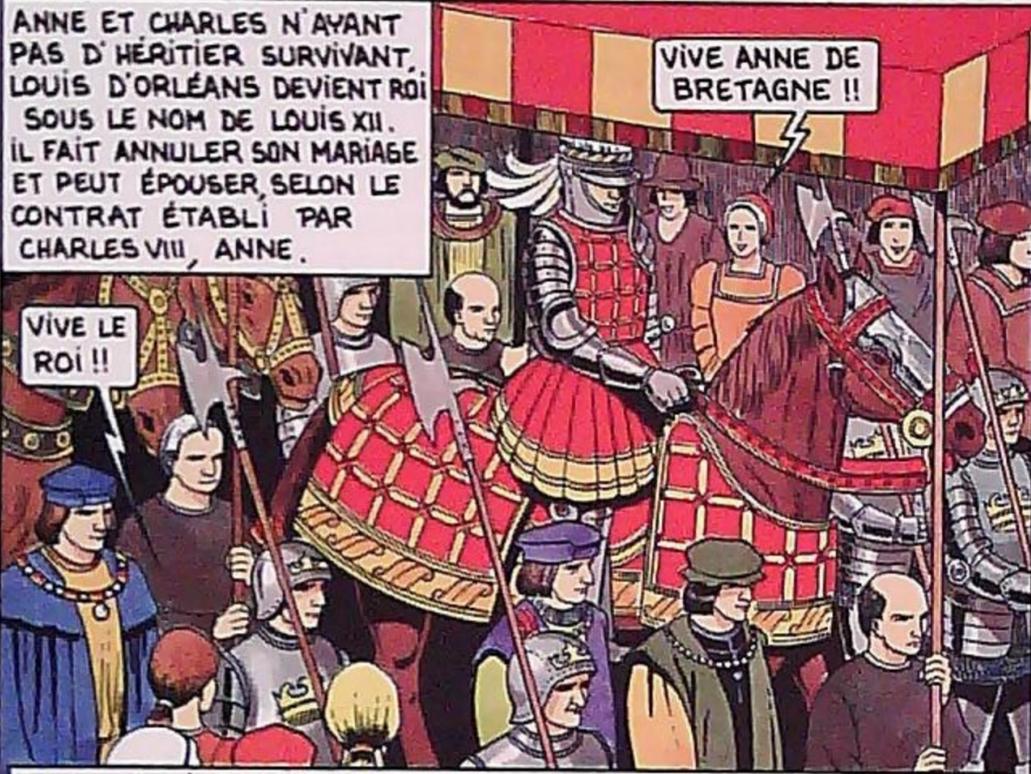
APRÈS DES GUERRES INCERTAINES EN ITALIE, LE SAMEDI 7 AVRIL 1498, AU CHÂTEAU D'AMBOISE, EN SE RENDANT AU JEU DE PALME, LE ROI...



LE ROI EST MORT!

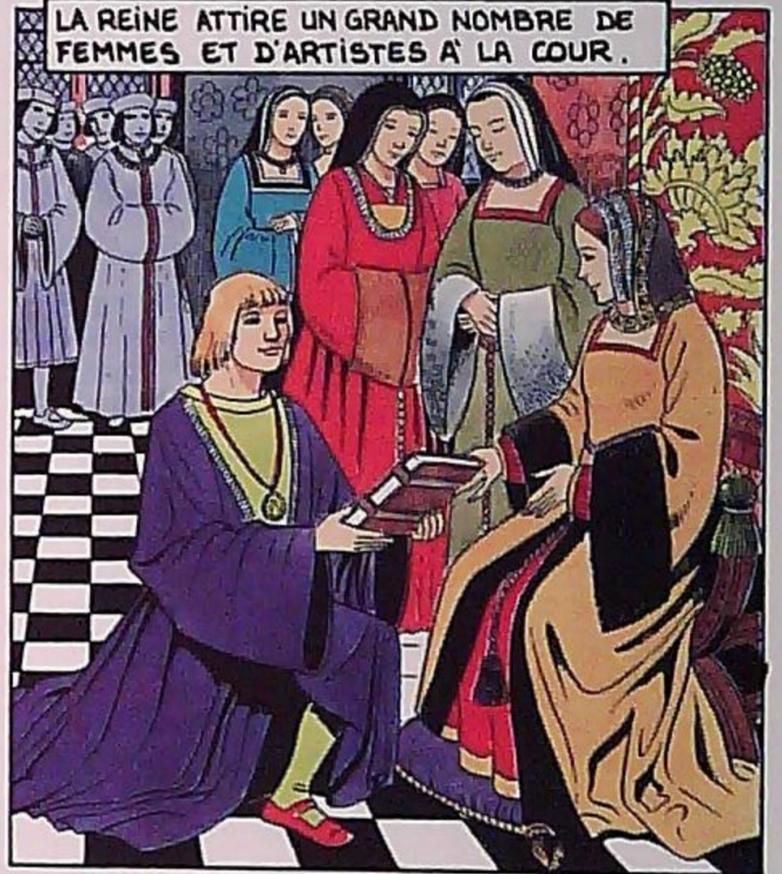
ANNE ET CHARLES N'AYANT PAS D'HÉRITIERS SURVIVANTS, LOUIS D'ORLÉANS DEVIENT ROI SOUS LE NOM DE LOUIS XII. IL FAIT ANNULER SON MARIAGE ET PEUT ÉPOUSER, SELON LE CONTRAT ÉTABLI PAR CHARLES VIII, ANNE.

VIVE LE ROI !!

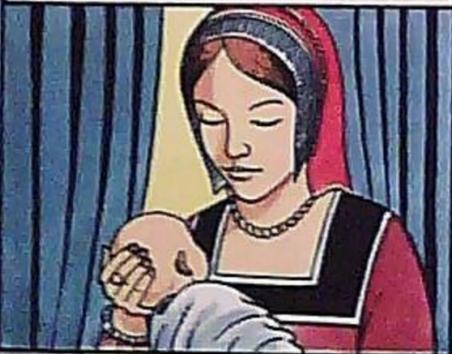


SELON L'EXIGENCE D'ANNE DE BRETAGNE, C'EST LE ROI LOUIS XII QUI SE REND À NANTES POUR L'ÉPOUSER LE 8 JANVIER 1499. LE DUCHÉ RESTE INDÉPENDANT.

LA REINE ATTIRE UN GRAND NOMBRE DE FEMMES ET D'ARTISTES À LA COUR.



QUELQUES MOIS PLUS TARD NAIT UNE PETITE PRINCESSE: CLAUDE.



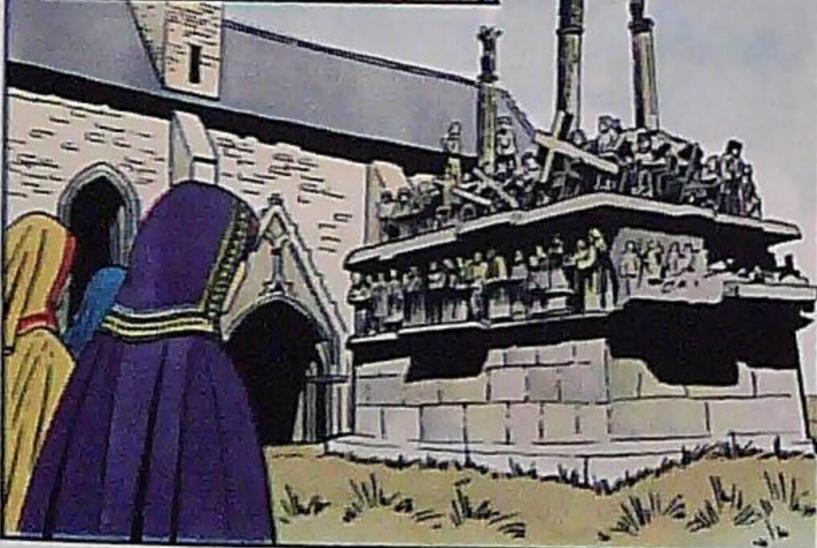
LA REINE ET DUCHESSE FIT PLUSIEURS PÉLERINAGES À TRAVERS LA BRETAGNE.



SUR LA CROIX, MOI, LOUISE DE SAVOIE, JURE DE DONNER EN MARIAGE MON FILS FRANÇOIS\* D'ANGOULÊME À VOTRE FILLE CLAUDE DE FRANCE.

\* FUTUR FRANÇOIS I<sup>er</sup>

LE 9 JANVIER 1514, ANNE, DUCHESSE DE BRETAGNE, REINE DE FRANCE, MEURT À BLOIS, ÂGÉE DE TRENTE-SEPT ANS.





7 Médaille d'or  
à l'effigie  
d'Anne de Bretagne.

Par contrat, les époux font valoir leurs droits sur le duché, ils se l'abandonnent mutuellement.

Si Anne meurt la première, le duché restera la possession du roi ou des enfants nés de ce mariage. Si le roi meurt le premier sans enfants, Anne ne pourra se remarier qu'avec le nouveau roi ou son héritier. Cependant, la Bretagne continue d'être gouvernée par la duchesse-reine.

Le 8 février 1492, Anne est sacrée reine de France à la basilique de Saint-Denis.

Devant la fidélité des Bretons exprimée à plusieurs reprises face à quelques complots suscités par les Anglais, Charles VIII reconnaît solennellement le 7 juillet 1492 leurs privilèges financiers et judiciaires essentiels.

Des quatre enfants, trois fils et une fille, que vont avoir Charles et Anne, aucun ne survivra.

Le 8 avril 1498, à Amboise, le couple royal se rend au jeu de paume dans les fossés du château. Pénétrant dans la galerie Haquelebac, le roi heurte violemment du front l'huis d'une porte basse. Étourdi, il reprend sa marche. Soudain, « tout en causant », il tombe et perd la parole. Étendu sur une mauvaise paille, il meurt quelques heures plus tard à vingt-huit ans. Anne sera la première reine de France à porter le deuil en noir à la place du deuil en blanc.

Charles VIII n'ayant pas eu d'héritier vivant, la couronne de France revient à son cousin Louis d'Orléans. Anne, duchesse de Bretagne, rétablit la charge de chancelier du duché qui avait été supprimée. Des monnaies frappées en son nom attestent la reprise par la duchesse de ses droits personnels sur le duché. Cependant, elle regrette fort le trône de France.

Selon le contrat passé avec Charles, Anne doit épouser son successeur Louis d'Orléans.

Or ce dernier est déjà marié. Sa femme, Jeanne de France, fort laide et infirme, est la fille de Louis XI et la sœur du défunt roi Charles VIII.

Le divorce, appuyé par le pape Alexandre VI Borgia, est prononcé le 17 décembre 1496 à Tours.

Le mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne sera célébré à Nantes, suivant le désir de la duchesse, le 8 janvier 1499.

Par un nouveau contrat, Anne exige que la Bretagne appartienne, après elle et Louis XII, à leur second fils ou à leur second petit-fils.

Si Anne meurt sans enfants, le duché reviendra à ses héritiers naturels.

Ainsi ce n'est point à l'héritier de la couronne royale que sera dévolue la Bretagne.

Louis XII s'engage à respecter les privilèges bretons d'une manière plus complète encore que ne l'avait fait Charles VIII.

Le couple royal vivra à Blois. C'est dans cette ville qu'Anne donnera naissance à une petite fille, Claude, en 1499.

En 1501, le roi, voulant s'entendre avec les Espagnols pour la conquête de Naples, consent à un projet de

mariage entre sa fille Claude, héritière de la Bretagne, et le petit-fils de Maximilien, le futur Charles-Quint. Ce projet devient officiel, à la grande satisfaction d'Anne, par les traités de Blois en 1504.

Quand Louis XII, discernant le danger pour l'avenir, se ravise et exige que sa fille soit promise à François d'Angoulême, héritier présomptif du trône de France, la duchesse Anne en est très mortifiée.

En 1505, elle se rend en Bretagne. Au cours de plusieurs déplacements elle reçoit un grand nombre de témoignages d'affection de la part des Bretons. Elle effectue un pèlerinage à Notre-Dame du Folgoët puis elle va à Brest pour visiter sa grande nef « La Cordelière », lancée en 1498 à Morlaix.

Malgré des dissensions dues à des considérations politiques, une correspondance importante entre les deux époux témoigne de leur profond attachement. Anne sera la première reine de France à attirer un grand nombre de femmes à la Cour, une Cour brillante et luxueuse.

Elle y accueillera avec chaleur plusieurs artistes, poètes, sculpteurs comme Jean Juste et Michel Colombe, des peintres comme Jean Perreal, Jean de Paris, Jean Bourdichon qui composera pour elle le « Livre d'heures d'Anne de Bretagne ».

Charitable, Anne se montrera dure pour ceux qui se permettront de l'offenser, et sa devise « A ma vie » signifie « J'aime et je hais pour la vie ».

Le 21 mai 1506 ont lieu, au Plessis-lez-Tours, les fiançailles de Claude, sa fille, et de François d'Angoulême, futur François I<sup>er</sup>.

La duchesse a peu de goût pour cette union dont elle ne verra pas d'ailleurs la célébration car elle meurt le 9 janvier 1514 au château de Blois. Anne n'a que trente-sept ans.

Louis XII se remarie peu après avec une fille du roi d'Angleterre, Marie Tudor.

Il meurt à son tour en 1515 sans avoir eu de fils. Un héritier aurait frustré François d'Angoulême de la couronne de France.

Une nouvelle dynastie ducale de Bretagne est ainsi établie.

Anne restera fidèle à la promesse faite à son père, le duc François II.

Tout en gardant la Bretagne dans le giron de son puissant voisin, elle agira à travers les vicissitudes de son époque et de sa vie personnelle de façon à ce que le duché de Bretagne conserve de nombreuses prérogatives avec son Parlement, ses états généraux et une indépendance, sans doute formelle, mais réelle dans les textes.

A sa mort, le duché de Bretagne existe encore.



à Anne de Bretagne et Louis d'Orléans.

# 5

## Le XVI<sup>e</sup> siècle

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée : La Fontenelle

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins et couleurs : Jean-Pierre Danard

En 1514, dès que son époux François d'Angoulême devint le roi François I<sup>er</sup>, Claude lui fit donation du duché de Bretagne à titre perpétuel. Puis, elle l'attribua, par testament, à leur fils aîné. Ces dispositions ne satisfaisaient que modérément François I<sup>er</sup>. Redoutant encore des querelles de succession à propos d'un fief personnel, il eût souhaité que la Bretagne fût englobée plus nettement dans le contexte national. C'est pourquoi, en 1532, se rendant en Bretagne avec le dauphin, il assista aux États réunis en août pour déclarer qu'il voulait « unir et joindre par union perpétuelle le pays et duché de Bretagne aux royaume et couronne de France ». Les États répondirent qu'ils entendaient que la Bretagne conservât ses droits, libertés et privilèges, et l'accord fut sanctionné par deux édits : l'un, à Nantes, au mois d'août, prononçait l'union; l'autre, en septembre, au Plessis-Macé, énumérait les droits essentiels reconnus à la Bretagne. Quoi qu'il en soit, en cette aube d'unification nationale, le roi ne disposait pas encore du personnel suffisant pour soumettre toutes les régions de son royaume à une législation et une administration uniformes. Chaque province, parfois même chaque ville, avait sa propre organisation, ce qui entraînait des impôts autonomes auxquels le gouvernement central ne pouvait ajouter les siens qu'avec précaution. Le roi avait ainsi promis qu'il ne leverait aucun impôt sans le consentement des États, allant jusqu'à déclarer, en matière judiciaire, que la justice serait « entretenue en la forme et la manière accoutumées ». En d'autres termes, les Bretons ne pouvaient être jugés que par les tribunaux de Bretagne.

Quant aux privilèges religieux, le roi s'engageait à ne nommer aux bénéfices ecclésiastiques de Bretagne que des Bretons, lesquels laisseraient néanmoins partie du clergé de France et enverraient leurs représentants aux assemblées où l'on votait la subvention et le don gratuit au roi.

Les Bretons avaient, dans l'ensemble, assez bien

accepté ces nouvelles dispositions mais des querelles d'ordre financier ne tardèrent pas à troubler les relations avec le pouvoir royal.

Depuis Jean IV et Jean V, les États s'étaient organisés de telle sorte que les trois ordres y représentaient les vassaux, nobles et ecclésiastiques, et les communautés d'habitants, c'est-à-dire les cités, et le roi était tenu de respecter leurs droits. Pour le clergé, il y avait neuf évêques et les abbés de quarante-deux abbayes, pour les habitants, quarante-deux cités. Pour la noblesse, il n'y eut d'abord qu'un petit nombre de seigneurs mais qui ne cessa de s'accroître si bien qu'après les guerres de Religion, tous les nobles de la province furent admis.

Dans une ville ou l'autre, chaque année vers la fin septembre, les États prenaient un air de fête, il y avait table ouverte chez les présidents des ordres et les commissaires du roi; les distractions ne manquaient pas. Mais les délibérations étaient soumises à un cérémonial pesant qui ralentissait considérablement l'expédition des affaires. Les commissaires du roi n'étaient pas présents. Les trois ordres délibéraient séparément et l'on votait toujours par ordre, jamais par tête. Après quoi, les États envoyaient au roi des députés en cours chargés de porter leurs remontrances et vœux et de veiller à leur satisfaction. En justice, ils disposaient d'un procureur syndic qui, en collaboration avec les députés en cours, veillait à la défense des droits régionaux.

La Bretagne ayant conservé un système fiscal original, les États résistèrent assez longtemps aux exigences du roi qui ne put introduire les impôts ordinaires du royaume : taille, aides, gabelle, se contentant de lever les mêmes impôts que les anciens ducs, impôts votés par les États. Ceux-ci avaient par ailleurs reçu l'autorisation de lever des impôts pour leur propre compte, les « devoirs », afin de subvenir aux besoins des subsides extraordinaires ou don gratuit, et aux pensions et gratifications octroyées aux députés. Les États avaient ainsi une administration

TANTIS QUE DANS TOUT LE ROYAUME SÉVISSENT LES GUERRES DE RELIGION, LA CORNOUAILLE EST SOUMISE AU TERRORISME DE GUY EDER DE LA FONTENELLE QUI PRENANT LA LIQUE POUR PRÉTEXTE, SE LIVRE AU BRIGANDAGE.



ALLONS COMPAGNONS!  
PAS DE PITIE. L'ODEUR DES  
ENNEMIS TUÉS EST POUR MOI  
DOUCE ET SUAVE!

NÉ EN 1573 AU MANOIR DE BEAUMANOIR-EDER, DESCENDANT DU HÉROS DU COMBAT DES TRENTE, GUY EDER DE LA FONTENELLE ÉTAIT POURTANT D'UNE DES MEILLEURES FAMILLES D'ARMORIQUE. MAIS DÈS L'ÂGE DE 15 ANS, IL S'ÉCHAPPAIT DU LOGIS PATERNEL ET MENANT UNE VIE AVENTUREUSE ET MARGINALE, À 20 ANS, IL SE TROUVAIT À LA TÊTE D'UNE VÉRITABLE ARMÉE.



BIENTÔT LA COLÈRE  
GRONDE PARMIS LES  
PAYSANS DE LA  
RÉGION.

PRENEZ VOS FOURCHES ET VOS  
FAUX, ATTAQUONS CE BRIGAND DANS  
SON REPAIRE DE GRANEC ET MONTRONS-LUI  
QUE NOUS SOMMES LAS D'ÊTRE  
RANÇONNÉS ET PILLÉS!!!



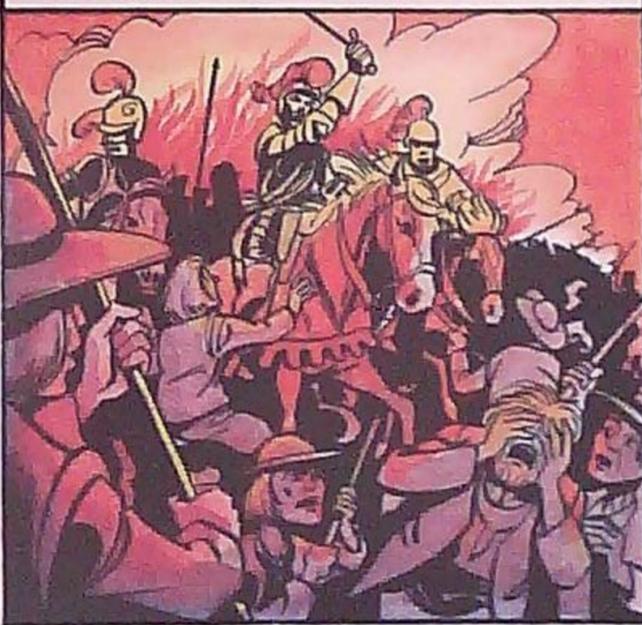
EN 1594, IL ENTRE DANS  
LA VILLE DE PENMARC'H  
ET SE LIVRE À UNE HORRIBLE  
TUERIE SUR LA POPULATION  
RÉFUGIÉE DANS L'ÉGLISE.

MAIS AU MANOIR DE GRANEC, LA FONTENELLE PRÉVENU, RENFORCE SES TROUPES À TEMPS ET MASSACRE IMPITOYABLEMENT LES PAYSANS.



QUE CES CHARGES  
POURRISSENT SUR PLACE  
AFIN D'EFFRAYER LES AUTRES  
ET LES EMPÊCHER  
DÉSORMAIS DE PRENDRE  
LES ARMES!

NÉANMOINS, IL EST BIENTÔT OBLIGÉ DE QUITTER LE GRANEC ET TROUVE REFUGE DANS ÎLE TRISTAN, RAVAGEANT DOUARNENEZ. DANS UNE INCURSION MEURTRIÈRE DANS LA LANDE DE PLOGASTEL-SAINTE-GERMAIN, IL RÉDUIT À NÉANT UNE TROUPE DE PAYSANS VENUS ENCORE L'ATTAQUER.



L'ANNÉE SUIVANTE DEVANT CAMARET, AU COURS D'UN COMBAT NAVAL, SOURDEAC DE RELIX, GOUVERNEUR DE BREST, MET EN DÉROUTE LA FLOTTE DU BRIGAND...



...MAIS NE PARVIENT PAS À S'EMPARER DE LA FORTERESSE DE L'ÎLE DE TRISTAN D'OU IL DOIT LEVER LE SIÈGE APRÈS AVOIR PERDU 400 HOMMES.



DES LORS, LA FONTENELLE, MAÎTRE DE LA MOTTE DE LA BRETAGNE, EST GRISÉ PAR LE SUCCÈS.

IL N'YA PLUS QU'UN HOMME QUI PUISSE VOUS CHASSER D'ICI : LE BEARNAIS!

EH BIEN, QU'IL Y VENNE!

HENRI IX DECIDANT EN EFFET D'EN FINIR, MAIS SANS VIOLENCE, LUI ENVOIE UN PRÉDICATEUR.



MON PÈRE DITES-MOI TOUT DE SUITE LE SERMON QUE VOUS REVEZ ME DÉBITER!

JE VOUS EN DIRAI D'ABORD LE TITRE...



LE SEUR DE LA FONTENELLE, CAPITAINE POUR LA LIGUE EN BRETAGNE, EST SOMMÉ DE METTRE BAS LES ARMES S'IL NE PRÉFÈRE PAS ÊTRE PENDU.



AH BAH! ET DE QUEL ÉVANGILE TENEZ-VOUS CE VERSET?

DE SAINT LUC ÉVIDEMMENT.



EN D'AUTRES TERMES MON PARDON ME SERAIT ACCORDÉ?

SOUS CONDITION DE VOTRE SOUMISSION, LE ROI VOUS OCTROIE EN EFFET DES 'LETTRES D'ABOLITION'. C'EST CE QUE J'ÉTAIS CHARGÉ DE VOUS PROPOSER ET QUE JE VOUS CONSEILLE VIVEMENT D'ACCEPTER.

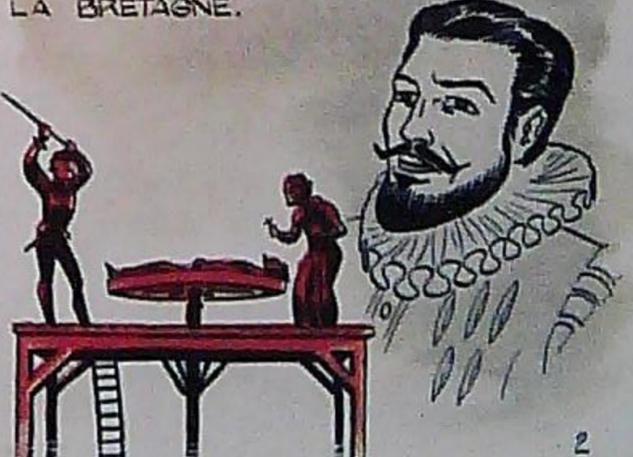


À CETTE ÉPOQUE, L'AMOUR RENDAIT LE BRIGAND D'HUMEUR BÉNÉVOLANTE. IL ACCEPTA ET, EN 1578, DEVENU HONNÊTE SUJET DU ROI, IL PUT ÉPOUSER À S<sup>TE</sup> MALO MARIE LE-CHEVOIR.



LES GUERRES DE RELIGION TERMINÉES PAR L'ÉDIT DE NANTES, HENRI IX ENTREPRIIT DE FAIRE RASER LES FORTERESSES DES FÉODAUX DANGEREUX.

LA FONTENELLE SE REBELLA ALORS DE NOUVEAU, REFUSANT QU'ON TOUCHE AUX FORTS DE L'ÎLE DE TRISTAN. EN 1602, ACCUSÉ DE CONSPIRATION, IL EST ARRÊTÉ, EMBASTILLÉ TRAVAIT DEVANT LE PARLEMENT ET CONDAMNÉ AU SUPPLICE DE LA ROUE. TELLE FUT LA FIN DE GUY EDER DE LA FONTENELLE, L'UNE DES FIGURES LES PLUS TERRIBLES, LES PLUS COMPLEXES MAIS AUSSI LES PLUS PITTORESQUES DE L'HISTOIRE DE LA BRETAGNE.





9 Les loups en Bretagne pendant la Ligue à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

financière et un budget particuliers. La Bretagne était démarquée des provinces voisines par une ligne de douanes qui donnait lieu à des droits de traite. La gabelle n'existant pas, une contrebande active se développait sur les limites de la province avec le Maine et l'Anjou.

En 1561, le Parlement s'installe à Rennes qui devient la capitale administrative.

Des événements plus ou moins importants marquent l'histoire de la Bretagne pendant près d'un siècle.

1522. Au cours des guerres de François I<sup>er</sup>, une escadre anglaise attaque et saccage Morlaix.

1558. Une petite armée anglo-hollandaise pille et brûle La Corquet. Attaquée par une troupe de gentilshommes et de paysans, elle se rembarque sans avoir pu atteindre Brest. Plus d'une fois, des milices bretonnes refoulent ainsi l'envahisseur.

Sous Henri II, des foyers protestants se forment à Rennes et à Nantes. En général, le protestantisme, pour s'implanter en Bretagne, a besoin de l'appui des seigneurs. Deux puissantes familles bretonnes, les Rohan et les Laval, étaient passées à la Réforme à la suite d'alliances avec les maisons de Navarre et de Châtillon. On trouve ainsi le fameux amiral de Coligny, époux de Charlotte de Laval, tandis que son frère François se mariait avec Claude de Bieux. Cependant, une certaine de familles nobles devenues protestantes, et dont l'influence ne s'étendait que sur leurs fiefs, ne pouvaient provoquer en Bretagne les troubles graves que connaissent Paris et d'autres régions du royaume.

Néanmoins, en 1573, le chef huguenot Montgomery s'empare de Belle-Ile qu'il occupe pendant trois mois et Concarneau est attaquée par deux gentilshommes protestants.

En 1582, le duc de Mercœur (petit-fils d'Antoine de Lorraine, cousin des Guise, catholique zélé) est nommé gouverneur de Bretagne. Il est connu comme un des premiers chefs de la Sainte-Union, autrement dit la Ligue formée pour extirper le protestantisme et empêcher le huguenot Henri de Navarre de monter sur le trône.

Après l'assassinat du duc de Guise à Blois, en 1588, Mercœur se dresse contre Henri III. Après l'assassinat de Henri III lui-même, il refuse de reconnaître

Henri de Navarre devenu roi de France sous le nom de Henri IV.

Il est suivi par la majorité de la noblesse et des villes mais Rennes et le Parlement se prononcent pour le nouveau souverain tandis que Vitré et Brest sont aux mains des partisans royalistes. Les Malouins, eux, restent neutres, refusant à la fois de suivre Mercœur et Henri IV, réservant leur adhésion au pouvoir central jusqu'au moment où un roi catholique régnera sur la France.

Mercœur installe à Nantes un parlement dissident et menace de rallumer la guerre de Succession, sa femme étant une héritière Penthièvre. En 1590, Mercœur reçoit le secours de 3 000 Espagnols et les royalistes de 2 400 Anglais. Une bataille a lieu à Craon en 1592; Mercœur est victorieux. Mais le maréchal d'Aumont, envoyé par le roi, s'empare de Morlaix et enlève aux Espagnols la presqu'île de Quelen, position stratégique importante qui menaçait Brest. A partir de 1593, un redoutable chef de bande, Guy Eder de la Fontenelle, terrorise la Cornouaille. La guerre dégénérant de plus en plus en brigandages, en 1597, au mois de décembre, les États réunis à Rennes supplient le roi de venir lui-même en Bretagne avec son armée pour y rétablir l'ordre et la paix, ainsi que les « anciens droits et privilèges du pays, sous son obéissance ». Henri IV avait abjuré le protestantisme en 1593 et sur le simple plan religieux, l'opposition de Mercœur devenait sans objet.

Il finit d'ailleurs par faire sa soumission au roi, à Angers, en 1598. Enfin, le 13 avril, à Nantes, Henri IV signe un édit de tolérance mettant fin aux guerres de Religion, le fameux édit de Nantes. Après quoi, il se rend à Rennes où le fidèle Sully le représentera auprès des États.



10 Philippe de Lorraine, duc de Mercœur.

# 6

## Le XVII<sup>e</sup> siècle

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée : La révolte du papier timbré

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins et couleurs : Jean-François Henry

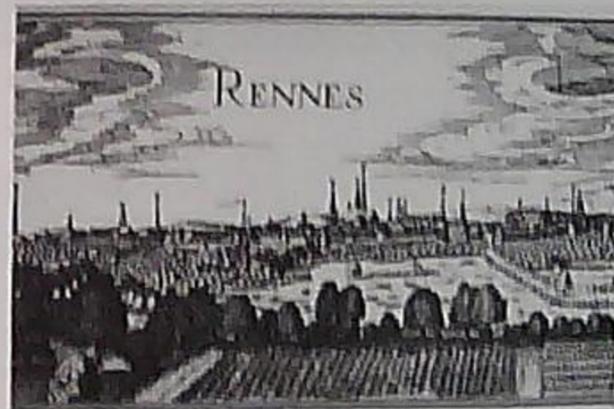
Les désordres, la peur et la colère du temps de la Ligue portèrent le peuple breton à un mouvement de loyalisme envers la personne du roi de France qui, arbitre suprême, représentait le symbole de la sécurité des provinces. Cependant, durant les minorités de Louis XIII et de Louis XIV, le pouvoir royal connaît des moments de faiblesse dont entendent profiter les seigneurs ambitieux et conspirateurs. Ainsi, en 1614, le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne, compte sous la régence de Marie de Médicis. Il ne réussit qu'à réunir quelques vieux ligueurs et son entreprise tourne court.

En 1619, les États de Bretagne demandent avec insistance au gouvernement la démolition des châteaux forts et des remparts qui ont servi de refuge aux rebelles pendant les troubles.

Vendôme, pourtant, ne se tient pas pour battu et se mêle à une nouvelle conspiration avec la complicité du marquis de Chalais. Nouvel échec : Vendôme est arrêté et les États demandent au roi de l'exclure à jamais, ainsi que ses descendants, du gouvernement de Bretagne. Quant à Chalais, il est décapité à Nantes.

Richelieu, alors, s'intéresse personnellement à la Bretagne et établit le projet d'une « Compagnie des cent associés » ou « du Morbihan » ayant le monopole du commerce avec le Canada, les îles d'Amérique et les pays du Nord. Mais le Parlement et les villes commerçantes font échouer l'entreprise. Prenant pour lui-même le gouvernement de la Bretagne, avec le duc de la Meilleraye comme lieutenant général, le Cardinal tente de mieux organiser la police des côtes et de la navigation par la création de sièges d'amirauté. Il se heurte à l'opposition du Parlement et des États mais n'en commence pas moins à faire de Brest un grand port militaire auquel sera attachée dès 1636 une escadre de seize navires.

Quand Mazarin envoie dans les provinces des intendants qui empiètent sur les prérogatives des intendants ordinaires, le Parlement de Bretagne se



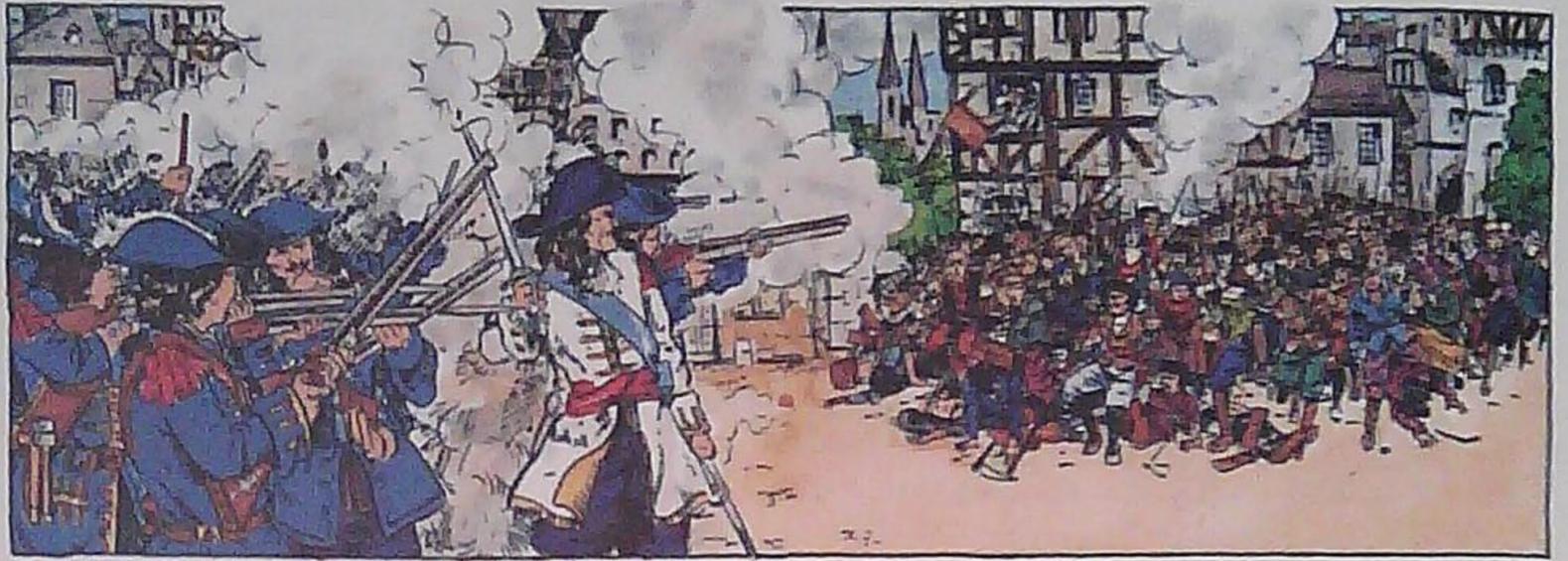
11 Rennes au XVII<sup>e</sup> siècle.

soulevé à l'instar des autres parlements. Mais les États ne se solidarisent pas, se dressant même contre le Parlement. Celui-ci appuie en effet les prétentions du duc de Rohan, sympathisant de la Fronde, à la présidence de l'ordre de la noblesse. Une querelle éclate, qui ne sera apaisée que par le pouvoir royal, après la Fronde.

Au début de son règne, Louis XIV ne manifeste aucune intention défavorable concernant les privilèges de la Bretagne. Mais, peu à peu, sa soif de magnificence, ses guerres, vont alourdir dangereusement les impôts.

En 1661, les États ont commencé par voter sans marchander le don gratuit au roi, sensibles sans doute à la visite que leur fait Louis XIV à Nantes à la fin du mois d'août. Ce voyage est surtout motivé par l'arrestation de Fouquet qui aura lieu le 5 septembre. Colbert estime d'ailleurs que son maître n'a nul besoin du consentement des États pour exiger des impôts. En 1675, à la suite d'édits instituant l'obligation du papier timbré pour divers actes et l'impôt sur le tabac et l'étain, une insurrection éclate à Rennes. Elle

1670 - 1674  
LOUIS XIV ET COLBERT  
FONT PLEUVOIR  
LES IMPÔTS.  
À RENNES, LE PEUPLE  
S'INSURGE CONTRE  
L'OBLIGATION  
DE RÉDIGER  
LES ACTES  
SUR PAPIER TIMBRÉ.



LE DUC DE CHAULNES, EN  
JUN 1675, PROTÉGÉ PAR  
150 SOLDATS, PARVIENT  
À RETABLIR LE CALME.



JE VOUS PROMETS QUE  
SERONT CONVOQUÉS DANS  
LES PLUS BREFS DÉLAIS  
LES ÉTATS DE BRETAGNE  
POUR TROUVER UNE  
SOLUTION À VOS  
PROBLÈMES.

MAIS DES TROUBLES VIOLENTS  
ÉCLATENT À NANTES ET À GUINGAMP.  
LA RÉPRESSION EST IMPITOYABLE. LE  
MENEUR GOULVEN SALAÜN EST FENDU.



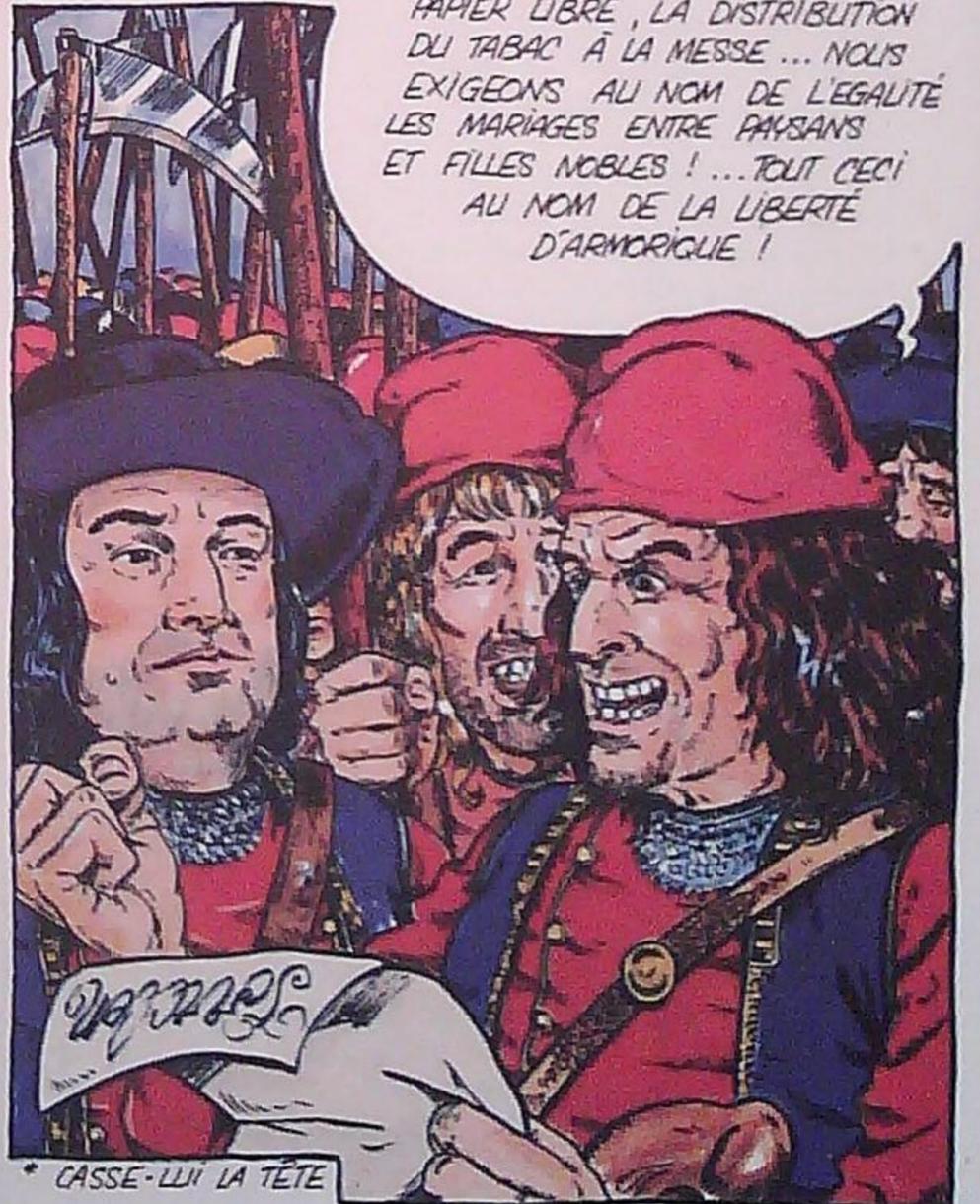
5 JUIN. SOUS LA CONDUITE  
DE LAURENT LE QUÉAU, UNE  
HORDE DE PAYSANS ENVAHIT  
LE CHÂTEAU DE LA BOUËXIÈRE  
SE LIVRANT AU MASSACRE ET  
AU PILLAGE.



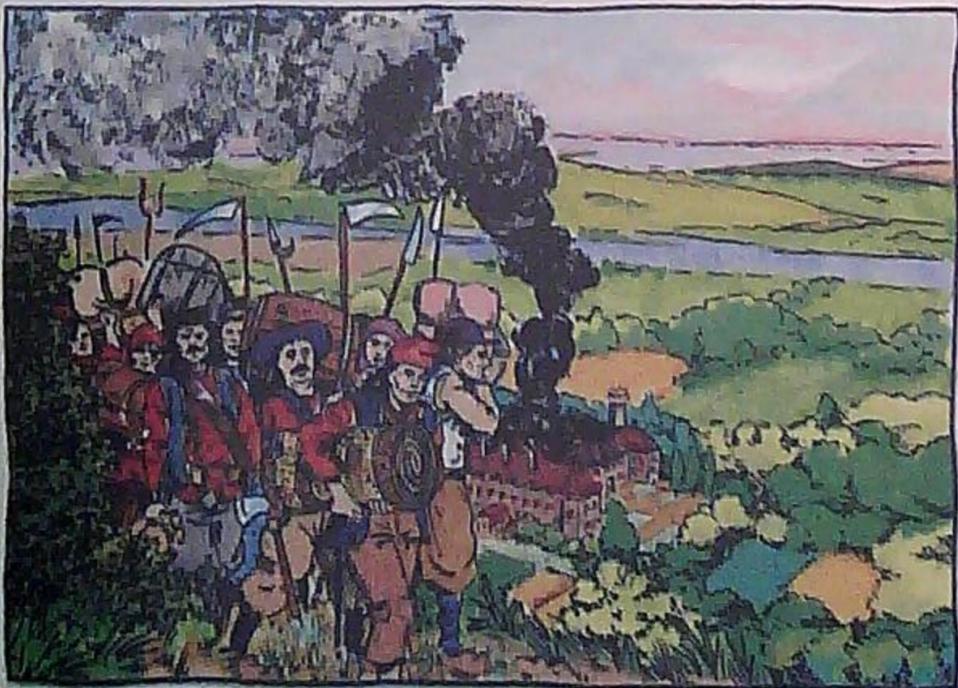
À BAS LES IMPÔTS !  
À BAS LA GABELLE !  
BRÛLONS LES  
ACTES FÉODAUX !

2 JUILLET :  
NOTRE - DAME -  
DE - LA - TRÉMINOU

VOICI LE CODE PAYSAN  
SIGNÉ TORREBEN\* ! ... NOUS  
VOULONS : L'USAGE DU  
PAPIER LIBRE, LA DISTRIBUTION  
DU TABAC À LA MESSE ... NOUS  
EXIGEONS AU NOM DE L'ÉGALITÉ  
LES MARIAGES ENTRE PAYSANS  
ET FILLES NOBLES ! ... TOUT CECI  
AU NOM DE LA LIBERTÉ  
D'ARMORIGUE !



\* CASSE-LUI LA TÊTE



UN AUTRE ARTICLE  
PRÉSCRIVAIT POUR LES  
RÉVOLTÉS : BONNET ET  
CAMISOLE ROUGES,  
HAUT-DE-CHAUSSES BLEU

DANS LE POHER, UN  
NOTAIRE, SEBASTIEN  
LE BALP PREND LA  
TÊTE DU MOUVEMENT.

AU NOM DE PEZ'A EO MAD  
EN AVANT MES AMIS  
C'EST VOTRE DROIT

CARHAIX, SPÉZET, KERGOËT  
CALLAC, MAËL-CARHAIX,  
GUISCRIF, KERGRIST -  
MOÉLOU, MAËL-FESTIVIEN  
DUALT, SONT SACRAGÉS.  
LES DROITS FÉODAUX SONT  
SOLENNELLEMENT ABOLIS.  
FONTIVY EST ENVAHI PAR  
2000 PAYSANS. LA VILLE  
SERA DÉLIVRÉE PAR  
LES BOURGEOIS. JOSSELIN  
SE VOIT MENACÉ.



CE QUI EST BON

LE DUC DE CHAULNES  
DOIT QUITTER RENNES,  
DE NOUVEAU EN  
EFFERVESCENCE.  
IL SE RÉFUGIE À  
FORT-LOUIS. DANS  
LA NUIT DU 2 AU 3  
SEPTEMBRE LE BALP  
MENACE LE COLONEL  
DE MONTGAILLARD...

OU VOUS COMMANDEZ  
NOS TROUPES OU  
NOUS VOUS RENDONS!

POUR TOUTE  
RÉPONSE LE BALP  
REÇUT UN  
COUP D'ÉPÉE DU  
FRÈRE AÎNÉ  
DE MONTGAILLARD

AHH!



PRIVÉS DE LEUR CHEF, LES BONNETS  
ROUGES SE DÉBANDENT. AYANT  
REÇU 6000 HOMMES DE RENFORT  
LE DUC DE CHAULNES SE MET À  
PARCOURIR LA BASSE-BRETAGNE.

UNE RÉPRESSION SYSTÉMATIQUE  
ET CRUELLE COMMENCE.  
DE RETOUR À RENNES, CHAULNES  
EXIGE LA DÉMOLITION DE LA RUE  
HAUTE D'OÙ ÉTAIT PARTIE L'ÉMEUTE.



L'ARRÊT ENREGISTRÉ  
LE 23 OCTOBRE  
1675 EST MIS À  
EXÉCUTION LE 20  
AVRIL 1676.

CE QUI PROVOQUE UN  
LAMENTABLE EXODE  
DES RENNAIS DÉPOSSÉDÉS.



LES HABITANTS FURENT  
CHASSÉS. LES PAROISSES  
MUTINÉES VIRENT  
LEURS ÉGLISES RASÉES,  
LEURS CLOCHES FONDUES.  
LE PARLEMENT DE  
BRETAGNE SE TRANS-  
PORTA À VANNES ET  
ACCEPTA LES RANÇONS  
QUI LUI FURENT  
IMPOSÉES. JUSQU'À  
LA FIN DU RÈGNE  
DE LOUIS XIV, LE  
SILENCE SE FERA  
EN BRETAGNE.

s'étend rapidement à toute la Bretagne, sous le nom de « Révolte du papier timbré » ou des « Bonnets rouges », dirigée par un notaire du Poher, Sébastien Le Balp, qui rédige un « code paysan ». Mais Le Balp est tué et la rébellion est cruellement réprimée : pendaisons, déportations, clochers rasés des paroisses mutinées. Enfin, le Parlement est exilé à Vannes et l'absolutisme de Louis XIV s'abat lourdement.



12 Habitants de Rennes chassés de leurs maisons.

Les États, parvenant peu à peu à rogner sur les contrôles de l'intendant pour la perception de la capitation, arrivent à de tels excès que le pouvoir royal s'en émeut en 1713. Entre-temps, ils ont résisté tant qu'ils ont pu à la taxation des boissons à l'entrée de la province, accumulant les atermoiements et les retards de 1705 à 1707. Ils finissent par s'incliner, contraints et forcés, en 1709.

La Bretagne, sévèrement matée après la révolte des Bonnets rouges, reste silencieuse dans l'ensemble durant le règne de Louis XIV. A la fin du règne, dont le bilan s'avère désastreux pour la France entière, elle commence à lever la tête. La mort du roi-soleil donne une impulsion décisive à la sourde colère des privilégiés. Ainsi, dès 1717, les États réclament le contrôle de la perception de tous les impôts, la suppression de l'intendance. Ils refusent de voter désormais sans discussion le don gratuit. Ils y consentiront néanmoins en 1718, mais en obtenant, en échange, la suppression de la taxe sur les boissons.

L'antagonisme qui commence entre l'aristocratie bretonne et le pouvoir royal a pour résultat navrant la paralysie par manque de moyens financiers. Ceux-ci en effet sont refusés tant par les États que par le roi : les uns par fierté et égoïsme, l'autre par fermeté. Le « despotisme éclairé » des intendants n'a de résultats que dans les communautés suffisamment riches, c'est-à-dire dans les villes.

Le siècle sera marqué par de nombreuses attaques, toutes vaines, sur les côtes bretonnes, dans les guerres de Hollande et de la Ligue d'Augsbourg. C'est la grande période de la « guerre de course » qui permet aux armateurs d'employer leurs bateaux à chasser le commerce ennemi. De grands corsaires vont se distinguer : les Malouins Duguay-Trouin et Mahé de la Bourdonnais, le Nantais Cassard, le Cornouaillais Duquesné, le Morlaisien Cornic.

Cependant, le roi, avec un cynisme tranquille, continue d'établir des charges pour le compte des États. La plus révoltante sera, sans aucun doute, le droit exigé sur les boissons : ce droit frappe l'importation des boissons à l'entrée de la province. Il atteint aussitôt au plus vif les nobles et les gros acheteurs. A cela s'ajoutent des « devoirs » qui, eux, ne frappent que les petits détaillants et les consommateurs.

7

## Le XVIII<sup>e</sup> siècle

Texte : Jean-Marie Pélapat

Bande dessinée : La chouannerie

Scénario : Jean-Marie Pélapat

Dessins et couleurs : Michel Plessix

En 1715, délivrés du pesant pouvoir de Louis XIV qui vient de mourir, les États de Bretagne formulent des revendications et prennent de la distance à l'égard du pouvoir central, réclamant notamment la suppression des droits d'entrée qu'on les avait contraints d'établir pour alimenter leur propre budget. Ils n'obtiennent pas satisfaction et, en 1717, le maréchal de Montesquiou prononce la dissolution des États qui refusent le don gratuit. Comme le Parlement se solidarise avec les États, le Conseil du roi décrète d'autorité les impôts. L'année suivante, le maréchal exclut des États soixante-deux membres de la noblesse qui signent alors un Acte d'union pour la défense des libertés bretonnes tandis que le Parlement adresse des remontrances au Régent et interdit la levée des droits d'entrée. Malgré les assouplissements qui sont apportés, un gentilhomme de Vannes, Talhouët de Bonamour, et un membre du Parlement, M. de Lambilly, préparent un soulèvement avec l'appui de l'Espagne alors en guerre avec la France. Philippe V d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, a des prétentions sur la France et l'ambassadeur espagnol Cellamare intrigue pour renverser le Régent en même temps que les conjurés bretons recrutent leurs partisans. Mais l'affaire tourne court, à cause du chef de complot, le marquis de Pontcalec, qui n'a aucune qualité d'organisateur. Il est exécuté avec trois de ses complices à Nantes, tandis que les autres s'enfuient à l'étranger.

Louis XV se montre d'abord aussi intraitable que le Régent, mais, progressivement, les États de Bretagne obtiennent ce qu'on leur a, jusqu'alors, refusé. A Rennes, sous la présidence de l'évêque, une commission intermédiaire est instituée qui lève seule les impôts de la capitation et du dixième, s'occupe des casernes, des haras, et participe à l'administration des travaux publics. Elle devient bientôt plus importante que l'intendant du roi. Mais, en 1750, l'impôt du vingtième, émanant du gouvernement royal, soulève un nouveau vent de colère.

A partir de 1753, le duc d'Aiguillon, commandant en chef, gouverne sagement, s'opposant seulement aux



13 Quatre gentilshommes bretons de la Conspiration de Cellamare.

prétentions politiques du Parlement et de son procureur général de La Chalotais qu'il fait arrêter lors de « l'affaire de Bretagne ».

Alors, des mécontents, les « Orangers », entrent en conflit avec les « Ifs », parlementaires sympathisants d'Aiguillon. Finalement, celui-ci est remplacé.

En janvier 1771, d'Aiguillon devenu ministre, le Parlement de Paris supprimé et les autres mis au pas, l'opposition bretonne est réduite à néant. Les États doivent passer par les exigences financières d'un triumvirat formé de l'abbé Terray, de Maupeou et de d'Aiguillon.

Entre-temps, les guerres du règne de Louis XV provoquent des inquiétudes sur les côtes bretonnes menacées par les Anglais, notamment à Lorient en 1744, à Dol, à Saint-Malo et à Saint-Cast en 1758, à Belle-Île en 1761.

Sous Louis XVI, le Parlement de Bretagne recouvre ses prérogatives mais, en 1788, sous l'impulsion de Loménie de Brienne, le roi, par édits, réduit les pouvoirs des parlements.

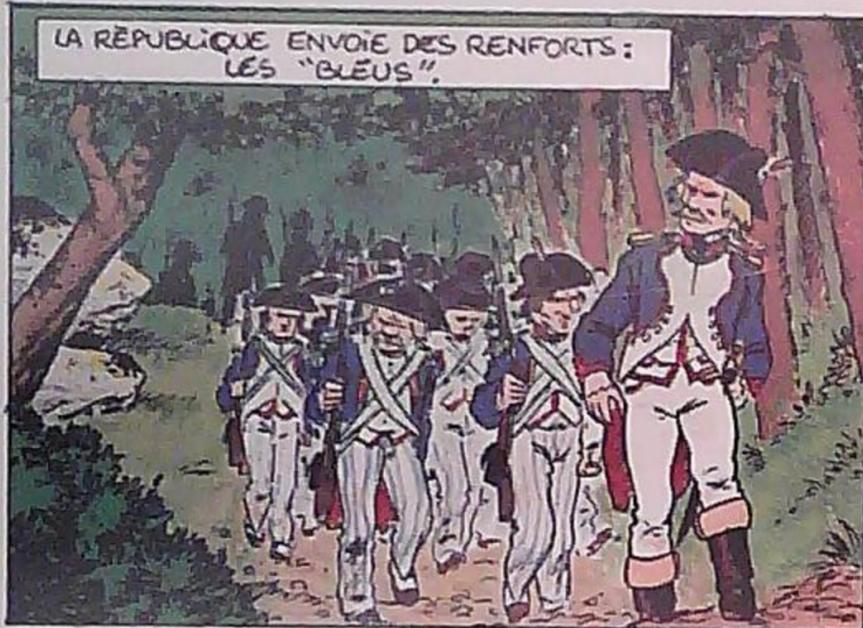
Pour la dernière fois, les États de Bretagne se réunissent à Rennes, le 29 décembre 1788. A la

DANS LA NUIT DU 4 AOÛT 1789, LES DÉPUTÉS DU TIERS ÉTAT BRETON OFFRENT LES DROITS ANCESTRAUX DE LEUR PAYS. CETTE INTERVENTION, CONSIDÉRÉE COMME UNE TRAHISON, SOULÈVE UN VENT DE COLÈRE EN BRETAGNE, ET LE MARQUIS DE LA ROUËRE PREND LA TÊTE DU MOUVEMENT, IL MEURT LE 30 JANVIER 1793, MAIS D'AUTRES PRENDRONT LA RELÈVE.



EN MARS 93, DEVANT LA LEVÉE DE 300.000 HOMMES EXIGÉE PAR LA CONVENTION, LA RÉVOLTE ÉCLATE !

NOZAY, BLAIN, SAVENAY, PLUMELIAU, LOUDÉAC, LA ROCHE-BERNARD, SONT LE THÉÂTRE D'AFFRONTMENTS SANGLANTS TANDIS QUE REDON ET VANNES SONT MENACÉS. LE 16 MARS, ROCHEFORT-EN-TERRRE TOMBE AUX MAINS DES INSURGÉS, D'AUTRES GRANDES VILLES SONT ATTAQUÉES, ET, DU 19 AU 23 MARS, TOUTE UNE PARTIE DU LÉON S'EMBRASE !!!



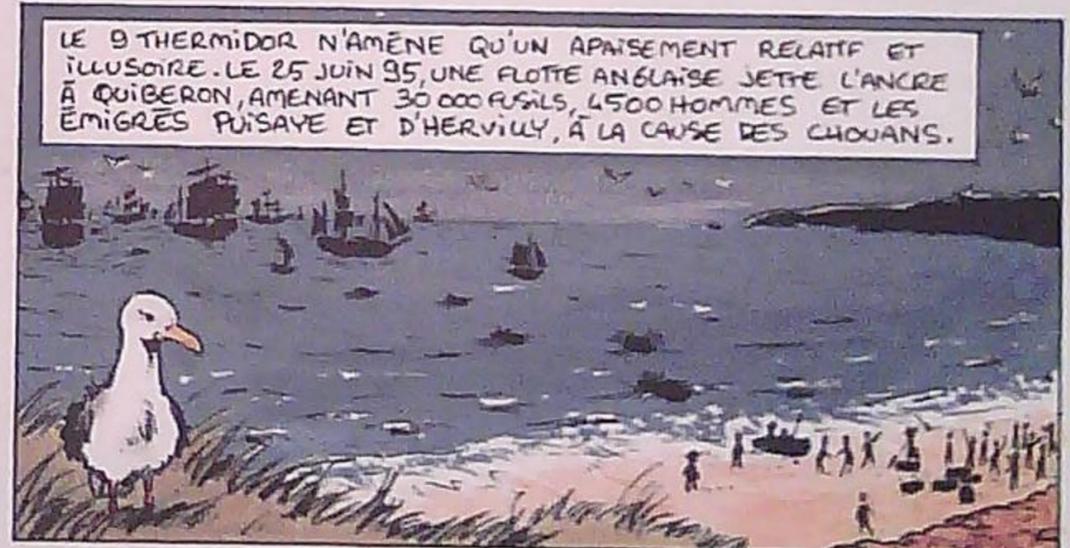
LA RÉPUBLIQUE ENVOIE DES RENFORTS : LES "BLEUS".



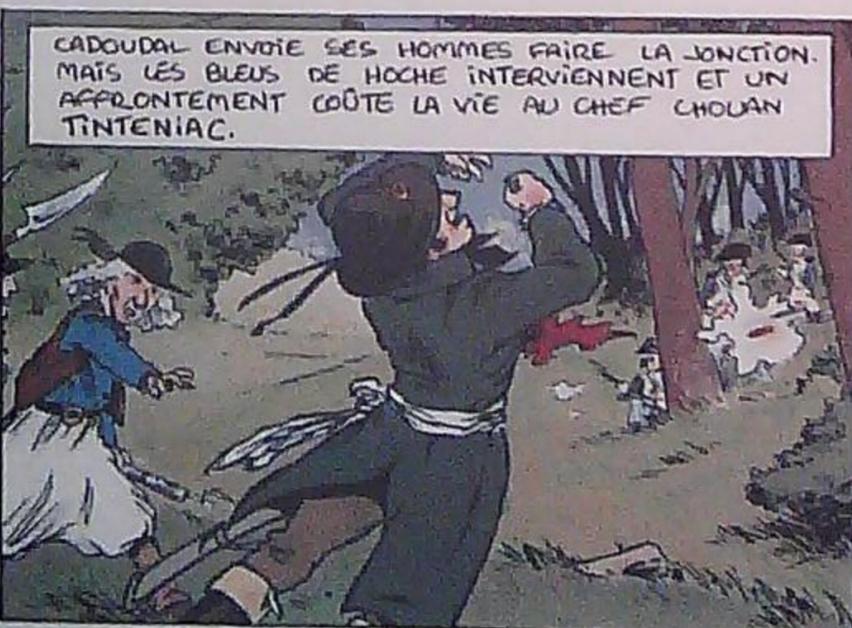
GROUPEZ AUTOUR DE STOFFLET, CATHELINEAU, JEAN COTTELEAU (DIT "JEAN CHOUAN") LES PARTISANS ENTREPRENNENT UNE GUERRE D'EMBUSCADE EN BRETAGNE ET SURTOUT EN VENDEE.



CATHOLIQUES FERVENTS, LES BRETONS ET LES VENDEENS REFUSENT LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGE, ET DE NOMBREUX PRÊTRES RÉFRACTAIRES SOUTIENNENT LEUR COMBAT.



LE 9 THERMIDOR N'AMÈNE QU'UN APAISEMENT RELATIF ET ILLUSOIRE. LE 25 JUIN 95, UNE FLOTTE ANGLAISE JETTE L'ANCRE À QUIBERON, AMENANT 30 000 FUSILS, 4500 HOMMES ET LES ÉMIGRÉS PUISAYE ET D'HERVILLY, À LA CAUSE DES CHOUAN.



CADOUDAL ENVOIE SES HOMMES FAIRE LA JONCTION. MAIS LES BLEUS DE HOCHÉ INTERVIENNENT ET UN AFFRONTEMENT CÔÛTE LA VIE AU CHEF CHOUAN TINTENIAC.

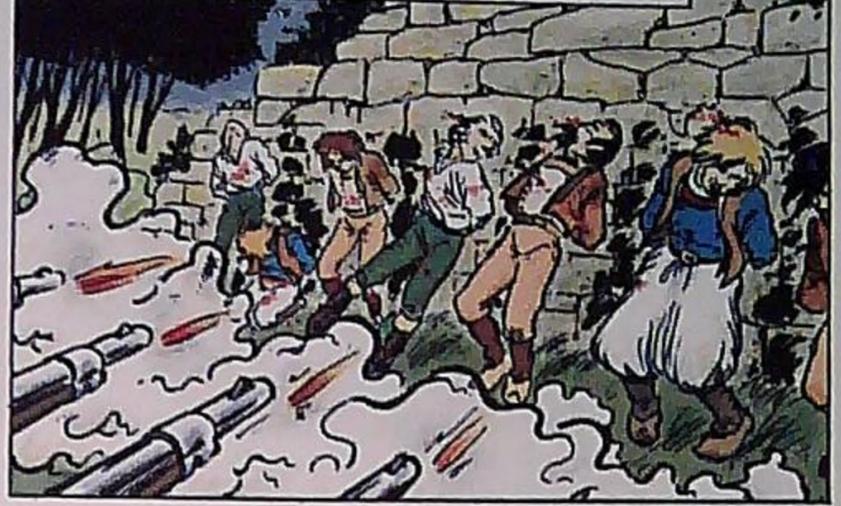


PAR AILLEURS, TERGIVERSATIONS ET JALOUSIES DIVISENT LES ÉMIGRÉS. PUISAYE, DISCRÉDITÉ, CONDAMNÉ À MORT PAR CADOUDAL, REGAGNE L'ESCADRE ANGLAISE.

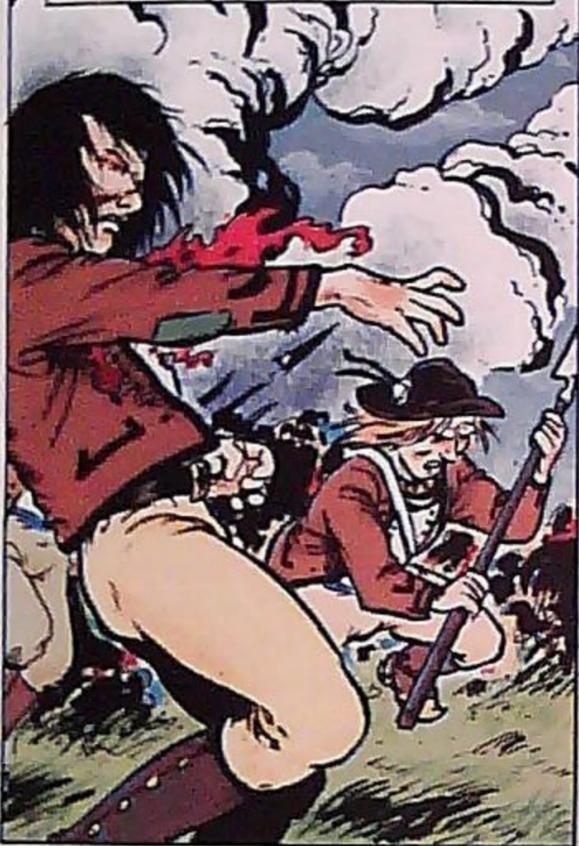
FINALEMENT, LES ROYALISTES SONT ACCULÉS À LA PLAGE DE PORT-HAÛGUEN OÙ, NE POUVANT GAGNER LES VAISSEAUX ANGLAIS À CAUSE D'UNE TEMPÊTE, ILS SONT FAITS PRISONNIERS PUIS MASSACRÉS.



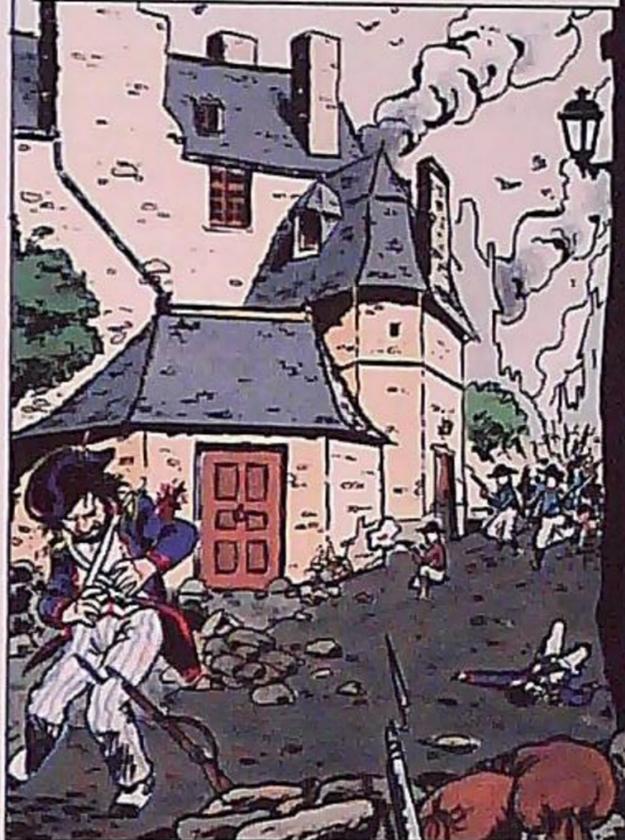
LA RÉPRESSION EST IMPITOYABLE. LES INSURGÉS SONT FUSILÉS À QUIBERON, AURAY OU VANNES...



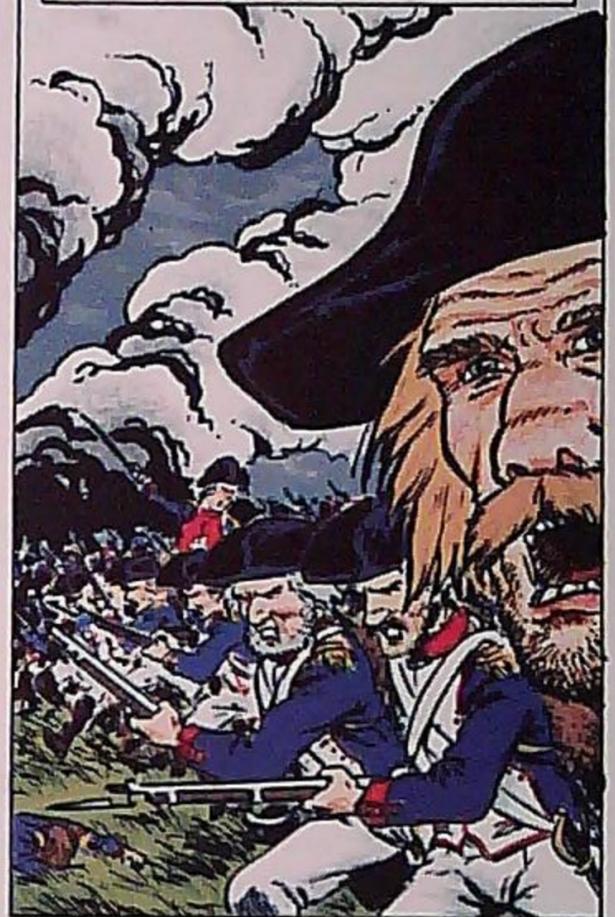
DANS LE MORBIHAN, CADOU DAL ÉTEND SON INFLUENCE. À LA SUITE DE LA LOI DU SERVICE MILITAIRE OBLIGATOIRE, (12 JUIN 98), LA LUTTE REPREND.



APRÈS UNE CONFÉRENCE AU SOMMET AU CHÂTEAU DE JONCHÈRE, DES ATTAQUES D'ENVERGURE SONT LANCÉES SUR PONT CHÂTEAU, LA ROCHE-BERNARD, NANTES, REDON, SAINT-BRIEUC...



MAIS DES RENFORTS IMMÉDIATS STOPPENT CET ASSAUT MASSIF!



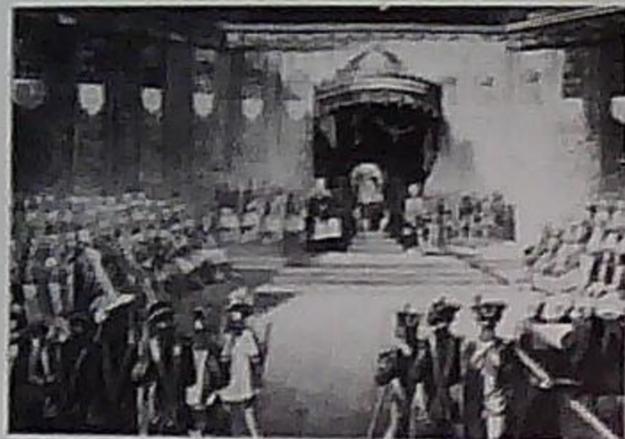
10 JUILLET 1801, LE CONCORDAT, EN RASSURANT LES CATHOLIQUES, PRIVE LES CHOUANS DE L'APPUI POPULAIRE. CADOU DAL SE LANCE ALORS DANS UNE LUTTE DE COMLOTS POUR ABATRE LE 1<sup>er</sup> CONSUL, MAIS APRÈS L'ATTENTAT MANQUÉ DE LA RUE SAINT-NICAÏSE...



...ET UNE NOUVELLE CONJURATION AVEC PICHEGRU, IL EST ARRÊTÉ PUIS EXÉCUTÉ.



MALGRÉ DE NOMBREUX TROUBLES QUI AURONT LIÉU EN 1815 DANS LE MORBIHAN, ON PEUT CONSIDÉRER QUE LA MORT DE CADOU DAL SONNE LE GLAS DE LA CHOUANNERIE.



14 États de Bretagne, 1788-1789.

convocation des États généraux, à Versailles, le 5 mai 1789, commence le grand bouleversement national. La Bretagne n'est représentée que par le Tiers-État et le clergé paroissial, la noblesse et les évêques ayant refusé leur participation.

Les députés bretons se signalent assez vite par leur idées avancées, et le club breton qu'ils forment, composé des membres les plus actifs du Tiers-État, donne naissance à la « Société des amis de la Constitution », nom officiel du « Club des Jacobins ». Dans la nuit du 4 août, les députés, dans une sorte de délire collectif, annoncent l'abolition de tous les privilèges. Poussés par le député rennais Le Chapelier qui préside, les députés bretons sacrifient les privilèges et droits de leur province.

En Bretagne, commence un mouvement qui prendra une ampleur nationale la Fédération. Le 14 juillet 1790, les fédérés bretons seront au rendez-vous de la grande fête de la Fédération, à Paris. Mais la population bretonne, attachée à ses traditions, ne tarde pas à murmurer et le marquis de La Rouërie tente un premier soulèvement. Le 12 juillet 1792, la Constitution civile du clergé va mettre le feu aux poudres.

Après l'entrée en guerre de la France et la journée du 10 août, des mesures sévères sont prises contre les prêtres réfractaires dont beaucoup se réfugient en Bretagne ainsi que des députés girondins. Des paysans bretons se révoltent, leur colère s'intensifie après la levée en masse de 1793. C'est alors le grand soulèvement de Vendée qui, s'étendant en pays breton et angevin, aboutira à la grande armée catholique et royale.

Le 29 juin 1793, elle attaque Nantes. Battue par Kléber et Marceau, elle se dirige vers Granville d'où elle rebrousse chemin, livrant des combats acharnés à Pontorson, Dol, Antrain. Elle est anéantie lors des batailles du Mans et de Savenay, les 11 et 23 décembre 1793. Dans le marais breton, Charette

de la Contrie continua la lutte jusqu'à ce qu'il soit pris et fusillé le 26 mars 1796.

Les troubles avaient été graves, surtout dans le Léon, autour de Saint-Renan, de Saint-Pol, dans le pays de Lamballe, dans les environs de Fougères et de Vitry, après la levée de 300 000 hommes. Partout les soulèvements de paysans furent réprimés, à l'exception de quelques bandes qui finirent par partager le destin de l'armée catholique et royale.

Cependant, le fédéralisme s'étend et les représentants en mission chargés par la Convention de le juguler ne trouvent d'appui en Bretagne que dans quelques villes. Par ailleurs, la chouannerie se répand au nord de la Loire, en Bretagne, en Normandie, dans le Maine et l'Anjou. Mouvement peu organisé et sporadique ayant pris pour titre le surnom d'un de ses chefs Jean Cottureau dit Jean Chouan, la chouannerie, qui a débuté parallèlement au soulèvement de Vendée, se prolongera jusqu'à l'avènement de Bonaparte. La tactique des chouans était de faire régner l'insécurité en attaquant les petites garnisons isolées. Le comte de Puisaye tenta de rendre le mouvement assez fort pour servir à la restauration de la monarchie avec l'aide de l'Angleterre. Mais, dans la presqu'île de Quiberon, Hoche parvint à empêcher la jonction de 15 000 chouans avec des émigrés amenés par la flotte anglaise en juillet 1795. Traités en rebelles, 800 émigrés furent fusillés à Auray et à Vannes. Parmi eux se trouvait Monseigneur de Hercé, dernier évêque de Dol.

Le coup d'État du 18 fructidor an V, les nouvelles mesures contre les prêtres réfractaires, la conscription militaire, en soulevant la colère de la population, provoquèrent un sursaut de la chouannerie. Le 14 septembre 1799, ses chefs dressèrent un vaste plan de campagne au château de la Jonchère, en Anjou. A la fin du mois d'octobre, des bandes prirent par surprise Nantes, Saint-Brieuc, Le Mans. Bonaparte, devenu premier consul le 19 brumaire an VIII, va confier la répression au général Brune qui ne tarde pas à soumettre les rebelles. Au reste, le Concordat, éliminant les causes religieuses de mécontentement, apporte l'apaisement.

Pourtant, le chef royaliste Cadoudal continue la lutte, irréductible. Après l'attentat manqué de la rue Saint-Nicaise, compromis dans un vaste plan avec la complicité des généraux Pichegru et Moreau, il est arrêté et exécuté.

Certains prêtres n'acceptent pas le Concordat et une petite église anticoncordataire est créée. Elle conservera longtemps des fidèles, les « louisets », dans les diocèses de Vannes, de Rennes, de Nantes et en Vendée.

Au moment de la campagne de France, (1814, 1815) et aux Cent Jours, il y aura un nouveau sursaut de la chouannerie. Mais il sera vite éteint par les généraux Bigarré, Lamarque et Travot. Les soulèvements royalistes ne répondent plus à cette époque aux sentiments de la grande masse de la population, bien plus préoccupée des menaces d'invasion étrangère.

# 8

## Le XIX<sup>e</sup> siècle

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée :  
Le chemin de fer arrive en Bretagne

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins : Erik Arnoux

Couleurs : Martine Gemignani

Pendant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, le commerce maritime fut paralysé. La conscription, les réquisitions accablèrent les campagnes. Sous l'Empire, les communes furent défavorisées. Soumises au pouvoir central, ce qui ne leur prodigue aucune ressource pour autant, elles voient leurs travaux publics et l'instruction populaire totalement négligés. Pontivy connaît pourtant l'honneur d'avoir été choisie par Napoléon pour devenir « Napoléonville ». Projet éphémère, d'ailleurs.

Après la chouannerie, la guerre civile s'éteint en Bretagne, mais les sentiments conservateurs et religieux restent vivaces, de même que l'influence d'une noblesse nombreuse et respectée. Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, les libéraux dominent, et la bourgeoisie vote plutôt à gauche, lançant un influx démocratique qui atteint progressivement les campagnes.

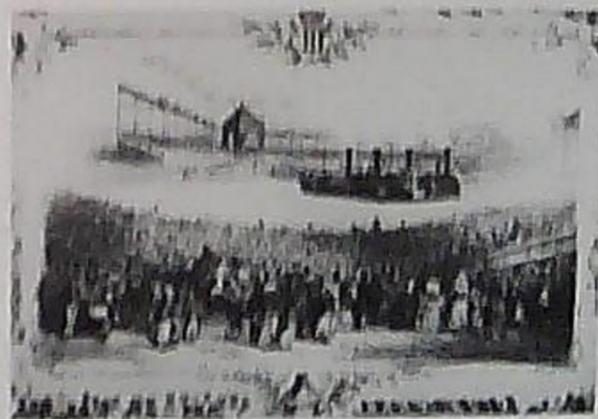
Grâce à l'accroissement de sa population maritime, la Bretagne a fourni, depuis la Révolution, une proportion de plus en plus forte des équipages de la flotte française. Elle a pris ainsi une importance de premier plan dans l'histoire de l'expansion maritime et coloniale. Par ailleurs, une administration plus régulière, plus efficace, la disparition de charges onéreuses, d'ostracismes vexatoires et d'entraves traditionnelles favoriseront assez vite l'esprit d'entreprise et l'épargne. En effet les progrès deviennent nettement sensibles après 1830, les lois de 1831, 1833, 1838 permettant plus d'initiatives aux administrations élues des départements et des communes, et la loi de 1836 donnant à celles-ci les moyens d'ouvrir et d'entretenir des chemins vicinaux. Les grandes routes sont aussi rectifiées et élargies.

1835 : Le Blavet est ouvert à la navigation de Pontivy à la mer.

1839 : les canaux d'Ille-et-France et de Nantes à

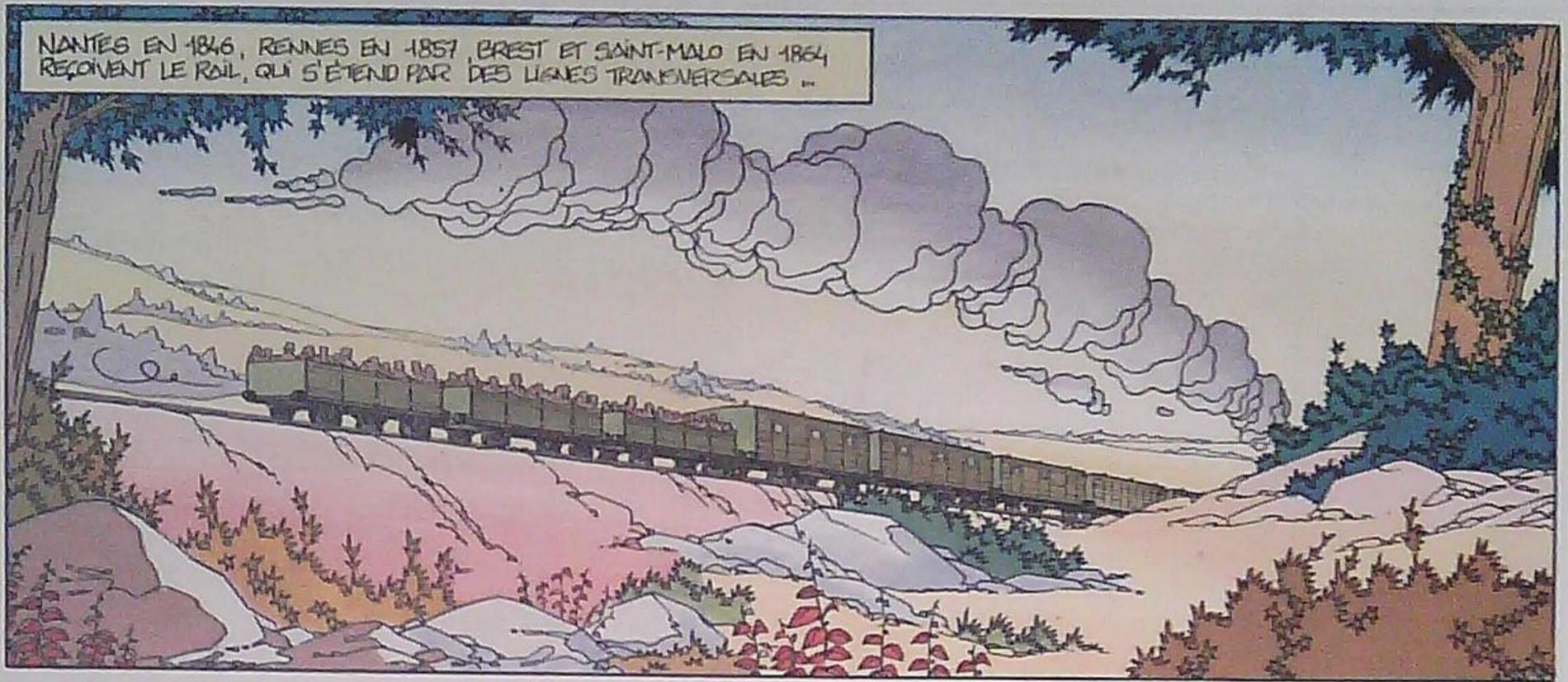
Brest, dont la construction traînait depuis de fort longues années, sont enfin terminés.

En 1848, l'établissement du suffrage universel, puis les possibilités plus étendues des conseils généraux et municipaux (lois de 1872 et de 1884) ouvrent des voies nouvelles aux citoyens autochtones dans la gestion locale, tandis que le budget de l'État s'élargit pour les dépenses d'intérêt général des cinq départements bretons. Ainsi, l'État prend la relève de la grande bourgeoisie et la marine de guerre, la « Royale », avec ses arsenaux et ses chantiers navals, fait vivre de nombreuses cités, notamment Brest et Lorient. L'inquiétude d'une invasion demeurant toujours plus ou moins latente, le réseau de communications a été pensé en fonction de préoccupations stratégiques et politiques, bien plus que dans des vues exclusivement économiques. L'Entente cordiale n'ayant pas réussi à effacer une hantise séculaire.



15 Bénédiction des locomotives : 25-27 avril 1857 en gare de Rennes.

NANTES EN 1846, RENNES EN 1857, BREST ET SAINT-MALO EN 1864  
REÇOIVENT LE RAIL, QUI S'ÉTEND PAR DES LIGNES TRANSVERSALES ...



SOUS LE SECOND EMPIRE, LES MÉDECINS SONT D'ABORD CONTRE LE TRAIN ... PUIS ...

JE VOUS MARQUE ÉGALEMENT 50 KMS EN TRAIN  
ET VOUS VERREZ, ÇA IRA BEAUCOUP MIEUX ...



... MAIS LES PREMIERS TEMPS, LES VOITURES N'AVAIENT PAS DE TOIT ! ...

50 KMS SOUS LA PLUIE ... JE ME DEMANDE QUEL BIEN ÇA PEUT ME FAIRE ! ...

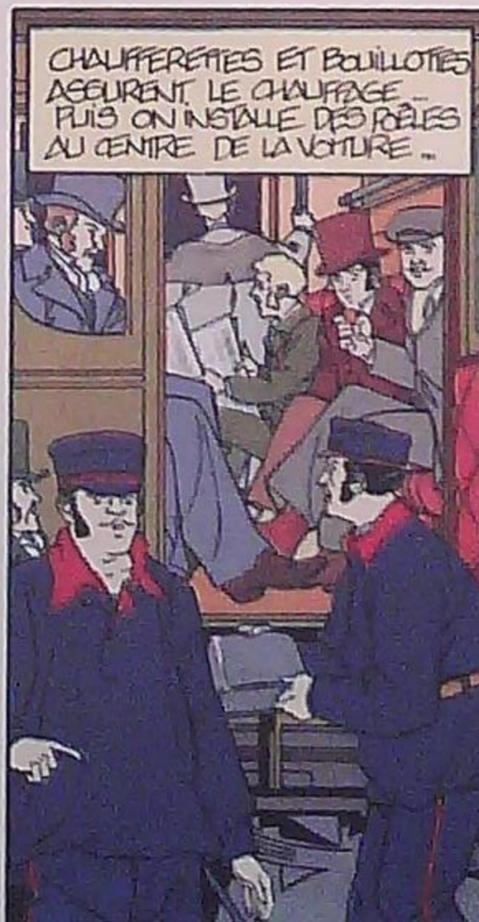


BIENTÔT, LE CONFORT S'AMÉLIORE ...  
LES 2<sup>ES</sup> CLASSES SE DOTENT DE  
COUSSINS ET MÊME DE LAMPES À  
HUILE, ACCROCHÉES AU PLAFOND, QUI  
ASPERGENT LES VOYAGEURS AU MOIN-  
DRE CAHOT ...

ET IL FAUT ENCORE  
OUVRIER SON PARAPLUIE ! ...



CHAUFFERETTES ET BOUILLOTTES  
ASSURENT LE CHAUFFAGE ...  
PLUS ON INSTALLE DES POÊLES  
AU CENTRE DE LA VOITURE ...



À CETTE ÉPOQUE, IL  
N'ÉTAIT PAS DE BON  
TON DE PRENDRE LE  
TRAIN ...

S'ENFLIMER, SE GELER  
OU SE FAIRE ASPERGER  
D'HUILE OU DE PÉTROLE  
FI DONC, MILLE FOIS FI !

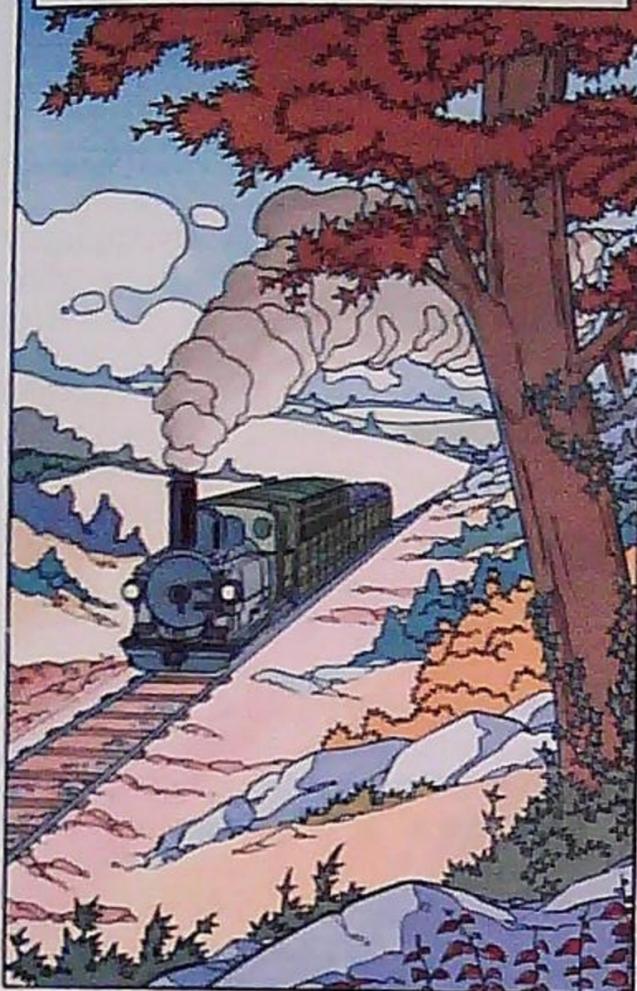


EN PREMIÈRE CLASSE  
ON N'EST, PARAIT-IL, PAS  
SI MAL ...!

ON PEUT Y ÊTRE LE  
MIEUX DU MONDE ...  
ON NE S'Y TROUVE  
PAS MOINS EN COMPA-  
GNE DE GENS QU'ON  
NE CONNAÎT PAS, COM-  
ME DANS UN VULGAIRE  
OMNIBUS ...!



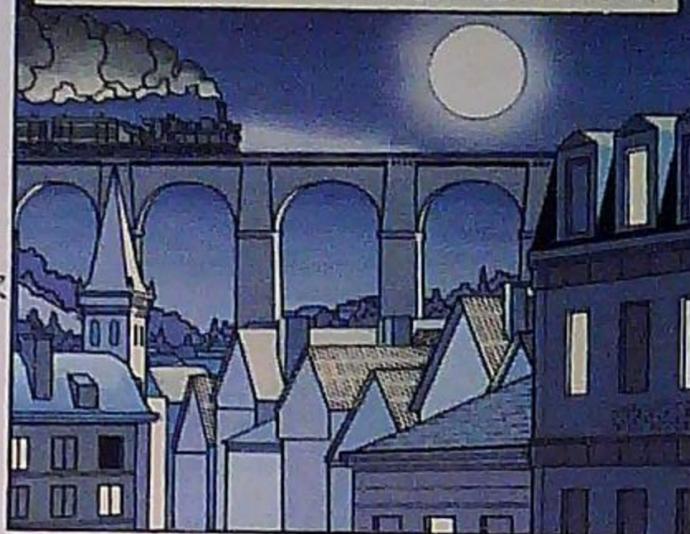
QUAND ON CONSTRUIT DES LIGNES A VOIE ETROITE GERÉES PAR LES DÉPARTEMENTS, L'ILLE-ET-VILAINE SE CLASSE AU PREMIER RANG FRANÇAIS POUR SON KILOMÉTRAGE ...



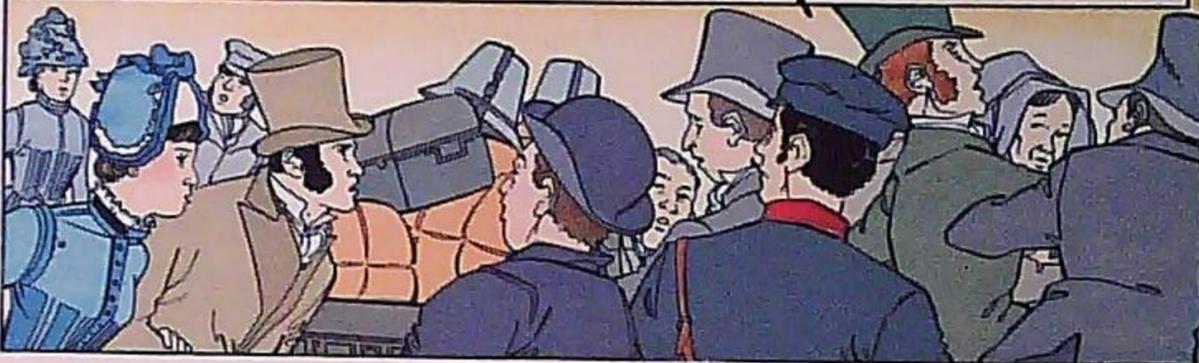
DEUX COMPAGNIES RIVALES L'OUEST ET LE P.O. DESSERVAIENT L'UNE LE NORD L'AUTRE LE SUD DE LA BRETAGNE, SILLONNANT LE PAYS DE DEUX LIGNES PRINCIPALES, MAIS AFFECTÉES PAR UN MANQUE DE RELATIONS ENTRE ELLES ...

MÛ PAR L'ESPRIT DE COMPÉTITION PLUS QUE PAR LE SOUCI DE L'INTÉRÊT PUBLIC, LE P.O. VA POUSSER UN EMBRANCHEMENT DE QUIMPER À BREST, POUR DISPOSER SUR SON PROPRE RÉSEAU D'UN TRAJET PARIS-BREST...

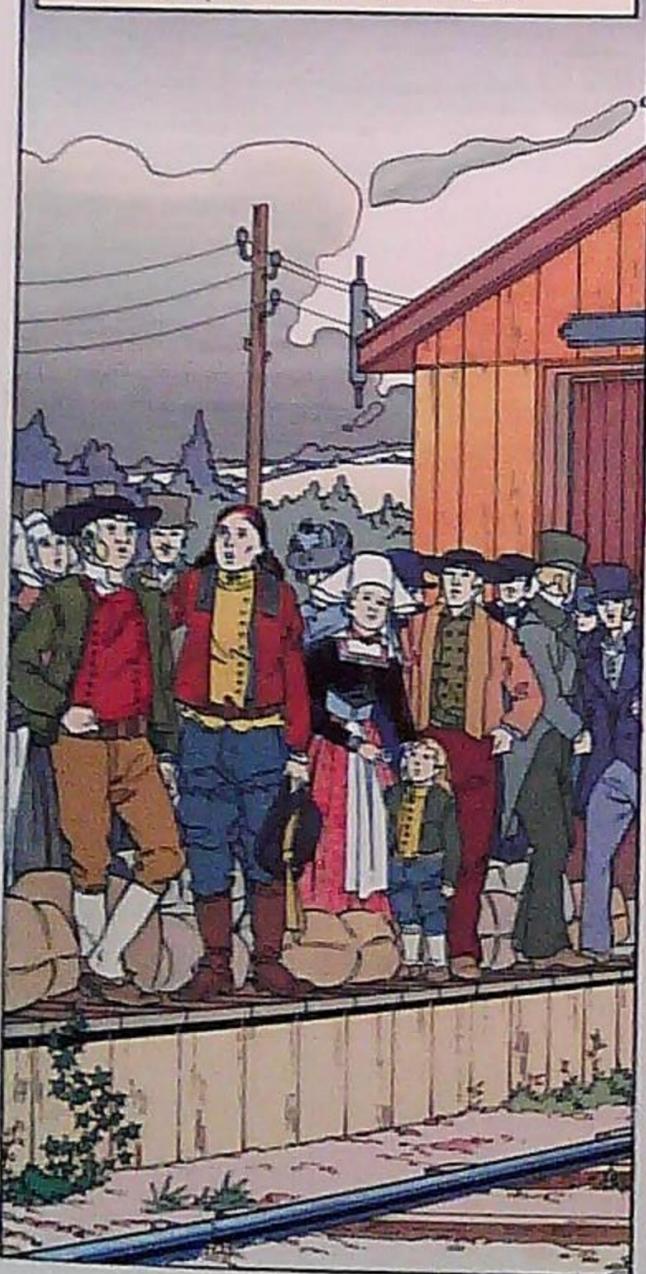
L'OUEST EST RACHETÉ PAR L'ÉTAT EN 1906. LA STRUCTURE DE SES LIGNES LAISSE À DESIRER MALGRÉ L'ÉDIFICATION DE QUELQUES BEAUX VIADUCS COMME CELUI DE MORLAIX.



MÊME LES LIGNES D'INTÉRÊT GÉNÉRAL (RÉSEAU BRETON) PRÉSENTENT DES COMPLICATIONS, NÉCESSITANT DE NOMBREUX TRANSBORDEMENTS AUX POINTS DE RACCORDEMENT.



LE TRAIN FAVORISE L'AGRICULTURE MAIS AUSSI, HÉLAS, L'ÉMIGRATION... DE NOMBREUX BRETONS TOUCHÉS PAR LA CRISE DE L'ARTISANAT DU TEXTILE, QUITTENT LE PAYS...



LE TRAIN VA INFLUER SUR LA MODE... DÉPARTION DES CHAPEAUX HAUTS-DE-FORME ET DES CRINOINES AU PROFIT DES CHAPEAUX MOUS ET DES ROBES DROITÉS.



IL OFFRE UN ESSOR EXTRAORDINAIRE AUX BAINS DE MER ET AU TOURISME.



AINSI, UNE ÈRE NOUVELLE EST NÉE, À LAQUELLE LES MACHINES MODERNES D'AUJOURD'HUI APPORTENT LEUR CONTRIBUTION ...



Sous le Second Empire, les grandes lignes ferroviaires se développent avec ampleur et, après 1870, lignes transversales et embranchements secondaires voient le jour. Puis ces lignes sont complétées par un réseau économique à voie étroite en Basse-Bretagne, et des réseaux de tramways départementaux. Enfin, en 1906, l'État rachète le réseau de l'Ouest, et la Société Nationale des Chemins de Fer, instituée en 1936, réalise l'unification. L'exploitation ferroviaire en Bretagne s'en trouve considérablement améliorée, car les communications avec Paris et d'autres grandes villes sont facilitées. On construit les viaducs de Morlaix, de Dinan, le pont de Plougastel.

Mais, revers de la médaille, le chemin de fer va favoriser l'émigration au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autant que l'industrie rurale entre dans un marasme inquiétant. Au cours de ce même XIX<sup>e</sup> siècle, la Bretagne perd aussi beaucoup de sa prépondérance maritime. Cela profite à la concurrence anglaise qui finit, en 1827, par débiter Nantes elle-même qui joue encore néanmoins un rôle important dans l'industrie du sucre. Le chemin de fer porte également, à partir de 1880, un coup sensible au commerce maritime malgré les grands ports (autre celui de Nantes) de Saint-Nazaire, Saint-Malo, Brest.

C'est la « Royale » qui donne à la Bretagne son rang le plus prestigieux dans l'évolution technique du pays. Le 24 novembre 1859, le premier cuirassé à vapeur, le « Gloire », est lancé. De 1860 à 1865, la flotte cuirassée française, due en grande partie aux arsenaux et chantiers bretons, supprime la flotte anglaise, ce qui compense la dégradation du commerce maritime concurrencé à partir de 1880 par le chemin de fer, sans empêcher, pour autant, le regrettable exode.

En 1846, les forges et les usines de la Basse-Indre, fonctionnaient à plein rendement, occupant mille ouvriers. Mais, peu à peu, les activités et exploitations d'extraction disparaissent, mises à part les extractions d'ardoise, de kaolin, les mines de plomb argentifère de Poullaouen et du Huelgoat qui se maintiendront jusqu'à la III<sup>e</sup> République.

La fonte anglaise est moins chère que la fonte bretonne et le coke remplace le charbon de bois. Par ailleurs, la disparition du traditionnel textile rural sera une véritable catastrophe. L'industrie lissière se mécanise mais se laisse progressivement débiter par le coton, puis, définitivement, par le chanvre en 1900.



16 La plage des bains à Saint-Malo au XIX<sup>e</sup> siècle.

Cependant, en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ouvert à tant de nouveautés, les bains de mer thérapeutiques vivement conseillés par la Faculté, le chemin de fer et le mouvement romantique favorisent, de 1845 à 1880, le tourisme breton.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, néanmoins, la Bretagne, sachant exploiter son climat et les ressources d'un sol varié, demeure au premier chef un pays agricole. Vers 1840, au domaine de Grandjouan, près de Nozay, l'Alsacien Rieffel crée une exploitation pilote et une école qui, transférée à Rennes à la fin du siècle, deviendra école nationale. Rieffel se fait aussi, au sein de l'Association bretonne, le promoteur d'un mouvement d'étude et d'encouragement à l'agriculture, qui va bénéficier, sous la III<sup>e</sup> République, de l'institution des fermes-écoles et de professeurs spécialisés. Prairies artificielles, emploi des engrais naturels ou artificiels, amélioration des sols siliceux par le chaulage et machinisme agricole sont dus à l'Association bretonne. La législation, qui s'est développée depuis 1884, a pour effet la multiplication des syndicats agricoles.

Par ailleurs, le chemin de fer permet l'arrivée de produits à meilleur marché, l'amélioration des rendements et l'accroissement des cultures spécialisées. Vers 1880 on commence à parler de « ceinture dorée ».

La terre est morcelée en petites exploitations. Les fermes de moins de dix hectares sont les plus nombreuses et le nombre des propriétaires dépasse celui des fermiers.

Le défrichement s'étend, les cultures fourragères se développent et l'élevage progresse, surtout en vaches laitières. L'élevage du cheval connaît également une faveur particulière dans le Léon et autour de Corlay, Guingamp, Loudéac.

La production du blé s'accroît, ainsi que les cultures maraîchères et les cultures de pommes de terre, choux, choux-fleurs, oignons, tomates, artichauts, asperges, dans les régions de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Lézardrieux, de Roscoff, de Morlaix. A Plougastel, ce sont les fraises, et l'on trouve sur la côte sud les pommes de terre ainsi que les petits pois pour les conserves. La conserverie, d'ailleurs, permet à la Bretagne de surmonter son handicap géographique, et les ports sardiniens s'échelonnent de Douarnenez au Croisic.

On notera aussi le vignoble nantais, et enfin le lard qui, avec la pomme de terre, est un produit prépondérant dans l'agriculture bretonne. Développée de 1840 à 1880, la pomme de terre permet de nourrir le porc. Les autres transformations de l'agriculture sont secondaires. Cependant les paysages bretons connaissent un changement : la plupart des landes se transforment en bocages cultivés de façon permanente. Cette évolution est due en grande partie à l'influence de l'école d'agriculture créée par Jules Rieffel à Grandjouan.

# 9

## Trois guerres

Texte : Daniel Bardet

Bande dessinée : La Résistance en Bretagne

Scénario : Daniel Bardet

Dessins : Lidwine

Couleurs : Martine Gemignani

Septembre 1870, c'est la défaite de la France et la capitulation de l'empereur Napoléon III à Sedan.

Gambetta, chef du gouvernement provisoire, demande la levée en masse de volontaires pour reconstituer les armées.

Quatre-vingt mille Bretons répondent à cet appel. Ils sont rassemblés, sous le commandement du général de Kératry, à Conlie près du Mans.

Certains éléments du gouvernement, très républicains, estiment que cette armée et surtout son chef sont d'esprit trop « royaliste » et peu sûrs.

On ne donnera donc pas d'armes à ces hommes que l'on contraindra à passer l'hiver 1870-71 de façon précaire, au « Camp de la boue ».

Lors de la retraite de l'Armée de la Loire conduite par le général Chanzy, les mobiles des Côtes-du-Nord s'illustreront au plateau d'Auvours et sur les forts de Paris.

Certains parmi ces combattants vivent encore à la déclaration de la guerre en août 1914.

Les Bretons se mobilisent à nouveau. L'Ouest va fournir de nombreux contingents d'infanterie et de marins.

Les sacrifices consentis par les six mille fusiliers marins de l'amiral quimpérois Ronarc'h prouvent leur acharnement au combat.

On les voit sur tous les grands champs de bataille de la Première Guerre Mondiale.

Le mémorial élevé sur le plateau de Sainte-Anne-d'Auray, en hommage aux deux cent quarante mille Bretons morts ou disparus, montre le lourd tribut payé par la Bretagne durant ce conflit.

La guerre, à nouveau, est déclarée le 2 septembre 1939. Plusieurs unités bretonnes, notamment le 41<sup>e</sup> et le 71<sup>e</sup> d'infanterie, partent vers l'est pour participer à la défense de la frontière. Après l'attaque allemande déclenchée le 10 mai 1940, le gouvernement évacue Bordeaux.

Ainsi, un flot important de réfugiés tente d'atteindre la

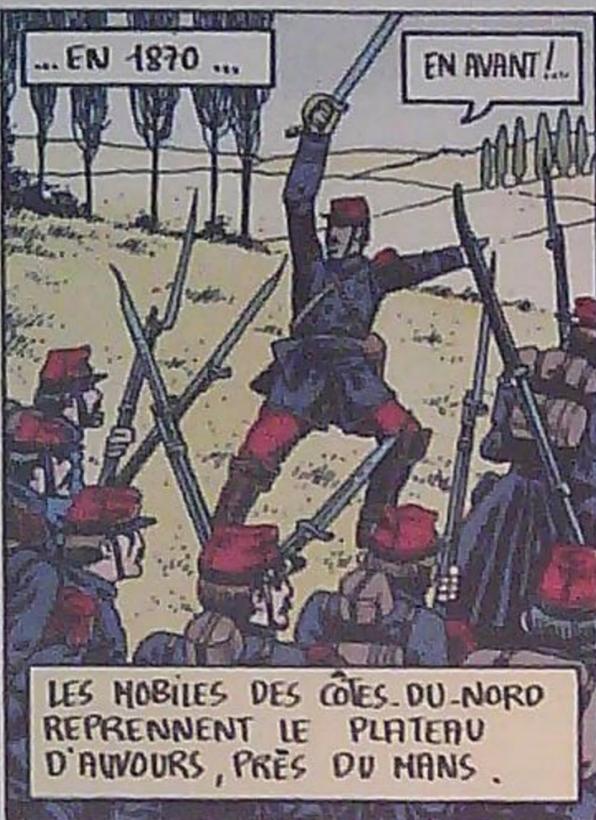
Bretagne. Près de neuf cent mille personnes, surtout en provenance du nord de la France et de Paris, seront accueillies tant bien que mal.

Certains conseillers militaires suggèrent à Paul Reynaud la constitution d'un « réduit breton ». Le général



17 La bombe et le biniou breton sur le front. (L'illustration du 3 juillet 1915).

LA PARTICIPATION DE LA BRETAGNE AUX GRANDS CONFLITS FUT TRÈS IMPORTANTE...



... EN 1870 ...

EN AVANT!...

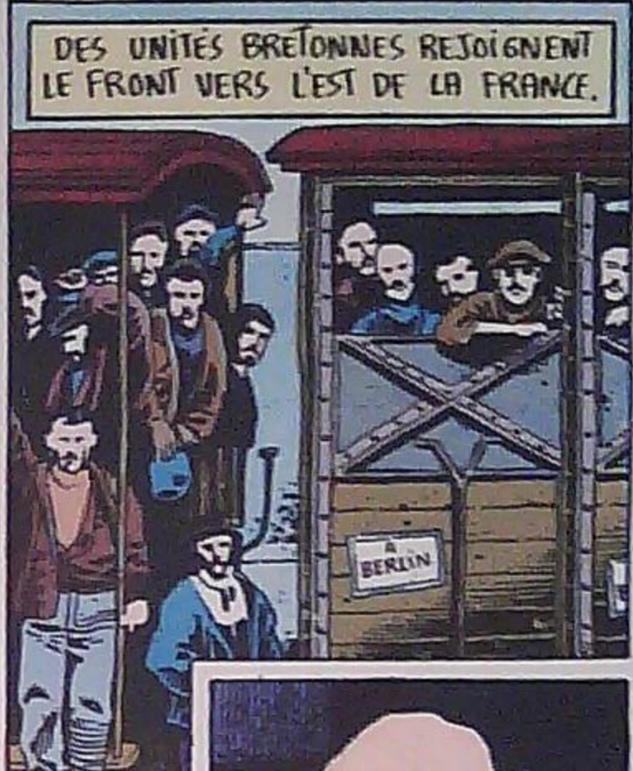
LES MOBILES DES CÔTES DU-NORD REPRENNENT LE PLATEAU D'AUVOURS, PRÈS DU MANS.

... EN 1914-1918 ...



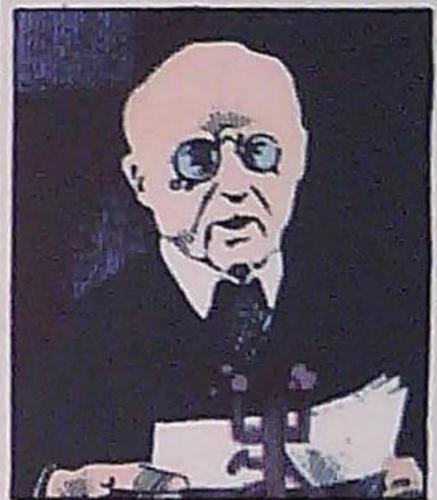
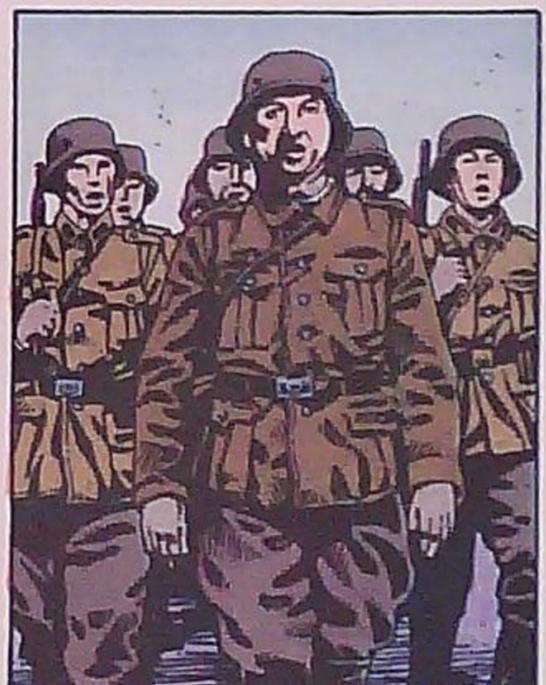
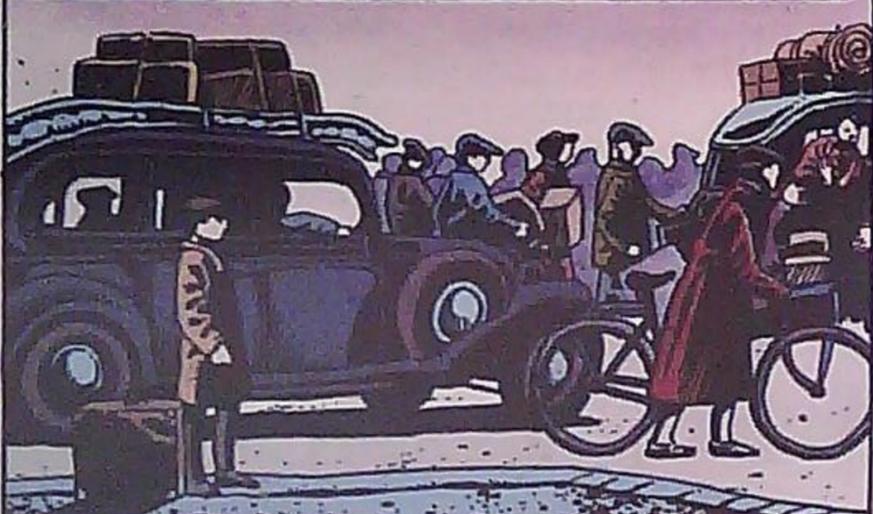
150 000 SOLDATS BRETONS SELON CERTAINS HISTORIENS, 240 000 SELON D'AUTRES SERONT TUÉS AU COURS DE CETTE GUERRE.

... EN 1940, PENDANT QUE LE GOUVERNEMENT ENVISAGE DE CONSTITUER UN RÉDUIT BRETON!...



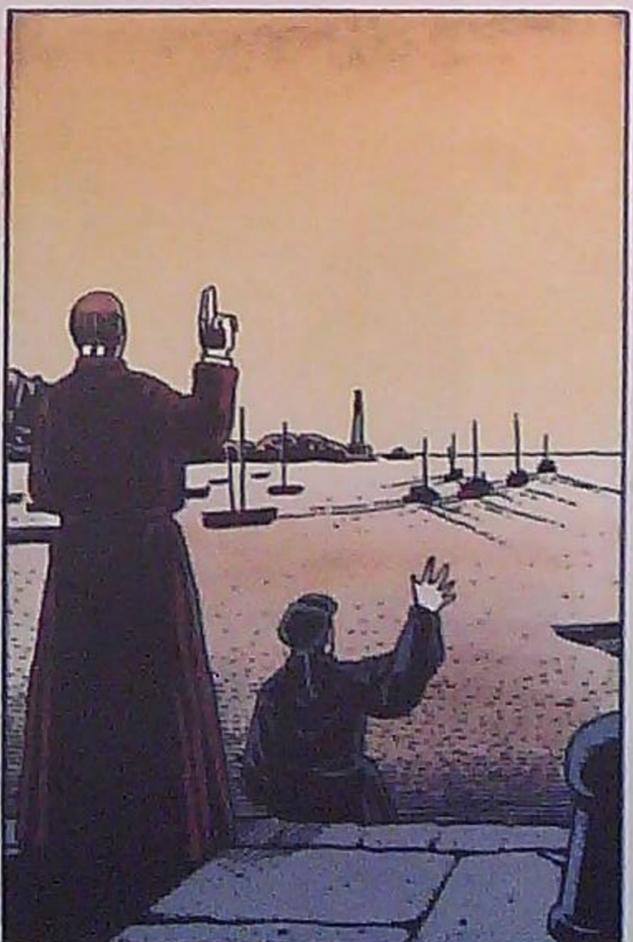
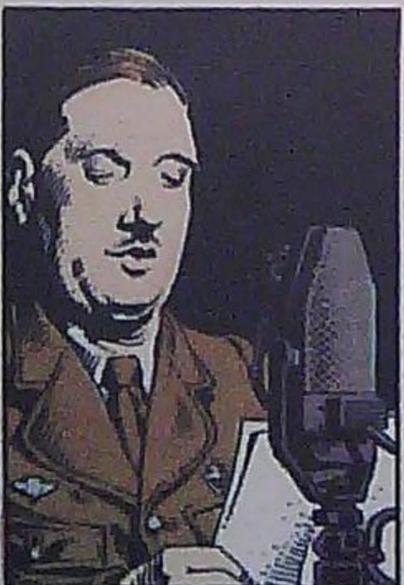
DES UNITÉS BRETONNES REJOIGNENT LE FRONT VERS L'EST DE LA FRANCE.

300 000 REFUGIÉS DU NORD DE LA FRANCE ET DE PARIS REFLUENT VERS LA BRETAGNE EN JUIN 1940, ET Y SONT ACCUEILLIS.



LE 17 JUIN, LE MARÉCHAL PÉTAIN DEMANDE L'ARMISTICE. EN TROIS JOURS, L'ARMÉE ALLEMANDE ENVAHIT TOUTE LA BRETAGNE, SANS RENCONTRER DE VÉRITABLE RÉSISTANCE.

AU LENDEMAIN DE L'APPEL DU 18 JUIN LANCÉ DE LONDRES PAR LE GÉNÉRAL DE GAULLE, TOUS LES HOMMES VAUDÉS DE L'ÎLE DE SEIN REJOIGNENT L'ANGLETERRE.



VOUS ÊTES LA MOITIÉ DE LA FRANCE!

LE GÉNÉRAL DE GAULLE SALUE LES HARINS DE L'ÎLE DE SEIN.

TRÈS TÔT S'ORGANISENT ALORS EN BRETAGNE DES SERVICES DE RENSEIGNEMENTS ET L'AIDE AUX AVIATEURS ALLIÉS. IL SE FORME PLUSIEURS "MAQUIS". LES TROUPES ALLEMANDES RÉPRIMENT, SANS PITIÉ, TOUTE MANIFESTATION HOSTILE.



ASSASSINAT DU FELDKOMMANDANT DE NANTES EN OCTOBRE 41.



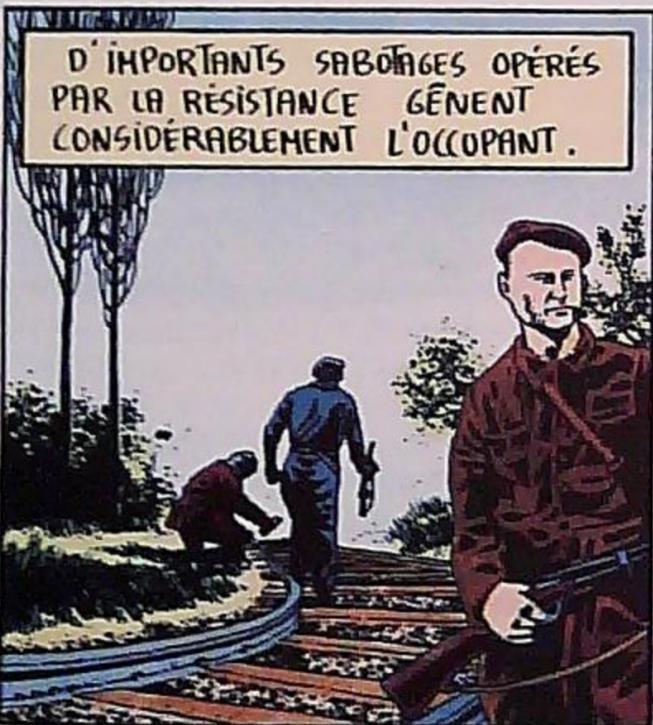
LES VILLES DE BREST, ST MALO, ST NAZAIRE, LORIENT SONT CRUELLEMENT TOUCHÉES PAR LES BOMBARDEMENTS ALLIÉS.



EN REPRESAILLES, DES OTAGES SONT FUSILLÉS À CHATEAUBRIANT ET À NANTES.

FEUER!

VIVE LA FRANCE!



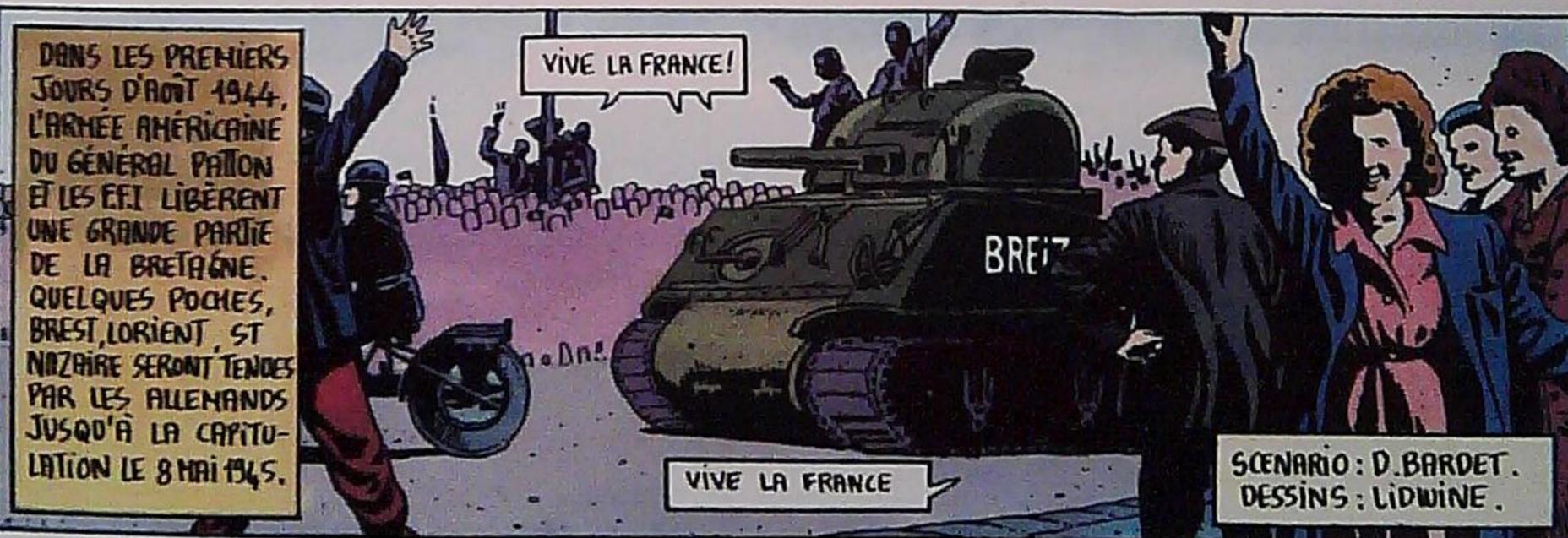
D'IMPORTANTES SABOTAGES OPÉRÉS PAR LA RÉSISTANCE GÈNENT CONSIDÉRABLEMENT L'OCCUPANT.



À PARTIR DU 6 JUIN, LA RÉSISTANCE REÇOIT MATÉRIEL ET ARMES PAR CONTAINER.



LES PARACHUTISTES DU CAPITAINE BOURGOIN, DIT LE "MANCHOT", REJOIGNENT LE MAQUIS DE ST MARCEL. LES ALLEMANDS RÉAGISSENT EN FORCE, ILS SERONT PLUSIEURS FOIS REFOULÉS. BILAN: 560 TUÉS ALLEMANDS, AINSI QUE 50 PARACHUTISTES ET 200 MAQUISARDS. CEUX-CI DÉCROCHENT, MAIS, PAR CETTE ACTION, ILS ONT FIXÉ D'IMPORTANTES TROUPES ENNEMIES QUI NE PURENT PARTICIPER À LA BATAILLE DE NORMANDIE.



DANS LES PREMIERS JOURS D'AOUT 1944, L'ARMÉE AMÉRICAINE DU GÉNÉRAL PATTON ET LES ECI LIBÈRENT UNE GRANDE PARTIE DE LA BRETAGNE. QUELQUES POCHES, BREST, LORIENT, ST NAZAIRE SERONT TENUES PAR LES ALLEMANDS JUSQU'À LA CAPTIVATION LE 8 MAI 1945.

VIVE LA FRANCE!

VIVE LA FRANCE

SCENARIO: D. BARDET.  
DESSINS: LIDWINE.

Weygand, considérant la situation désormais dramatique des armées alliées, s'y oppose.

Le maréchal Pétain le remplace et demande le 17 juin aux Allemands les conditions d'un armistice.

Ce même jour, le général de Gaulle s'envole pour Londres.

Les troupes britanniques se embarquent à Saint-Nazaire pendant que les armées allemandes, ne rencontrant que peu de résistance, envahissent la Bretagne en trois jours.

Le 18 juin est lancé de Londres l'appel du général de Gaulle en faveur de la continuation du combat.

Cet appel est entendu par les habitants de l'île de Sein et le 24, tous les hommes valides embarquent sur des bateaux de pêche en direction de l'Angleterre.

Le général de Gaulle, le 3 juillet, passant en revue les maigres troupes de la France combattante, constatera que plus du quart de celles-ci sont formées de volontaires serans.

Ce même 3 juillet 1940, les Anglais bombardent la flotte française à Mers El-Kébir. Mille trois cents marins sont tués. Le prestige du maréchal Pétain, déjà grand en Bretagne comme dans le reste de la France, s'en trouve renforcé. Les autonomistes bretons espèrent que la politique de collaboration esquissée à Montoire donnera à la Bretagne un statut particulier. Certains d'entre eux se rapprochent délibérément de l'occupant.

Cependant, les mouvements de résistance apparaissent dès le mois de juin.

Tracts, journaux clandestins, services de renseignements, accueil d'agents envoyés de Londres, passages de résistants vers l'Angleterre, aide aux aviateurs, écoute de la radio de Londres, amènent progressivement les esprits et les cœurs à mettre tout leur espoir dans les combattants de la France libre. Le comportement des Allemands y contribue. Les occupants prélèvent une grande part de la production agricole d'abord, puis « recrutent » de la main-d'œuvre, tout en réprimant durement les manifestations hostiles.

En octobre 1941, la Résistance abat le feldkommandant de Nantes. En représailles, les Allemands fusillent cinquante otages à Nantes et à Châteaubriant.

Des maquis se forment, alimentés par les réfractaires au Service du Travail Obligatoire.

Ils entretiennent un certain climat d'insécurité parmi les occupants par des actes de sabotage nombreux, voies ferrées, lignes téléphoniques, installations militaires allemandes, etc.

Parallèlement, la milice traque les résistants, commet d'odieuses exactions auxquelles répondent parfois des pillages et des assassinats inexorables de la part des maquisards.

Au mois de mars 1944 sont créées à Alger les Forces Françaises de l'Intérieur, les F.F.I., qui regroupent tous les réseaux de résistance et les maquis sous un même commandement. Les Francs-Tireurs et Partisans, les F.T.P., vont y adhérer avec quelque réticence.

Près de cinquante mille hommes, dont trois mille cinq cents armés, vont aider à la reconquête de la presqu'île armoricaine.

L'un des épisodes les plus glorieux de cette lutte reste le combat de Saint-Marcel, près de la ferme de La Nouée, à la lisière des landes de Lanvaux, au lendemain du débarquement allié le 6 juin 1944, en Normandie. L'objectif est de paralyser ou de contraindre

les déplacements de l'armée allemande sur le front de Normandie.

Le maquis du Colonel Morice reçoit l'aide du capitaine Bourgoïn, dit le « manchot ».

Dans la nuit du 9 au 10 juin, une cinquantaine de containers d'armes, des jeeps, sont parachutés, suivis d'une cinquantaine de chasseurs parachutistes.

Allemands et Géorgiens de l'armée Vlassov se portent à l'attaque du maquis, le 18 juin au matin.

Bouscués, ils doivent se replier dans un premier temps. Ils reviennent en force, mais Londres, au courant, envoie l'aviation anglaise qui cloue les Allemands sur place.

Bien que renforcées, les forces allemandes ne peuvent entamer la résistance des maquisards.

Les pertes, cependant, sont importantes et les maquisards décident de décrocher en bon ordre à la faveur de la nuit.

Au soir du 18 juin, les pertes totales françaises s'élèvent à quarante-deux tués dont dix civils, et cinquante blessés. L'ennemi, quant à lui, compte cinq cent soixante tués.

Comprenant qu'ils ont été joués, les Allemands, en représailles, incendient le village de Saint-Marcel dès le lendemain et torturent les blessés découverts près du champ de bataille.

Un autre parmi les épisodes les plus remarquables de cette période s'est produit à Saint-Brieuc.

Le 1<sup>er</sup> août 1944, une poignée d'hommes du groupe « Max » s'empare de la prison et délivre trente patriotes dont plusieurs sont condamnés à mort.

Après la percée d'Avranches, le 2 août, les troupes américaines du général Patton s'engouffrent en Bretagne avec l'aide des maquisards.

En deux semaines les armées allemandes sont bouclées dans la péninsule. Elles se réfugient dans les ports de l'Atlantique fortifiés pendant l'Occupation.

Le 9 septembre, à Brest, trois cent quatre-vingt-treize personnes trouvent la mort dans l'explosion de l'abri Sadi-Carnot.

Les bombardements alliés au cours de cette même période s'avèrent cruellement destructeurs, transformant les villes de Saint-Malo, de Nantes, de Brest, de Lorient et de Saint-Nazaire en véritables champs de ruines.

Des poches de résistance allemande se constituent à Saint-Nazaire et à Lorient.

Elles vont se maintenir jusqu'à la capitulation allemande le 8 mai 1945.

La Bretagne, relativement épargnée quant aux vies humaines (quinze mille morts parmi les civils), subit de graves dommages matériels : quarante mille maisons détruites et quatre-vingt-cinq mille endommagées.



18 Affiche de guerre.

# 10

## La mer

Texte : Claudine Monin-Krijan

Bande dessinée : Surcouf  
Scénario et dessins : Lucien Rollin  
Couleurs : Yann Hervé

Si la mer a assuré depuis toujours la nourriture des habitants de l'Armorique, devenue la Bretagne, elle a été aussi la voie des grands courants de civilisation. Celtes, Romains, Bretons insulaires et Normands envahirent, en effet, l'Armorique par voie maritime, les Romains par la célèbre bataille navale du Morbihan. Avant notre ère, les Vénètes étaient déjà des navigateurs avisés. Les guerres incessantes ainsi que la pêche et le commerce maintinrent, pendant le premier millénaire, une activité maritime régulière. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, Saint-Malo fut une ville portuaire prépondérante, à cause de son industrie florissante et de sa piraterie précoce. Cependant, c'est à la fin du Moyen Âge que la Bretagne prit vraiment son essor. Des villes côtières s'enrichirent alors : Dinan, Vannes, Nantes, Morlaix. Les marins bretons assurèrent le commerce entre l'Espagne, la Normandie et l'Angleterre. Le vin, le fer, le poisson séché et les céréales, les textiles et les produits d'élevage étaient leurs principales marchan-



19 - Le Vengeur - au combat du 13 prairial 1793.

dises d'échange, le troc étant plus courant que l'achat. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les ports bretons dépendaient des activités commerciales des bateaux étrangers qui venaient mouiller dans leurs eaux, et surtout de la piraterie qui les ravageait. Les flottes marchandes bretonnes étant réquisitionnées par le roi d'Angleterre, également duc de Bretagne, les maîtres bretons profitaient de ces voyages forcés pour commercer. Les Malouins, redoutables pirates, développèrent leur flotte en vue de nouvelles routes maritimes internationales.

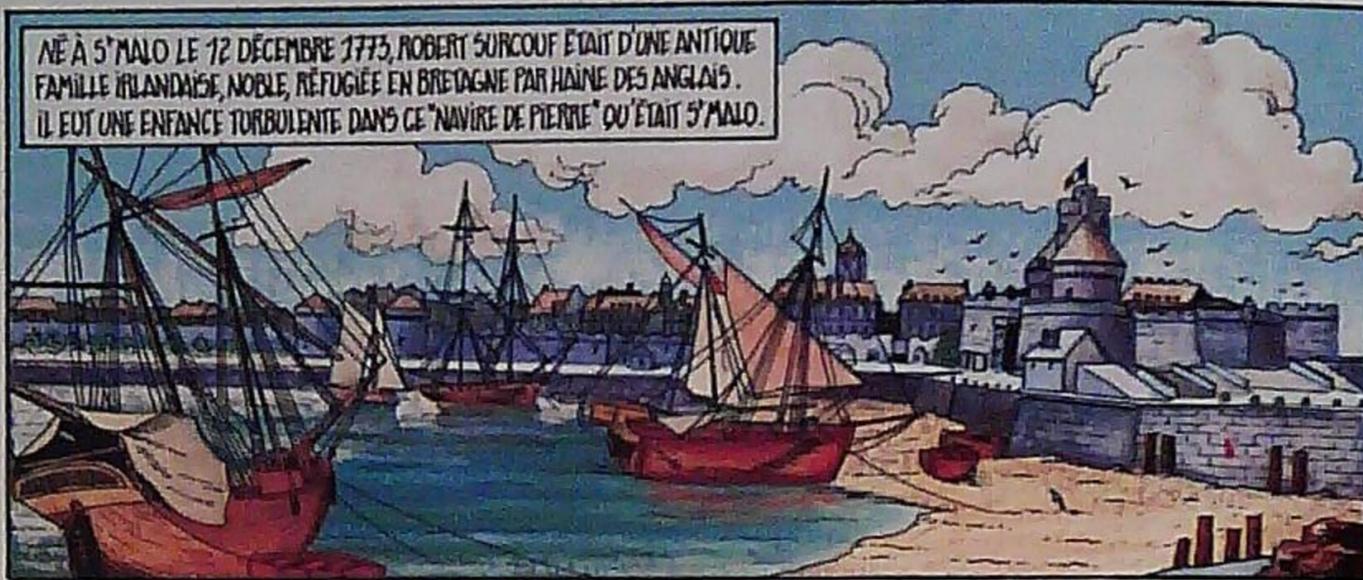
Dès 1372, un traité de commerce fut établi entre la Bretagne et le Pays basque espagnol, en 1407, ce fut avec Bayonne. Ainsi, les échanges s'intensifièrent et, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le duché ne comptait pas moins de deux mille navires, dont la Caravelle que les Bretons furent parmi les premiers à utiliser.

Les expéditions courantes s'étendaient désormais de la Mer du Nord au Portugal. Lorsque les Malouins se rendirent à Terre-Neuve pour y pêcher la morue, et que Jacques Cartier découvrit le Canada, le 13 juillet 1534, Saint-Malo devint le premier port de France. Pendant deux siècles, ce port eut le quasi-monopole du marché de la morue, ainsi que des fourrures canadiennes. S'ils poussèrent leurs expéditions jusqu'au Brésil, et dans les mers du Sud, les Bretons se rendaient surtout, avec régularité, sur les côtes canadiennes qu'ils baptisèrent « Terre des Bretons ». A partir de 1570, les Malouins commercèrent avec la Méditerranée où ils vendirent leurs cargaisons d'eau-de-vie et de drap bretons, ainsi que de laines anglaises, ou de morue, contre de l'huile, de l'alun, du savon et des oranges. Pendant ce temps, Nantes connaissait un trafic intense, fondé sur le commerce du vin de Bordeaux, du sel et du blé. Bien qu'il fut le principal enjeu de la piraterie anglaise et hollandaise, le commerce malouin parvint à se développer encore. Le port était le point de départ d'expéditions de plus en plus lointaines, encouragées par Richelieu. Les Moluques furent découvertes en



ARMES DES SURCOUF

NÉ À S'MALO LE 12 DÉCEMBRE 1773, ROBERT SURCOUF ÉTAIT D'UNE ANTIQUE FAMILLE IRLANDAISE, NOBLE, RÉFUGIÉE EN BRETAGNE PAR HAINE DES ANGLAIS. IL EUT UNE ENFANCE TURBULENTE DANS CE "NAVIRE DE PIERRE" QU'ÉTAIT S'MALO.



ARMES DE S'MALO

DESTINÉ À LA PRÊTRISE, IL S'ENFUIT DU SÉMINAIRE...

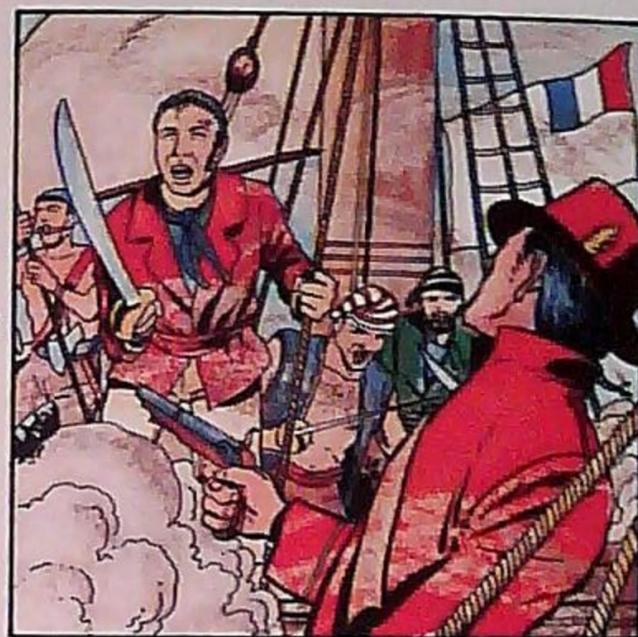


SOIT ! VOUS AVEZ GAGNÉ, ROBERT. VOUS EMBARQUEREZ DÈS QUE VOUS AUREZ 13 ANS.

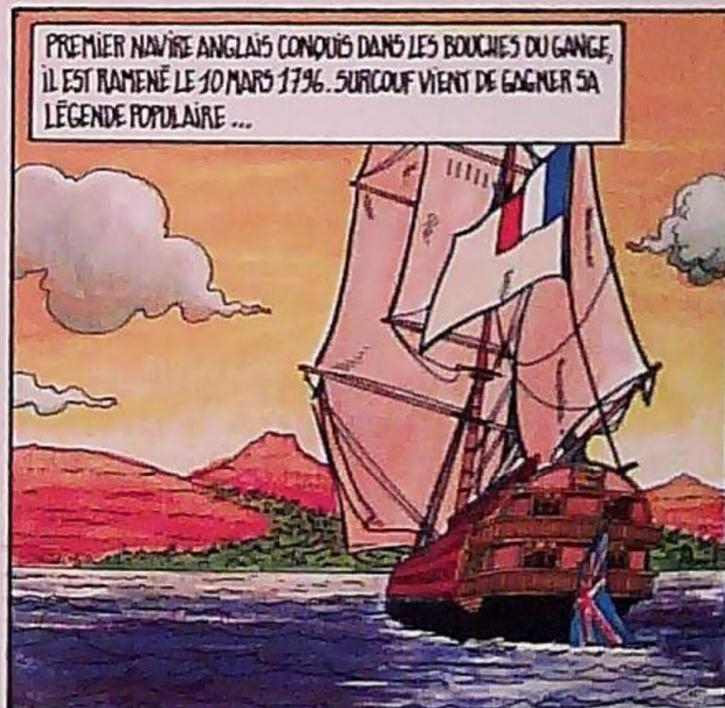
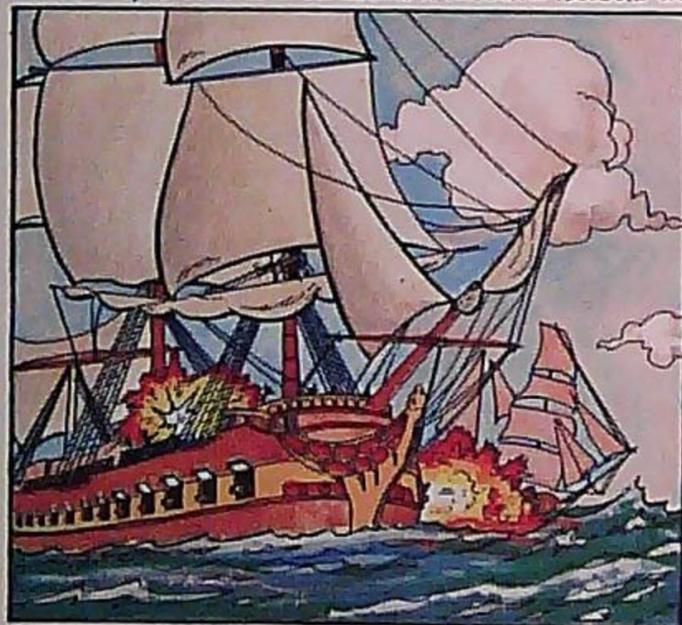


DANS QUELQUES JOURS, ENFIN... LES INDES !

ENTRE 1789 ET 1791, IL FAIT SON APPRENTISSAGE ET SE RÉVÈLE ÊTRE UN EXCELLENT MARIN, AUDACIEUX ET INTELLIGENT. LIEUTENANT À L'ÎLE-DE-FRANCE, IL EST RAPIDEMENT NOMMÉ CAPITAINE CORSAIRE. IL N'A QUE 22 ANS ! SA MISSION : RAVITAILLER LA POPULATION DE L'ÎLE. TRÈS VITE, IL VA S'EMPARER SANS COUP FÉRIR DE CINQ NAVIRES MARCHANDS ANGLAIS.



...ET C'EST LE COMBAT AVEC LE "TRITON", SUPERBE TROIS-MÂTS DE LA COMPAGNIE DES INDES : CENT CINQUANTE HOMMES D'ÉQUIPAGE, ÉQUIPÉ DE VINGT-SIX CANONS ET PORTEUR DE PLUSIEURS CARONADES SUR LES GAILLARDS !...



PREMIER NAVIRE ANGLAIS CONQUIS DANS LES BOUCHES DU GANGE, IL EST RAMENÉ LE 10 MARS 1796. SURCOUF VIENT DE GAGNER SA LÉGENDE POPULAIRE...

TOUT AU LONG DE SA VIE, SES CAMPAGNES VONT LUI APPORTER DE GRANDES RICHESSES, MAIS IL N'OUBLIERA JAMAIS QU'IL SERT SON PAYS AVANT TOUT...



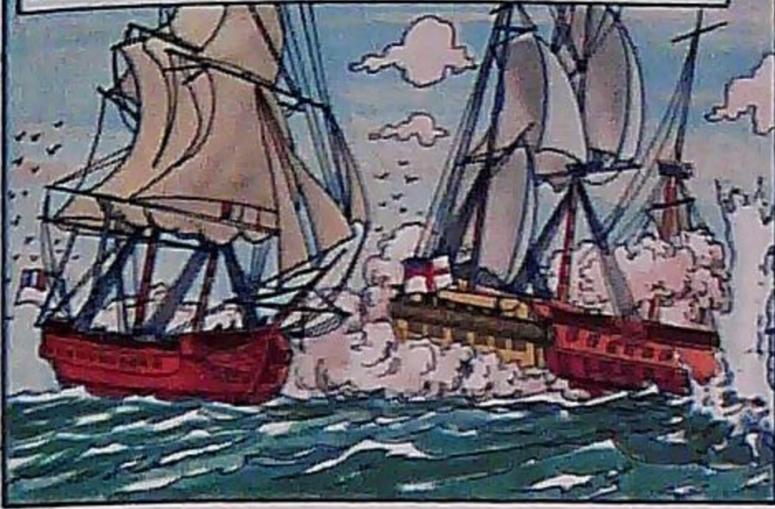
LE TRÉSOR EST VIDE... JE ME CONTENTERAI DU TIERS DE CE QU'ON ME DOIT !

ROBERT SURCOUF VA DEVENIR LE PLUS REDOUTÉ DES CORSAIRES DE FRANCE. LES ANGLAIS TROUVENT EN LUI UN ADVERSAIRE FÉROCE ET MACHIAVÉLIQUE. CE QUI NE LES EMPÊCHE PAS D'EN ADMIRER LA NOBLESSE DE COEUR.

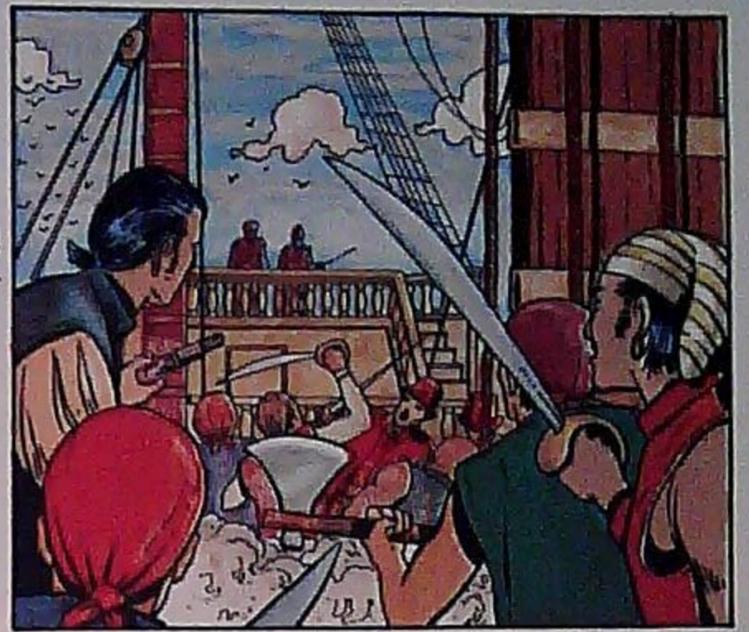


GARDEZ-LA, SIR... VOUS L'AVEZ MÉRITÉE ! QUANT À VOS PASSAGÈRES, J'EN RÉPOND SUR MON HONNEUR !

8 OCTOBRE 1800 : C'EST LA RENCONTRE AVEC LE "KENT", REDOUTABLE VAISSEAU DE 1200 TONNEAUX, 38 CANNONS, 437 MARINS ET SOLDATS COMMANDES PAR LE CAPITAINE RIVINGTON ET LE GÉNÉRAL SAINT-JOHN !



SURCOUF N'A QUE 150 HOMMES ET 18 CARONADES À LUI OPPOSER ! IL N'HÉSITE POURTANT PAS À L'ATTAQUER... ET C'EST APRÈS UNE BATAILLE FÉROCE QUE LES ANGLAIS, TERRORISÉS, ALLAIENT SE RENDRE. SA VICTOIRE SUR LE "KENT" ALLAIT ÊTRE LA CONSÉCRATION DE SA CARRIÈRE DE CORSAIRE !



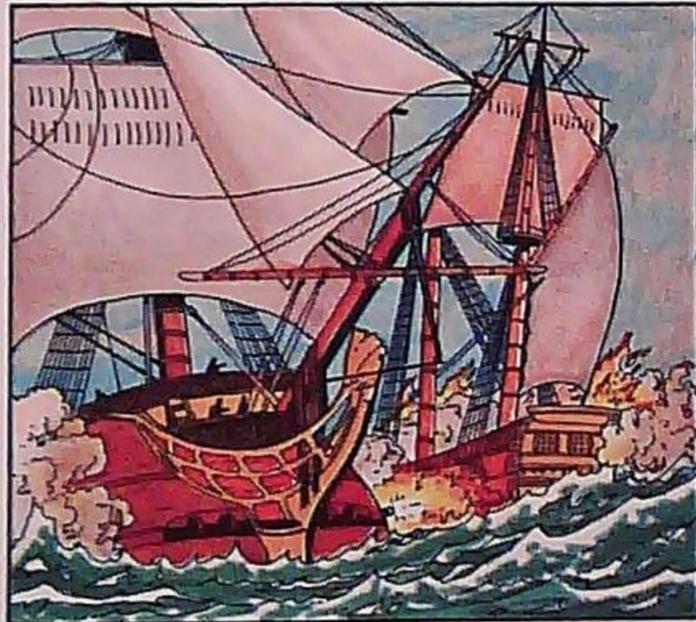
LE 28 MAI 1801, LA GUERRE TERMINÉE, SURCOUF PEUT ÉPOUSER SON AMIE D'ENFANCE, MARIE-CATHERINE BLAIZE. IL DEVIENT AINSI COUSIN DE LAMENNAIS. AVEC SA COQUETTE FORTUNE, IL AFFRÈTE AVEC SON BEAU-PÈRE DE NOMBREUX VAISSEAUX DE COMMERCE...



EN 1803, NAPOLEON FAIT APPEL À LUI. S'IL ACCEPTE DE LE CONSEILLER SUR L'ÉVOLUTION DE LA GUERRE MARITIME, SA SOIF D'INDÉPENDANCE LUI FAIT REFUSER UN POSTE OFFICIEL.



APRÈS UN REPOS DE SIX ANS, SURCOUF NE RÉSISTE PLUS À L'APPEL DU LARGE... IL FAIT CONSTRUIRE SUR SES PLANS UN TRÈS BEAU TROIS-MÂTS, LE "REVENANT", LE CORSAIRE LE PLUS RAPIDE ET LE PLUS LUXUEUX DE FRANCE... C'EST LE 2 MARS 1807 QU'IL APPAREILLE DE S'MALO. PENDANT UN AN, IL ÉCUME L'Océan INDIEN, FAISANT D'EFFROYABLES RAVAGES PARMI LES VAISSEAUX ANGLAIS ! INSATISFAISABLE, SURCOUF SÈME LA PANIQUE D'ADEN À SINGAPOUR !...



ALORS QU'IL SE PRÉPARE À RENTRER EN FRANCE, LE GOUVERNEUR DE L'ÎLE-DE-FRANCE VEUT RÉQUISITIONNER SON NAVIRE. FURIEUX, SURCOUF REFUSE. IL SE VOIT DÉPOSSEDER DE SES PROPRIÉTÉS DANS L'ÎLE.



JE PARS POUR PARIS RÉCLAMER JUSTICE !

AVANT INTRODUIRE UNE REQUÊTE AUPRÈS DE L'AMIRAL DECRÈS CONTRE LE GOUVERNEUR, SURCOUF AURA GAIN DE CAUSE PAR L'EMPEREUR LUI-MÊME.

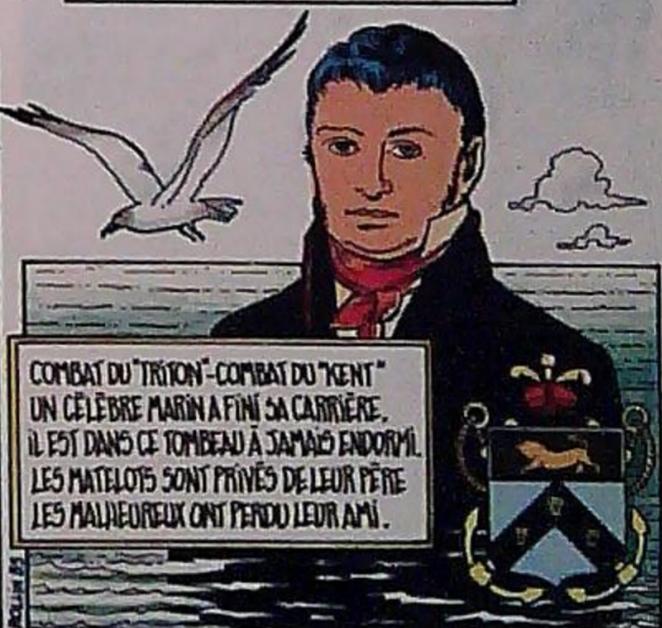


DE PLUS, CAPITAINE, JE VOUS FAIS BARON D'EMPIRE !

C'EST LE 8 JUILLET 1827 QU'IL S'ÉTEINT, APRÈS UNE LONGUE MALADIE, DANS SON CHÂTEAU DE RIANCOURT EN SAINT-SERVAIS. TOUTE LA BRETAGNE ALLAIT PLEURER SA MORT.



SUR SON TOMBEAU, ON LIRA CETTE ÉPITAPHE :



COMBAT DU "TRITON" - COMBAT DU "KENT" UN CÉLÈBRE MARIN A FINI SA CARRIÈRE. IL EST DANS CE TOMBEAU À JAMAIS ENDORMI. LES MATELOTS SONT PRIVÉS DE LEUR PÈRE LES MALHEUREUX ONT PERDU LEUR AMI.



20 Le port de Lorient au XIX<sup>e</sup> siècle.

1600, les îles de la Sonde en 1617, et des explorateurs de la Compagnie malouine de Guinée remontèrent le Niger en 1634.

Jusqu'en 1631, la cité de Brest tenait tout entière dans les remparts du château. Mais Richelieu, ayant choisi ce port pour y installer l'arsenal de la marine, l'escadre comprenait déjà seize navires en 1636. Ce fut en 1637 que le prototype des vaisseaux de guerre de l'époque, « La Couronne », fut construit à Brest. Ce bâtiment ne comprenait pas moins de quatre-vingt-huit bouches à feu. Colbert continua, à Brest, l'œuvre de Richelieu et le fameux Vautan fortifia la ville.

Nantes était passée du commerce des vins à celui, très enrichissant, du « bois d'ébène », avec les planteurs américains. En 1666, Colbert créa une compagnie et un port, sur un rivage désert, et il les appela « L'Orient », futur Lorient.

Le financier Law donna un grand essor à cette ville qui comptera jusqu'à vingt mille habitants.

Durant la guerre de Hollande et de la ligue d'Augsbourg, la plus importante attaque fut dirigée contre Brest, en 1694. Les milices locales rejetèrent à la mer les Anglo-Hollandais débarqués à Camaret. De son côté, Saint-Malo fut bombardée en 1693 et 1694, mais elle tint bon. Parce que la marine nationale était en difficulté, c'est en 1692 que la guerre maritime se transforma en guerre de « course », destinée à ruiner le commerce de l'adversaire. C'est pourquoi Louis XIV confia des navires de guerre aux corsaires bretons. Le plus célèbre corsaire malouin fut Duguay-Trouin qui s'empara de Rio de Janeiro en 1711. Le roi n'était d'ailleurs pas le seul commanditaire de l'expédition qui rapporta de fabuleux bénéfices.

Il y avait au départ de Saint-Malo des expéditions

d'exploration pacifique. A la même époque, des Malouins découvraient les « Malouines » et la Louisiane (1716). De La Bourdonnais, qui avait organisé la colonisation et la culture du café moka, en 1733, aux îles de France, Bourbon-Maurice et la Réunion, découvrit Madras aux Indes, en 1746. Cette même année, le siège de Lorient, où arrivait le thé de Chine, fut un échec pour les Anglais.

La guerre de Sept Ans, puis la guerre de l'Indépendance américaine, furent des périodes riches en événements maritimes et en duels épiques, tel celui de « La Belle Poule » en 1778 qui déclina l'enthousiasme de la France entière. La fraude et la contrebande n'en continuaient pas moins à être une source importante de revenus pour la Bretagne.

A la veille de la Révolution, les ports bretons étaient riches et peuplés. Les chantiers navals avaient produit des milliers de navires. C'est de Brest, en 1785, que des frégates partirent pour les mers du Sud, avec La Pérouse. Pendant l'Empire, le blocus anglais et la perte des colonies ruinèrent les ports bretons. Ce fut le cas de Lorient. Le dernier, et peut-être le plus célèbre des corsaires, sera Robert Surcouf qui prenait à l'abordage des navires anglais dans l'Océan Indien. Mais le déclin des ports bretons, mis à part Brest, n'en était pas moins consommé. D'autres ports connurent la notoriété, comme Paimpol, pendant quatre-vingts ans, grâce à la pêche en Islande.

La Bretagne, de tout temps pépinière de héros, a fourni de forts contingents parmi les fusiliers marins qui se couvrirent de gloire à Dixmude en 1914. C'est de Brest que le général de Gaulle s'embarqua, en juin 1940, pour l'Angleterre. Le même mois, les Allemands s'emparaient du port et de l'arsenal qui devint leur base de départ contre les Anglais. Ce qui explique les quatre mille bombes tombées sur Brest, et sa reconstruction complète, après la guerre. C'est encore de Brest que partit, en 1948, l'expédition de Charcot pour la Terre Adélie.

De nos jours, Brest est un port militaire avec plusieurs écoles de marine, alors que Nantes et Saint-Nazaire sont surtout réservées au fret transatlantique. La pêche à la sardine, au maquereau, la pêche de marée, ou encore celle hauturière au thon, sont pratiquées à partir de différents ports bretons. Mais l'avenir est sombre parce que les équipages spécialisés sont difficiles à renouveler. Quant à la concurrence étrangère et à l'organisation du marché intérieur, ils posent de graves problèmes à cette activité. Le tourisme et les grandes courses nautiques attirent Français et étrangers vers la Bretagne où se pratique la voile. Encore faut-il que des marées noires ne viennent pas détruire la beauté du littoral et saccager cette mer qui demeure la première richesse du pays breton.

# 11

## La Bretagne, terre de foi

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée : Saint Yves

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins et couleurs : Marie-Christine Demeure

Les Celtes avaient le culte d'une immortalité qui pouvait transformer les êtres vivants. Métempsycose, transmutation et magie jouaient un rôle essentiel. On dénombre une vingtaine de dieux, parmi lesquels : Belen, Kawr et Lugos, formant la Triade, Anna, Morgane, les Fées, les Korrigans, l'Ankou, dieu de la mort, Bran, le corbeau, March, le cheval sacré, Tarw, le taureau sacré, Garw, le cerf des morts, Ivin, Arz, les Gémeaux.

La classe sacerdotale comprenait : les bardes qui chantaient la gloire des chefs et les conseillaient, les sacrificateurs et les druides, prêtres qui affirmaient l'immortalité de l'âme et prétendaient connaître les secrets de la nature.

Les druides, qui pratiquaient le sacrifice humain rituel, avaient pour autels des mégalithes dont l'utilité première est mal connue. Ils cueillaient le gui magique dans les chênes rouvres et professaient les vertus bienfaitrices des sources. Les femmes n'étaient pas exclues du sacerdoce, et des communautés de druidesses vécurent sans doute dans les îles de Sein, de Noirmoutier, et au Mont-Saint-Michel.

Aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, les Bretons qui se réfugièrent en Armorique apportèrent le christianisme. Celui-ci, transposant parfois quelques traces druidiques, dota la Bretagne d'une prolifération de saints (environ cinq cents), dont certains ne sont connus que dans un hameau.

Les fondateurs d'évêchés sont généralement des abbés chefs de monastères : saint Samson, saint Pol Aurélien, saint Malo, saint Tudual, saint Corentin. Le Tro-Breiz, gigantesque pèlerinage de 525 kilomètres, dura du Moyen Âge aux guerres de Religion. Il a laissé des chapelles et des sanctuaires qui rappellent son parcours.

Au moment des invasions normandes, monastères et abbayes furent saccagés, et le clergé se dégradé. L'ordre fut restitué grâce à des moines venus d'Ariège et de Touraine. Les grands féodaux fondèrent alors de



21 Sainte-Anne-d'Auray, Messe du 15 août en présence de Napoléon III et d'Eugénie.

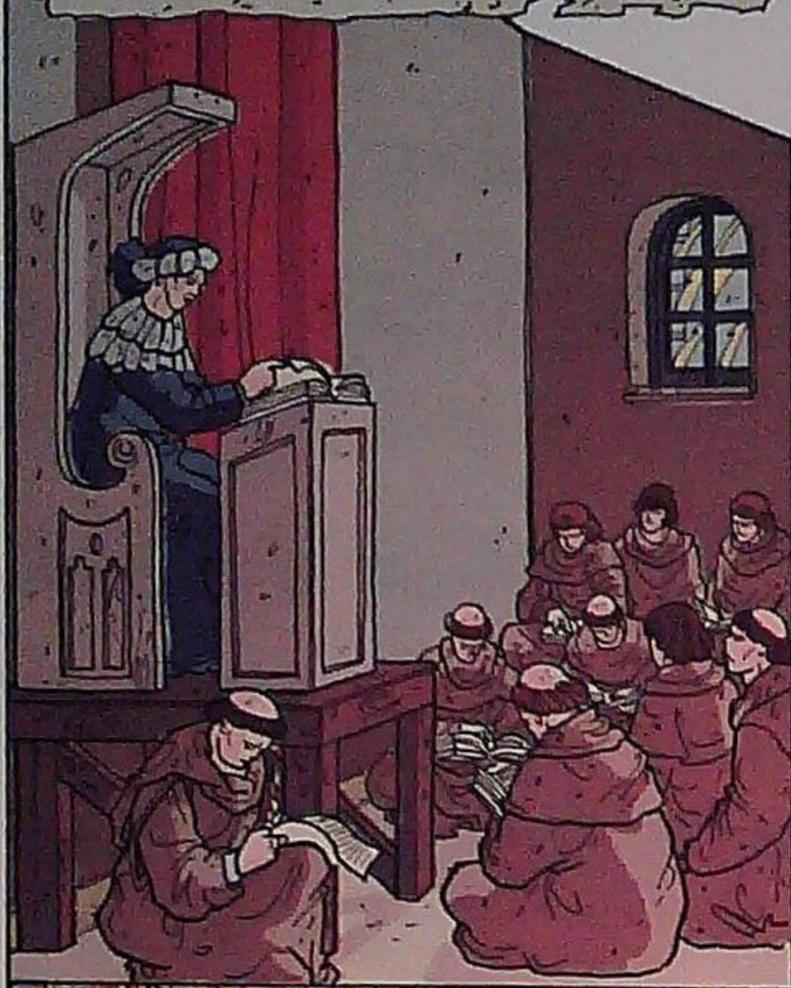
nouvelles abbayes à Rennes, Saint-Georges, à Quimper, Sainte-Croix, à Vannes, abbaye cistercienne des Prières.

Quand, au XI<sup>e</sup> siècle, saint Bernard vint en Bretagne, son disciple l'évêque Jean de Châtillon transféra l'évêché d'Atlet à Saint-Malo, et une douzaine d'abbayes cisterciennes virent le jour. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les ducs favorisèrent la construction de couvents de dominicains, de franciscains, de carmes, d'augustins. Au XV<sup>e</sup> siècle, s'élevèrent la basilique du Folgoët, l'église de Locronan, la chapelle du Kreisker, les cathédrales de Tréguier, Quimper, Saint-Pol-de-Léon.

Cependant, des ermites créaient de modestes lieux de culte.

Mais à la Renaissance, prenant le relais, les princes feront édifier de magnifiques sanctuaires. De la fin du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on voit s'épanouir en Bretagne un art religieux et populaire important. Jaillissent alors des multitudes de monuments, sanctuaires, sources sacrées, calvaires :

Saint Yves naquit le 17 octobre 1253 au manoir de Kermartin, près de Tréguier. Il fit ses études à Paris et son droit à l'université d'Orléans.



Ordonné prêtre et nommé recteur à Louannec, il mène une vie ascétique et exemplaire, distribuant des aumônes se nourrissant que de légumes et de eau.



Dans son manoir transformé en hôpital, il écrit un commentaire du Décret de Gratien et une anthologie pieuse: "Fleurs des Saints".



Avocat, il défend la cause des pauvres et des spoliés. Il n'hésite pas à se dresser contre le Roi Philippe le Bel qui prétendait taxer les biens de l'église.



Un soir...

QUE FAIS-TU LA NON AMI ?

HÉ, OÙ VOULEZ-VOUS QUE JE COUCHE ? JE N'AI PAS DE LIT, JE N'AI PAS DE TOIT !



ET BIEN, TU N'AS QU'À FRANCHIR CETTE PORTE, TU AURAS UN LIT ET UN TOIT.

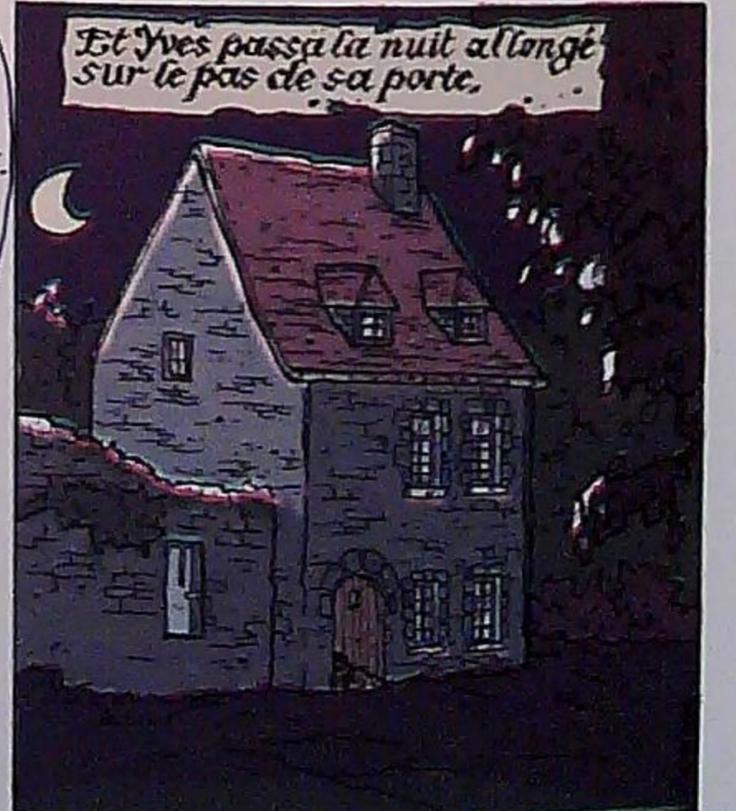
VOUS VOULEZ RIEN ? VOUS TENEZ DONC UNE AUBERGE ?



NON, MAIS DEMAIN JE CHERCHERAI UN LOGEMENT POUR TOI. CE SOIR, POUR PARLER AU PLUS PRESSÉ, NOUS FAISONS UN ÉCHANGE. POURQUOI CE QUI EST BON POUR TOI NE LE SERAIT-IL PAS POUR MOI, ET RÉCIPROQUEMENT ?



Et Yves passa la nuit allongé sur le pas de sa porte.



*l'homme officiel (juge ecclésiastique) il siégea parfois à Paris et connut de véritables cas de conscience quand son devoir lui imposait de condamner quelqu'un...*

MOI QUI JUGE LES AUTRES, JE SERAI JUGÉ A MONTLIVRÉ

*Yves mourut en 1303. Quand s'ouvrit son procès de canonisation, on vit arriver Geoffroy Delisle, vieillard de 78 ans.*

J'ÉTAIS EN PROCÈS, YVES ÉTAIT MON AVOCAT, MA CAUSE ÉTAIT INJUSTE MAIS J'ÉTAIS AVEUGLÉ PAR LA COLÈRE...

ALORS YVES, QUI N'A JAMAIS PLAIDÉ QUE DES CAUSES JUSTES, ME DEMANDA DE L'ATTENDRE CAR IL ALLAIT PRIER, EH BIEN, PENDANT QU'IL PRIAIT, J'EUS LA RÉVÉLATION DE MA MAUVAISE FOI, ET JE RETIRAI MA PLAINTE

*Le 19 mai 1347, sous Philippe VI et Charles de Blois, le Pape Clément VI fit Yves Saint.*

*Le duc Jean V lui avait fait bâtir un mausolée et avait voulu reposer à ses côtés.*

*Hélas, sous la Révolution, les deux tombeaux furent détruits.*

*L'image de Saint Yves se perpétue au travers des siècles. Il est traditionnellement représenté entre le riche et le pauvre.*

*Chaque année, le 19 mai, le grand pardon de Saint Yves est l'occasion de fêtes grandioses.*



22 La cathédrale de Quimper.

pays de Léon, de Tréguier, de Cornouaille, Saint-Thégonnec, Saint-Nicomède, Pleyben, Guimiliau, Tro-noer, Plougastel, etc.

Après la crise de la Réforme et le concile de Trente, de nombreux établissements appartenant à de nouveaux ordres, jésuites, oratoriens, sulpciens, eudistes, lazaristes, sont fondés, tandis que les couvents traditionnels connaissent des changements.

Beaucoup de ces ordres, ayant pour mission l'éducation des enfants et la formation des clercs, exercent une influence profonde. Par ailleurs, des couvents de femmes se répandent, visitandines, calvairiennes, carmélites, ursulines, dames hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, filles du Saint-Esprit.

Pour lutter contre une vague de superstition qui gauchit dangereusement la religion au lendemain de la Ligue, dom Michel Le Nobletz, le père Julien Maunoir, le père Grignion de Montfort entreprennent des missions d'évangélisation.

En 1625, Yves Nicolazic découvre, guidé par une apparition, les restes d'une ancienne statue qui passe pour être celle de sainte Anne, c'est l'origine du plus populaire des fameux pardons. En 1660 est fondée, à Vannes, la première des maisons de retraites pieuses pour fidèles de toutes conditions.

Cependant, à Rennes, à Nantes, à Vitry, existent des filiales de la Compagnie du Saint-Sacrement dont la mission est de lutter contre le protestantisme et l'impiété. Mais la noblesse parlementaire, les maisons de bénédictins, d'oratoriens, de dominicains, de calvairiennes ainsi que quelques évêques sont favorables au jansénisme.

Sous la Révolution, l'influence des idées nouvelles ne s'exerce guère que sur certains intellectuels de la bourgeoisie, quelques membres avarisés de la noblesse et du clergé. La masse reste profondément attachée à la foi chrétienne ancestrale, et la nouvelle législation religieuse va mécontenter le peuple tout en provoquant une crise grave.

Certes, la suppression des couvents et la mise en vente des biens du clergé sont accueillies sans

réaction notable, mais la constitution civile du clergé, votée le 12 juillet 1790, est rejetée avec passion par l'ensemble du peuple breton.

Pourtant ces nouvelles dispositions supprimaient les abus de l'ancien clergé aristocratique et assuraient aux recteurs et aux vicaires des traitements convenables; mais, en même temps, elles sapèrent l'autorité du pape sur son Eglise, et c'est ce que ne purent accepter les Bretons. Aucun évêque breton ne prêta le serment constitutionnel et seulement un sur huit des recteurs et vicaires y consentit. C'est dire combien, pour la Bretagne, le clergé constitutionnel fut recruté difficilement. De plus, quand les prêtres constitutionnels ou « jureurs » furent mis en place, les fidèles leur marquèrent leur hostilité avec violence et continuèrent à suivre les cérémonies célébrées clandestinement par leurs anciens prêtres, non jureurs.

Ainsi, la question religieuse entretint dans les campagnes des sentiments de révolte qui ne firent que s'exacerber.

En 1791, les autorités locales réclamèrent des mesures de rigueur contre les prêtres non jureurs qu'elles accusaient de fomenter des désordres. Cela provoqua, en grande partie, les soulèvements bretons et, avec « l'armée catholique et royaliste », une véritable sécession.

De nouveaux conflits, en 1902, sous le ministère Combes, furent amenés par la fermeture des écoles religieuses privées tenues par les congrégations prosrites. Les paysans du Léon opposèrent une farouche résistance et, en 1905, les trois quarts des députés bretons se prononcèrent contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Les inventaires des biens de l'Eglise en 1906 mettent le feu aux poudres et dans plusieurs paroisses les forces de l'ordre doivent affronter une population hostile.

Les hauts lieux de la religion, en Bretagne, où l'on trouve un vivant reflet de la ferveur populaire, abondent. Le quartier de Recouvrance, à Brest, perpétue le souvenir d'une chapelle hélas disparue; la cathédrale de Dol-de-Bretagne est le fief de saint Samson, l'un des sept fondateurs de la Bretagne. L'église de Notre-Dame du Folgoët, celle de Notre-Dame du Paradis à Hennebont, la basilique de Notre-Dame du Roncier à Josselin, la statue de saint Mélar et la chapelle de Kernitron à Lanmeur, le tombeau de saint Ronan à Locronan, Notre-Dame de la Victoire à Lorient, Notre-Dame de Roscodon à Pont-Croix, Notre-Dame de Joie à Pontivy, les églises de Rennes, Notre-Dame de la Tranchaye à Rochefort-en-Terre, le sanctuaire de Rumerkot, Saint-Gildas-de-Ruys, Saint-Jean-du-Doigt, Saint-Malo, Notre-Dame du Guiaudet, les reliques de Saint-Mathurin et Notre-Dame du Haut à Moncontour, Notre-Dame de la Bonne Nouvelle à Pampol, Notre-Dame de la Clarté à Perros-Guirec, Notre-Dame de Nazareth à Plancôët, Notre-Dame de Toute Aide à La Prénessaye, Notre-Dame d'Espérance à Saint-Brieuc, Notre-Dame de Pité à Lanvellec, la chapelle des sept saints au Vieux-Marché, sont les lieux de pèlerinage les plus célèbres en Bretagne.

Le Kresaker de Saint-Pol-de-Léon, Notre-Dame de Belleau à Vannes, l'abbaye bénédictine de Landevennec, la cathédrale de Quimper, l'abbaye cistercienne de Boquen, Notre-Dame de Bon Secours à Guingamp, la collégiale Notre-Dame à Lamballe, le Yaudet, Quindin, Rostrenen marquent aussi le tracé profonde de la foi ancestrale.

## Contes et légendes

Texte : Jean-Marie Pélaprat

Bande dessinée : La ville d'Ys

Scénario : Jean-Marie Pélaprat

Dessins et couleurs : Didier Convard

La Bretagne est riche en légendes. La mort considérée comme la rencontre avec un personnage surnaturel, l'Ankou, est souvent présente et familière. Parmi les personnages fabuleux comme l'Ankou, on retrouve la trace celtique des croyances druidiques : les fées, Morgane, Viviane, etc., l'enchanteur Merlin, les Korrigans. La princesse Ahès ou Dahud, le roi Gradlon, le roi Marc deviennent presque des personnages historiques tandis que le géant Gargantua en pays gallo (Kawr en pays bretonnant), tient à la fois du héros et du dieu.

Conteurs armoricains et gallois contaient leurs légendes, dont certaines, comme les aventures des chevaliers de la Table Ronde, se déroulent tant en Armorique qu'en Grande-Bretagne.

La fameuse forêt de Brocéliande est assimilée à la forêt de Paimpont où se trouvait le château de Ponthus, roi de Galicie, chassé par les Sarrasins de son royaume et retenu en Bretagne par l'amour de la belle Sidoine. Merlin l'enchanteur, enfermé dans une « prison d'air » par les sortilèges de la fée Viviane, trouble de son « brait » désespéré le calme des sous-bois. C'est lui qui a révélé au roi Arthur la présence dans la forêt de Brocéliande du saint Graal, l'objet de tant de quêtes, notamment de la part de Percival.

Quant à Arthur, si important en Grande-Bretagne, il est, en Bretagne, le thème d'une curieuse légende condamnée à une errance éternelle pour avoir préféré courir le gibier un dimanche plutôt que d'assister à la messe, il fait entendre les cris et les abois de ses chasses quand les oiseaux migrateurs volent au-dessus des campagnes.

A Montfort, une jeune fille, sur le point d'être violée par un soldat, invoqua saint Nicolas. Elle fut sauvée par l'intervention du saint, mais n'ayant pas pu le remercier, elle en confia le soin, avant de mourir, à une cane sauvage.

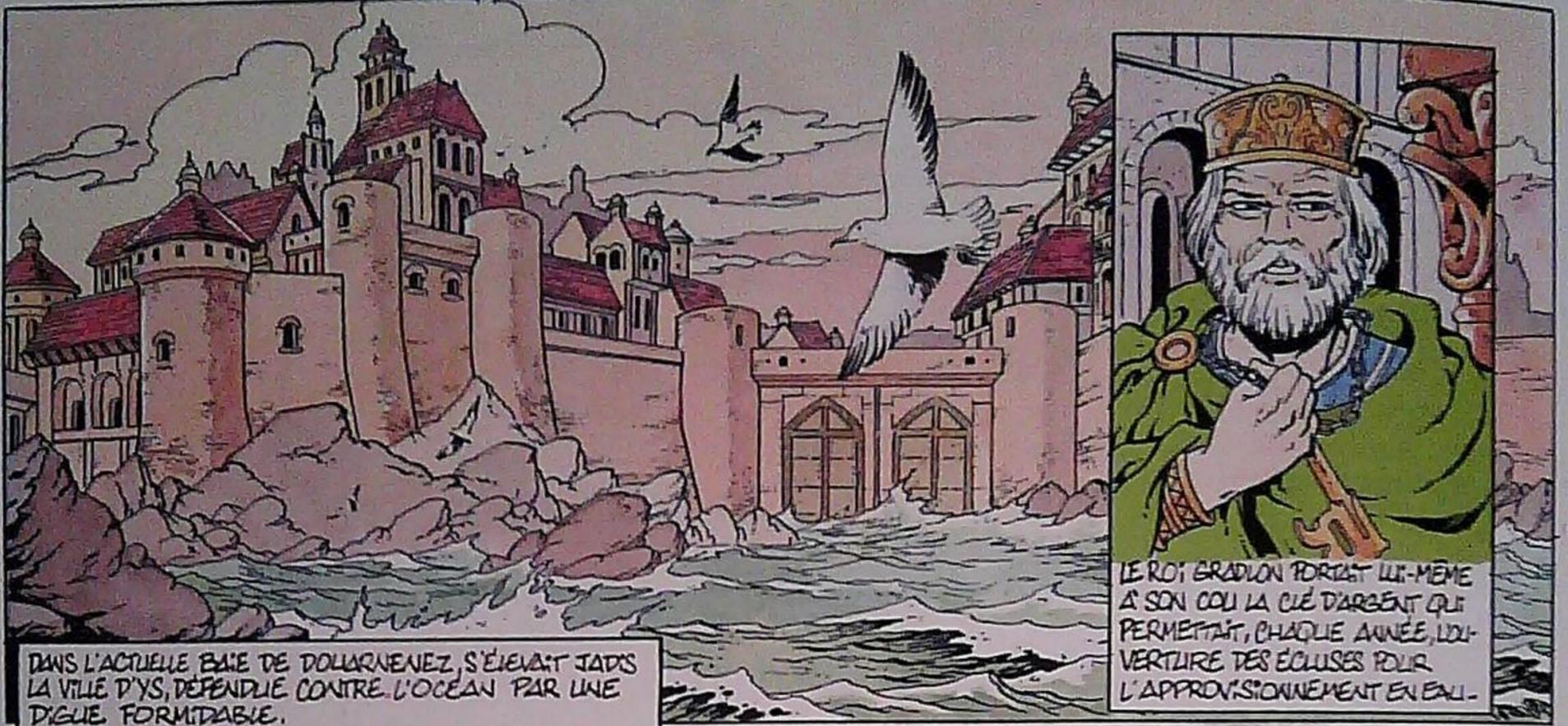


23 Le Faouët. La Fontaine Sainte-Barbe ou les jeunes filles laissent tomber une épingle pour savoir si elles se marieront dans l'année.

C'est ainsi que, périodiquement, à Montfort, une cane mystérieuse s'échappait des roseaux et ses envolées dans l'église Saint-Nicolas étaient dûment consignées devant témoins dans les registres de la paroisse. Selon une variante de cette légende, la cane serait la jeune fille elle-même métamorphosée. La région de Douarnenez se souvient de la terrible histoire de la ville d'Is, et Dompierre-du-Chemin, en Ille-et-Vilaine ravit à Roncevaux l'honneur d'avoir recueilli le dernier soupir de Roland.

A Essé, sur la route de Rétiers, s'élève « La Roche-aux-Fées ». La tradition raconte que les fées elles-mêmes, tout en filant la quenouille, apportèrent des pierres dans leur tablier pour les déposer à Essé. Elles laissèrent tomber celles qui leur restaient, ce sont les pierres de Rumfort à l'orée de la forêt du Theil.

Mélusine, fée moitié femme moitié poisson, serait à l'origine de la famille des Lusignan qui héritèrent de Fougerès au XII<sup>e</sup> siècle, ce qui explique le nom de « tour de Mélusine » donné à l'une des anciennes tours d'angle du château. Dans le même département, à l'étang et à la butte de



DANS L'ACTUELLE BAIE DE DOLARNENEZ, S'ÉLEVAIT JADIS LA VILLE D'YS, DÉFENDUE CONTRE L'OCEAN PAR UNE DIGUE FORMIDABLE.



LE ROI GRADLON PORTAIT LUI-MÊME À SON COL LA CLÉ D'ARGENT QUI PERMETTAIT, CHAQUE ANNÉE, L'OUVERTURE DES ÉCLUSES POUR L'APPROVISIONNEMENT EN EAU.



HÉLAS, SA FILLE DAHUT, AUX MOEURS DÉPRAVÉES AVAIT PRIS POUR PAGES LES SEPT PÉCHÉS CAPITALS...

CHAQUE SOIR, UN HOMME NOIR LUI AMENAIT UN JELINE ÉTRANGER MASQUÉ AVEC LEQUEL ELLE S'ABANDONNAIT À DE FOLLES ORGIES. AU MATIN, LE MASQUE ÉTOUFFAIT LE MALHEUREUX ET L'HOMME NOIR EMPORTAIT SON CADAVRE SUR SON CHEVAL. GRADLON, FAIBLE POUR SA FILLE, AVAIT TOUJOURS MONTRÉ POUR SES CRIMES UNE INDULGENCE BLÂMABLE.

... DAHUT, CRAIGNANT POUTANT QUE SA COUÈRE NE SÈVERIE, PARVINT À SAPER SES FOUVOIRS EN LUI DÉROBANT LA CLÉ...



... LA CLÉ D'ARGENT, SYMBOLE DE SA PUISSANCE.



DÈS LORS, LA VILLE D'YS PÉRICLITA ET LE ROI, ACCABÉ DE DOULEUR, SE TENAIT TERRÉ AU FOND DE SON PALAIS PRESQUE DÉSERT.

MAS UN SOIR...

QUI ES-TU ?

GWÉNOLE, ABBÉ DE LANDÉVENNEC, JE VIENS TE PRÉVENIR D'UN GRAND DANGER !



O ROI, HÂTE-TOI DE QUITTER LA VILLE AVEC TES FIDÈLES SERVITEURS, CAR DAHUT A OUVERT L'ÉCLUSE AVEC LA CLÉ D'ARGENT... LA FUREUR DES FLOTS N'A PLUS DE FREIN.





AFFOÛÉ, GRADLON CHERCHA SA FILLE ET LA PORTA EN CROQUÛE SUR SON CHEVAL AFIN DE LA SAUVER.

VITE! AUX PORTES DE LA CITÉ!



PLUS VITE! PLUS VITE! LES FLOTS NOUS POURSUIVENT!!!



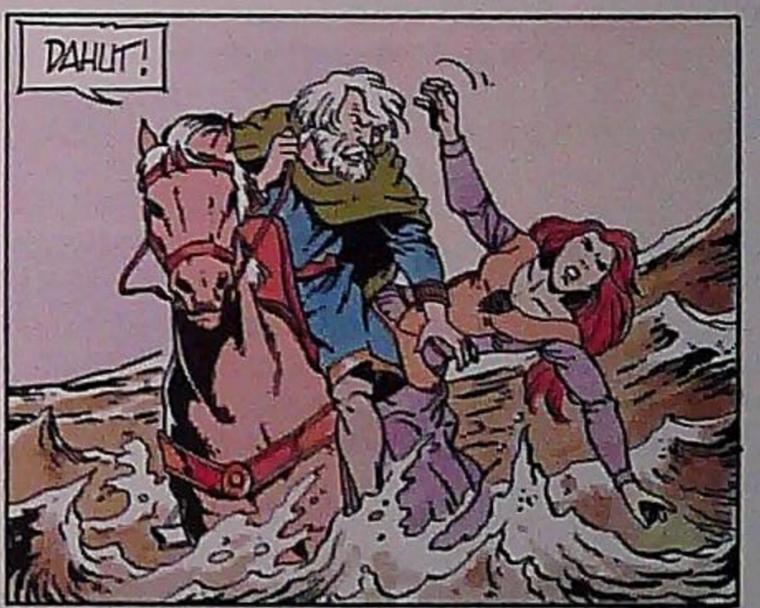
UNE VOIX MYSTÉRIEUSE SE FIT ALORS ENTENDRE.

ROI GRADLON, SI TU NE VELIX PÉRIR DÉBARRASSE-TOI DU DEMON QUE TU PORTES DERRIÈRE TOI!

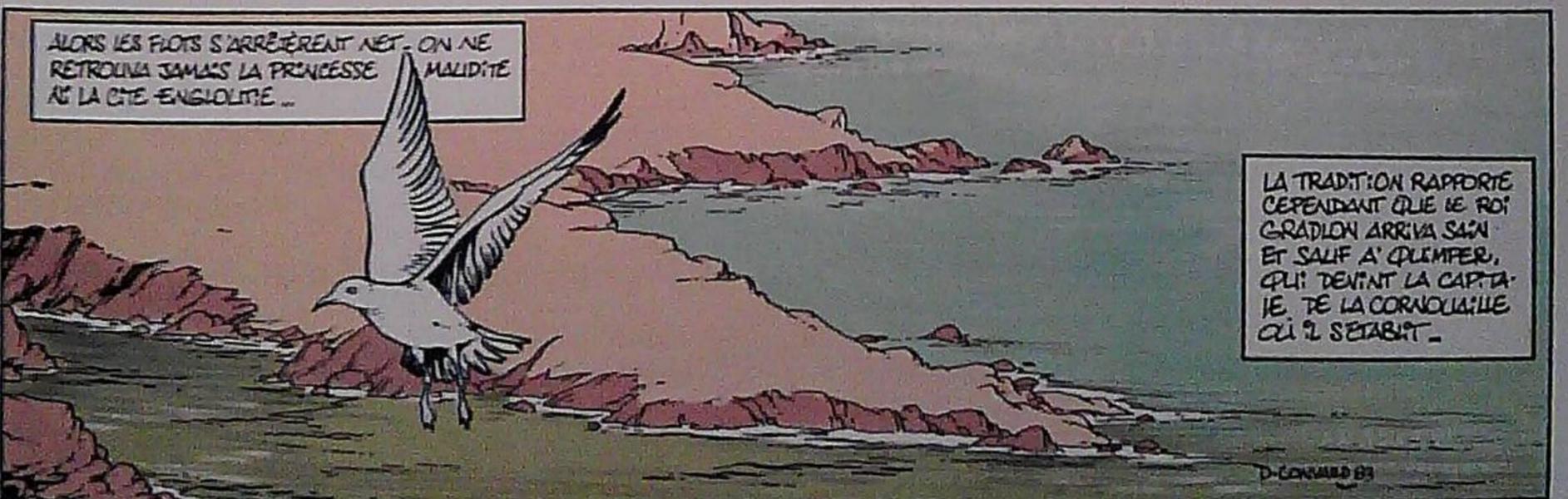


Non! Non!

MAIS UN VOILE S'ÉTEND SUR SES YEUX... SES MAINS SE GLACENT, SE DESSERRENT.



DAHLIT!



ALORS LES FLOTS S'ARRÊTÈRENT NET... ON NE RETROUVA JAMAIS LA PRINCESSE MAUDITE À LA CITÉ ENGILOTTÉE...

LA TRADITION RAPPORTE CEPENDANT QUE LE ROI GRADLON ARRIVA SAIN ET SAUF À QUÉMENER, QUI DEVINT LA CAPTALIE DE LA CORNOUAILLE OÙ IL S'ÉTABLIT...

D. LEONARD 83



24 Pointe du Raz et Ile de Sein.

Baron, les fées se livrent à des sarabandes nocturnes en chantant : « Nous danserons dimanche ! » Le passant qui, distraitemment, se mettrait à chanter avec elles, se verrait contraint de participer à la danse. Les fées, douées de pouvoirs extraordinaires, n'en usent ici que pour d'innocentes plaisanteries : transformer des objets en animaux familiers, se métamorphoser elles-mêmes en bêtes inquiétantes pour surprendre les paysans, etc.

À Josselin, un jour, une mendicante demanda à boire à des lavandières qui la chassèrent en lâchant leurs chiens. La mendicante, qui n'était autre que la Vierge Marie, les condamna, elles et leurs enfants, à aboyer comme des chiens, chaque année, à la Pentecôte. C'est ainsi que le pardon du 8 septembre, à Josselin, est appelé « Pardon des aboyeuses ».

Dans les environs de Kergist, se trouve la chapelle des saints Méréoc, sept frères nés le même jour et abandonnés dans les bois. Une chèvre blanche, ou une biche, les aurait recueillis et allaités, et les sept frères, plus tard, devinrent évêques. La chèvre mystérieuse vit encore et on la rencontre parfois sur la lande. Jadis, la veille du pardon, on lui préparait une litière sous le porche de la chapelle, où elle venait honorer ses fils adoptifs.

À Landerneau, le fameux « bruit » auquel on fait toujours référence a pour origine le charivari que l'on faisait jadis, dans la ville, aux veuves qui se remariaient. Dans des temps très anciens, la Roche-Maurice, près de Landerneau, appartenait à un chef païen, Elorn. Un dragon ravageait alors le pays et le lieu de Brest, Bristock, tirait au sort, chaque samedi, celui de ses téaux qui enverrait au monstre un être humain en pâture. Ainsi, toute la famille d'Elorn avait été dévorée, à l'exception de son fils Riok. Plutôt que de sacrifier cet enfant, Elorn se jeta dans la rivière qui coulait au pied du château. Saint Dermen et saint Néventer le tirèrent de l'eau et lui promirent de

debarrasser la région du dragon, à condition qu'il s'engageât à bâtir une église. Les saints tinrent parole et après avoir mené le monstre jusqu'à Plouénour-Trez, ils le firent se jeter à la mer. Elorn marqua quelque réticence à faire construire l'église mais son fils Riok se fit chrétien, devint saint Riok, et la rivière s'appelle l'Elorn.

Toujours dans la région de Landerneau, se dressent les ruines du château de Joyeuse-Garde où Lancelot soutint un siège contre le roi Arthur qui entendait reconquérir sa femme, la reine Guenièvre.

À Languidic, dans le Morbihan, selon la tradition, les quelques alignements de menhirs ne sont autres que des soldats pétrifiés. Aux abords de la mer, le gros de l'armée lancée à la poursuite de saint Cornéli était également pétrifié.

Le déluge final qui sera la fin du monde commencera à Landivisiau, dans le Finistère. L'Ankou surveille les eaux du moulin de Brézal mais un jour, les eaux de l'étang rompent les digues et les flots envahiront la vallée de l'Elorn puis la terre entière.

Il est impossible de citer toutes les légendes de ce pays dont chaque pierre et chaque flot conserve une mémoire inépuisable et fabuleuse. Mais revenons, pour finir, à l'extraordinaire forêt de Brocéliande.

La forêt de Paimpont n'est pas seule à revendiquer l'honneur d'être Brocéliande. Le lieu légendaire est parfois situé dans les Côtes-du-Nord, entre Quintin et Saint-Brieuc. Quoi qu'il en soit, au « Val sans retour » règne la fée Morgane, sœur d'Arthur, et c'est au « château de Comper » que naquit Viviane. Quant à Merlin, qui devait devenir sa victime, il serait né des amours coupables d'une religieuse avec le diable. Ami et conseiller du roi Arthur, il institua à Kerléon, en Galles, la confrérie des chevaliers de la Table Ronde. Eperdu d'amour pour Viviane, qu'il rencontra à la « fontaine de Barenton », il commit l'imprudence de lui révéler ses secrets de magie. La fée s'en servit alors contre lui, en le plongeant dans un sommeil profond au cœur de la forêt. Ainsi, Merlin, l'enchanteur enchanté, dort depuis plus de mille ans dans les mystères de Brocéliande.

Parmi les chevaliers de la Table Ronde, Lancelot est un des plus célèbres. Dans « Lancelot ou le Chevalier à la charrette » de Chrétien de Troyes, le héros est enlevé, enfant, par Viviane, et emmené dans le palais que Merlin a édifié au fond du lac de Diane, en forêt de Brocéliande. Pour la reine Guenièvre, Lancelot du Lac devient l'exemple parfait du chevalier servant selon l'éthique de l'amour courtois. C'est à son fils, Galaad, que reviendra l'honneur de la conquête du Graal.

# 13

## Guerre et pouvoir

Texte : *Jeanne Manferdelli*

Bande dessinée : *Bertrand du Guesclin*

Scénario : *Jean-Marie Pélaprat*

Dessins et couleurs : *Jean-Charles Kraehn*

Nombreuses furent les célébrités qui vécurent en Bretagne. Un choix s'avérant nécessaire, seuls les noms de quelques femmes et hommes illustres ont été retenus.

**Alain IV dit Fergent** — Mort en 1119.

Fils d'Hoël, il fut chargé par son père d'accompagner avec cinq mille Bretons Guillaume de Normandie, partant pour la conquête de l'Angleterre. Sa brillante conduite à Hastings lui valut le comté de Richemont. Il revint en Bretagne et délivra son père prisonnier des seigneurs bretons révoltés. Il lui succéda en 1084. Il créa un parlement chargé de juger en appel les causes portées devant les sénéchaux de Nantes et de Rennes.

**Bertrand du Guesclin** — Né au château de La Motte-Broons près de Rennes en 1320, mort en 1380.

Il fit ses premières armes sous Charles de Blois au siège de Rennes en 1342 pendant la guerre de Succession de Bretagne. Au service de la France depuis 1361, il battit à Cocherel l'armée du roi de Navarre en 1364. Fait prisonnier par Chandos à Auray en 1364, il dut payer une rançon de 100 000 livres. Vaincu et pris à Navarette, en 1377, par le Prince Noir, il paya une nouvelle rançon de 100 000 doubles d'or en 1368. Connétable de France en 1370, il chassa les Anglais de la Normandie, de la Guyenne, de la Saintonge, du Poitou et du Limousin. Du Guesclin retourna combattre les Compagnies en Languedoc en 1380. Il mourut de maladie au siège de Châteauneuf-de-Randon en Lozère. Il fut inhumé à Saint-Denis.

**Jean IV le Vaillant ou le Conquérant** — Né en 1339, mort en 1399.

Il était le fils de Jean de Montfort et de Jeanne de Flandre. Élevé à la cour d'Édouard III d'Angleterre, il épousa une de ses filles. Il battit Charles de Blois, du Guesclin, à Auray en 1364 et fut reconnu légitime possesseur de la Bretagne par le traité de Guérande en 1365.

**Jean de Rieux** — Né en Bretagne en 1342, mort en 1417.

Issu d'une très vieille famille de Bretagne, il servit d'abord sous le prince de Galles, puis devint compagnon d'armes de du Guesclin. Il suivit Charles VI dans sa guerre contre le duc de Bretagne en 1392, se distingua à la bataille de Rosebecq et fut nommé maréchal de France en 1397. Rieux battit les Anglais en Bretagne en 1404, puis fit un voyage en Angleterre et se démit de sa charge de maréchal, par suite de ses infirmités en 1411.

**Jean, sire de Beaumanoir** — Né en Bretagne au xiv<sup>e</sup> siècle.

Compagnon d'armes de du Guesclin, il embrassa le parti de Charles de Blois contre Jean de Montfort, prit la ville de Vannes défendue par les Anglais. En 1347, il succéda à son père comme maréchal de Bretagne. Le 27 mars 1351 il rencontra près de Ploërmel le chef anglais Bemborough, dit Bembro. Les Bretons sortirent vainqueurs de ce combat dit des Trente. En 1354, Beaumanoir fut envoyé en Angleterre pour y négocier la mise en liberté de Charles de Blois. Dix ans plus tard, il fut prisonnier à la bataille d'Auray au cours de laquelle périt Charles de Blois et qui mit fin à la guerre de Bretagne.

**Jean V** — Né en 1390, mort en 1442.

Duc de Bretagne, fils de Jean IV, il lui succéda en 1399. Il entra dans le parti des Armagnacs sous Charles VI, dont il épousa la fille, Jeanne de France. Puis il fit alliance avec le duc de Bourgogne et les Anglais. Il eut à se défendre contre le duc de Perthuis qui lui opposa Charles VII et qui le retint prisonnier pendant cinq ans, de 1419 à 1424.

**Jacques Cartier** — Né à Saint-Malo en 1494, mort en 1554 à Limollan près de Saint-Malo.

Après être allé vraisemblablement jusqu'au Brésil, il sollicita de François I<sup>er</sup> le commandement d'une expédition vers le nord de l'Amérique en 1533. En

VERS 1320, AU CHÂTEAU DE LA MOTTE-BROONS, NAQUIT UN ENFANT SI LAID ET D'UNE TELLE AGRESSIVITE QUE SA MERE S'EN DESINTERESSA. C'ETAIT BERTRAND DU GUESCLIN.



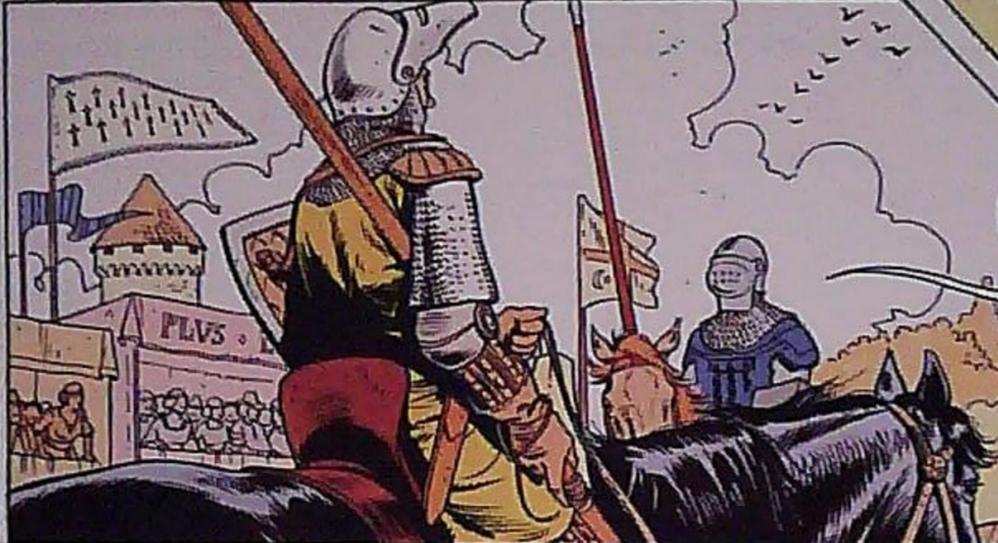
UN JOUR, POURTANT, UNE RELIGIEUSE LUI PREDIT UN AVENIR EXCEPTIONNEL.

C'EST IMPOSSIBLE ! PERSONNE NE S'OCCUPE DE MOI ET DANS CE CHATEAU, LE DERNIER DES VALETS A LE DROIT DE M'INSULTER



LE JEUNE BERTRAND OUBLIE VITE LA RELIGIEUSE, PASSANT SON TEMPS EN BATAILLES ORGANISEES AVEC LES GAR- NEUMENTS DU VOISINAGE.

A L'AGE DE 17 ANS IL PREND PART, INCOGNITO, A UN TOURNOI A RENNES. IL S'Y FAIT REMARQUER PAR SA VAILLANCE ET PAR SA FORCE. MAIS, QUAND IL SE RETROUVE FACE A SON PERE, IL RELEVÉ SA VISIERE ET BAISSÉ SA LANCE, INDIQUANT PAR LA QU'IL REFUSE LE COMBAT.



BEAU FILS, VOUS AVEZ MONTRE ICI VOTRE VALEUR ; JE NE VOUS TRAITERAI PLUS VILAINEMENT.

DEVENU AVENTURIER ET CHEF DE GUERRE, IL PREND PART A LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE ET, UN JOUR, DEGUISE EN BUCHERON, S'EMPRE PAR RUSE DU CHATEAU DE FOUGERAY.



EN AVANT, MES GARS ! NOTRE DAME GUESCLIN !!

PUIS IL DELIVRE RENNES ASSIEGEE PAR LE DUC DE LANCASTRE, QUI SOUHAITE LE RENCONTRER.



MESSIRE BERTRAND, VOULEZ-VOUS SERVIR AVEC MES GENS ?

NON, MESSIRE ! MA FOI EST ENGAGEE ET JE NE SAURAI LA DONNER DEUX FOIS.

AYANT EPOUSE TIPHAINÉ RAGUENEL, BERTRAND, AU SERVICE DU ROI CHARLES V BAT LES NAVARRAIS A COCHEREL (1364) ET DEVIENT LE COMMANDANT EN CHEF DES TROUPES DE CHARLES DE BLOIS CONTRE CELLES DE JEAN DE MONTFORT ET DES ANGLAIS. LA RENCONTRE A LIEU A AURAY LE 29 SEPTEMBRE 1364 ...



MAIS CHARLES DE BLOIS EST TUE ET BERTRAND EST CAPTURE PAR CHANDOS !

RENDEZ-VOUS, MESSIRE BERTRAND, CETTE JOURNEE N'EST PAS VOTRE !

DÉLIVRÉ CONTRE RANCON ET PARTI COMBATTRE EN ESPAGNE AVEC LES GRANDES COMPAGNIES, IL EST À NOUVEAU FAIT PRISONNIER, CETTE FOIS, PAR LE PRINCE NOIR.

LE PRINCE FIXE ALORS LA RANCON À 70 000 FLORINS D'OR

MESSIRE BERTRAND, VOUS SÉREZ LIBRE SI VOUS PROMETTEZ DE NE PLUS VOUS BATTRE CONTRE LES ANGLAIS !

DANS CE CAS, VOUS POUVEZ MÊME GARDER CAPTIF TOUTE MA VIE !

MESSIRE, IL N'Y A NI FEMME NI FILLE EN FRANCE SACHANT FILER QUI NE VOULLIT GAGNER AVEC SA GUENUILLE DE GUY ME TIRER DE PRISON.

LA PRINCESSE DE GALLES ELLE-MÊME OFFRIT 30 000 FLORINS.

MADAME, J'AI TOUJOURS CRU ÊTRE LE PLUS LAID CHEVALIER DE FRANCE, MAIS JE COMMENCE À AVOIR MEILLEURE OPINION DE MA PERSONNE PUISQUE LA PLUS BELLE ET LA PLUS ILLUSTRE DAME DU MONDE M'OCTROIE SI GRANDE FAVEUR.

RENDU À LA LIBERTÉ, BERTRAND RETOURNA EN ESPAGNE COMBATTRE DON PEDRO LE CRUEL QU'IL VAINQUIT À MONTIEL. CHARLES II LUI OFFRIT L'ÉPÉE DE CONNÉTABLE.

SIRE, CETTE ÉPÉE NE SERA REMISE AU FOURREAU QUE LORSQUE TOUS LES ANGLAIS SERONT CHASSÉS DU ROYAUME.

ALLIÉ AVEC CUISSON ET PRATIQUANT UNE GUERRE D'ESCARMOUCHES, BERTRAND PÉRÉCUTE TANT LES ANGLAIS DU CENTRE ET DE L'OUEST, QUE CEUX-CI NE TARDENT PAS À SE RÉEMBARQUER AU LARGE DE LA BRETAGNE.

NOTRE DAME GUESCLIN!

APRÈS QUOI, IL NETTOIE L'ARTOIS, LA PICARDIE, LE FOREZ, L'Auvergne, LE LIMOUSIN. BIENTÔT LES ANGLAIS NE POSSÈDENT PLUS QUE TROIS PLACES EN FRANCE : BAYONNE, BORDEAUX ET CALAIS.

VEUF, BERTRAND SE REMARIE SUR LE TARD AVEC JEANNE DE LAVAL PUIS, CHARLES II (AUGELIEN IL AVAIT REFUSÉ DE COMBATTRE JEAN II) L'ENVOIE EN AUVERGNE OÙ CHÂTEAUNEUF-DE-RANCON EST UN DES DERNIERS BASTIONS DE L'OCCUPATION ANGLAISE. LES ANGLAIS ACCEPTENT DE RENDRE LA PLACE À BERTRAND EN PERSONNE, LE 12 JUILLET 1380, S'ILS N'ONT PAS REÇU DE RENFORT AUPARAVANT.

MAIS BERTRAND TOMBE MALADE ET MEURT LE 13. ALORS, CE JOUR-LÀ LE GOUVERNEUR ANGLAIS VIENT S'AGENOUILLER DEVANT SA DÉFOUILLE.

VOICI LES CLEFS DE LA VILLE. JE LES RENDS AU PLUS PREUX QUI ONQUES AIT VÉCU.

1534, pendant une campagne de cinq mois, il reconquit la région de Terre-Neuve et en prit possession au nom du roi. Une autre expédition en 1535 lui permit de remonter le Saint-Laurent, auquel il donna son nom, jusqu'à Stadacona, aujourd'hui faubourg de Québec. Débarqué, il donna au village indien d'Hochologia le nom de Mont Royal (Montréal). Rentré en 1536, la guerre contre Charles Quint l'empêcha de faire une troisième expédition avant 1541.



**François de La Noue, dit Bras de Fer** — Né en 1531 dans l'une des plus illustres familles de Bretagne, blessé mortellement au siège de Lamballe en 1591. Il adhéra à la Réforme en 1590, et devint un des plus actifs lieutenants de Coligny. Il prit part aux batailles de Jarnac, de Moncontour-de-Poitou, à la prise de Luçon. À l'attaque de Fontenay-le-Comte, il eut le bras gauche fracassé par une arquebusade. Un bras de fer lui permit de continuer à se battre. Il composa « Discours politiques et militaires », que Napoléon 1<sup>er</sup> appelait la Bible du soldat.

**Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant** — Né en 1602 près de Saint-Brieuc, dans une vieille famille de Bretagne, mort en Souabe en 1643. Il se fit remarquer de Louis XIII quand le roi lui confia en 1636 la défense de la ville de Guise. Il s'empara l'année suivante de plusieurs places de la Franche-Comté, fut envoyé en Allemagne au secours de Bernard de Saxe-Weimar, emporta plusieurs villes du Bas-Palatinat, et exécuta en 1639 un fameux passage du Rhin qui le couvrit de gloire.

**René Duguay-Trouin** — Né à Saint-Malo en 1673, mort à Paris en 1736. Destiné au sacerdoce par ses parents, il négligea ses études. Son frère aîné l'embarqua sur un de ses bateaux corsaires. En 1691, il enleva dans la baie de Bantry un navire anglais, le « François-Samuel ». Sa famille lui confia alors le « Danycan ». Dès lors, ses



René Duguay-Trouin.

exploits et ses prises ne se comptèrent plus. En 1696, il fut appelé à Paris et présenté au roi. En 1697, puis en 1698, il s'empara de nombreux navires marchands escortés par des vaisseaux de guerre. Admis dans la marine royale avec le grade de capitaine de frégate, il reprit la mer au début de la guerre de la Succession d'Espagne en 1702. Duguay-Trouin aborda le « Cumberland », coula le « Devonshire », amara le « Chester » et le « Ruby ». De nouvelles victoires marquèrent les années 1709 et 1710 et lui valurent des lettres de noblesse. Il couronna sa carrière par un audacieux coup de main sur Rio de Janeiro qu'il prit en 1711. Il força les habitants à racheter leur ville. Nommé commandant de la Marine à Saint-Malo, il se retira dans cette ville après la paix d'Utrecht en 1713. En 1715 il reçut le brevet de chef d'escadre et en 1728, celui de lieutenant général avec le commandement de la Marine à Brest.

**Bertrand-François Mahé de la Bourdonnais** — Né à Saint-Malo en 1699, mort en 1755. Célèbre marin, il contribua à la conquête de Mahé, côte de Malabar, et joua un grand rôle dans les guerres avec l'Angleterre. A trente-cinq ans, il fut nommé gouverneur général des îles de France et de Bourbon. En 1743, lors de la guerre avec l'Angleterre, il équipa une escadre et vint au secours de Duplex, gouverneur des Indes françaises, menacé dans Pondichéry. Il assiégea les Anglais dans Madras et les força à capituler en 1746. Rappelé en France pour répondre aux accusations de ses ennemis, il fut enfermé à la Bastille sans avoir été entendu. Il y resta quatre ans. En 1752 il put se défendre et son innocence fut reconnue, mais tombé dans l'indigence, il succomba après une longue agonie de trois ans.

**Luc-Urbain du Bouëxic, comte de Guichen** — Né à Fougères en 1712, mort à Morlaix en 1790. Garde de marine dès 1730, il conquiert tous ses grades. En 1748, il fit une brillante campagne dans les Antilles et amena un convoi de Saint-Dominique à Brest. En 1757, commandant de l'« Atalante », il prit aux Anglais quatre corsaires et neuf navires marchands. Nommé chef d'escadron en 1776, il commanda en 1778 une des divisions de l'armée navale du comte d'Orvilliers à Brest, et prit part au combat d'Ouessant en 1778. Lieutenant général en 1779, il commanda une escadre dans la flotte franco-espagnole, destinée à opérer un débarquement en Angleterre. En 1780, il partit de Brest, escortant un convoi pour aller remplacer d'Estaing aux Antilles. Il battit l'amiral Rodney et, malgré divers obstacles, il ramena en Europe une immense flotte marchande.



**Louis-Charles-René, marquis de Marbeuf** — Né près de Rennes en 1712, mort en 1786 à Bastia. Nommé maréchal de camp en 1762, il fut envoyé en 1764 en Corse pour maintenir les Génois à Bastia, Saint-Florent, Ajaccio, Calvi et Algajola au profit de la France. La république de Gênes ayant cédé quatre ans plus tard la Corse à la France, Marbeuf eut à lutter contre le soulèvement provoqué par Paoli. Il était particulièrement lié avec la famille Bonaparte et il s'employa à faire obtenir pour Joseph une bourse à l'école de Metz, pour Napoléon une bourse à l'école de Brienne et pour Elisa l'admission gratuite à Saint-Cyr. La famille de Marbeuf fut ruinée par la Révolution. Napoléon, en souvenir des services rendus à sa famille, accorda une pension à la veuve du général et à son fils.

**Toussaint-Guillaume, comte Picquet de la Motte, dit La Motte-Picquet** — Né à Rennes en 1720, mort à Brest en 1791. Il entra dans la marine à dix-sept ans et ne tarda pas à se signaler par son intrépidité. En 1745, officier à bord de la « Renommée », il prit part à un combat où deux frégates anglaises furent successivement démâtées. Il combattit à Ouessant le 27 juillet. En 1779, sur l'« Annibal », il contribua puissamment à la prise de la « Grenade ». Promu en 1781 au grade de lieutenant général des armées navales, La Motte-Picquet enleva, cette même année, vingt-six bâtiments à l'amiral Rodney, et se distingua encore au siège de Gibraltar.

**Charles-Louis, chevalier du Couëdic de Kergoualer** — Né en 1740 au château de Kergoualer dans le Finistère, mort à Brest en 1780. Lieutenant de vaisseau à l'époque de la guerre de l'Indépendance, il obtint le commandement d'une frégate de trente-six canons, la « Surveillante ». Ayant rencontré un navire anglais de même force, le « Québec », il le fit sauter après un combat acharné. Il rentra victorieux à Brest.

**Auguste Bonable de Méhérenc, marquis de Saint-Pierre** — Né à Pleguien en 1741, mort à Saint-Brieuc en 1827. Il entra dans la marine à quatorze ans. Il servit pendant la guerre de Sept Ans. Nommé lieutenant de vaisseau, il reçut la croix de Saint-Louis en 1776. Embarqué sur la « Couronne » en 1778, il partit pour la guerre d'Amérique. Ses brillants services le firent nommer capitaine de vaisseau en 1781. En 1785 il prit sa retraite. En 1788, il fut envoyé à Paris pour présenter les revendications de la Bretagne. Il émigra en 1792 et se joignit comme volontaire à l'armée des Princes.

**Théophile-Malo Corret de La Tour d'Auvergne** — Né à Carhaix en 1743, mort à Oberhausen, Bavière, en 1800. Il servit chez les mousquetaires noirs, puis au régiment d'Angoumois. Il prit part comme volontaire au siège de Port Mahon dans l'armée franco-espagnole du duc de Chillon. Rappelé en France en 1783, il fut promu capitaine en 1785. À la tête de la 148<sup>e</sup> demi-brigade il fit partie, sous les ordres du général de La Borde, de la « Colonne infernale » qui occupa la vallée de Roncevaux en 1794. À la fin de la campagne, il repartit pour la Bretagne. Il étudia alors les langues celtiques sous la direction de Le Brigant. La Tour d'Auvergne, malgré son âge, alla rejoindre l'armée d'Allemagne, passa en 1799 à l'armée d'Helvétie puis à l'armée du Rhin où le 1<sup>er</sup> Consul lui décerna un sabre d'honneur avec le titre de « 1<sup>er</sup> grenadier des armées de la République ». Il tomba percé d'un coup de lance au cœur alors qu'il combattait à la tête de ses grenadiers sur les hauteurs d'Oberhausen.

**Yves-Joseph de Kerguelen-Trémarec** — Né à Quimper en 1745, mort en 1797 à Paris. Navigateur, il fut chargé après plusieurs voyages dans la Mer du Nord, d'une exploration des terres australes en 1771. Il découvrit en 1772 les îles de la Fortune, l'île Ronde et une terre très étendue, dont il prit possession au nom de la France et à laquelle il donna son nom.

**Jean-Ambroise Baston, comte de La Riboisière** — Né à Fougères en 1759, mort en 1812. Entré en 1781 au service comme lieutenant d'artillerie, il devint capitaine en 1791. En 1794, il fut promu colonel, puis il devint général de brigade et prit une part importante au succès de la bataille d'Austerlitz. Promu général de division après la bataille d'Eylau, il devint gouverneur du Hanovre à la paix de Tilsit. En Espagne il se distingua à la bataille de Soumo-sierra et au siège de Madrid. Revenu dans la Grande Armée, il fit construire, après la bataille d'Essling, neuf ponts sur le Danube et fortifia l'île de Lobau. Il dirigea l'attaque de Smolensk, détruisit les redoutes russes à la Moskowa. Lors de la retraite de Russie, il ne sauva que vingt canons. La mort de son fils, tué à la bataille de la Moskowa, et les désastres de l'armée lui causèrent à Vilna une grave maladie et il mourut peu de jours après à Koenigsberg.

**Charles-Alexandre-Léon Durand, comte de Linois** — Né à Brest en 1761, mort à Versailles en 1848. Il s'engagea à quinze ans et fit la guerre d'Amérique au cours de laquelle il devint enseigne. Il combattit les Anglais sous Villaret de Joyeuse et fut nommé capitaine de vaisseau en 1794. Après de nombreuses batailles, il tomba aux mains des Anglais, qui l'emmenèrent en captivité en Angleterre en 1806. Il regagna la France huit ans après et fut nommé par Louis XVIII gouverneur de la Guadeloupe en 1814.

**Jean-Victor Moreau** — Né à Morlaix en 1763, mort à Laun en Bohême en 1813. Il était le fils d'un avocat qui l'empêcha de s'enrôler à l'âge de dix-sept ans et le fit entrer à l'école de droit de Rennes. Devenu prévôt des étudiants de l'école en 1788, il se mit à la tête de ses camarades armés pour la défense de la magistrature contre la Cour. Au début de la Révolution, il fut élu, en 1791, lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires d'Ille-et-Vilaine, qu'il conduisit à l'armée de Dumouriez. Ses qualités de bon sens et de calme courage lui valurent rapidement les grades de général de brigade en 1793, puis de division en 1794. En 1796, placé à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, il allait donner la mesure de son talent. Nommé général en chef de l'armée du Rhin, il s'arrêta à Paris et y trouva Bonaparte. Sa triomphante campagne d'Allemagne, signalée par la victoire de Hohenlinden, le plaça au premier plan. Il ne tarda pas à devenir le rival de Bonaparte.

**Vincent, chevalier de Tinténiac** — Né au château de Quimerc'h en Bannalec en 1764, mort au château de Coëtlogon en 1795. Il fit d'abord partie de la « Royale ». Dès le début de la Révolution, il se rangea parmi les royalistes et conspira avec La Rouërie, puis servit d'intermédiaire entre Pitt et les royalistes. Il prépara la descente avortée de lord Hastings sur Granville. En 1794, il conspira avec Puisaye et combattit avec Boishardy. Il prépara le débarquement de Quiberon.

**Antoine-Joseph-Marc Desilles** — Né à Saint-Malo en 1767, mort à Nancy en 1790. Entré très jeune dans la carrière des armes, il servait en qualité de lieutenant dans le régiment d'infanterie du Roi, lorsque ce corps se révolta à Nancy contre l'autorité de l'Assemblée nationale. Le marquis de Bouillé fut envoyé pour rétablir l'ordre. La garnison de Nancy soutenue par le peuple refusa toute discussion



Antoine-Joseph-Marc Desilles.

et se disposait à repousser Monsieur de Bouillé. Desilles voulut empêcher cette lutte fratricide. Il essaya de calmer les soldats et se jeta même devant les canons. Il fut foudroyé par la mitraille. Son acte héroïque fut fort apprécié par l'Assemblée nationale.

**Georges Cadoudal** — Né en 1771 à Kerléano près d'Auray, mort à Paris en 1804. Il fut l'un des chefs de la chouannerie bretonne de 1793 à 1795. Il fit aux républicains une guerre de partisans. Opposé à toute conciliation, il refusa d'accepter l'accord de pacification de La Mabilais, participa à l'affaire de Quiberon et ne consentit à traiter avec Hoche, à Vannes, qu'après sa défaite à Elven le 4 novembre 1795. Il reprit la lutte en 1798. Nommé par le comte d'Artois général de la Basse-Bretagne, il fut contraint, par Brune, à faire sa soumission le 14 février. Il essaya de soulever en vain la Bretagne, et passa en Angleterre. Il entra dans le grand complot royaliste auquel participa Pichegru (1803-1804) et vint à Paris pour y préparer un groupe de choc capable de bousculer la garde consulaire. Arrêté le 9 mars 1804, il fut exécuté le 26 juin.

**Robert Surcouf** — Né à Saint-Malo en 1773, mort en 1827 à Saint-Servan. A treize ans, il s'embarqua sur un navire côtier, puis il partit pour les Indes. Il fit plusieurs voyages à Madagascar, à l'île de France et passa en qualité d'enseigne sur un navire de guerre qui faisait le trafic des noirs. En 1796, il prit le commandement du corsaire « Emile » et commença une série d'exploits qui le rendirent célèbre. Les Anglais mirent sa capture à prix. Il commanda successivement l'« Emile », la « Clémence », la « Confiance », navire avec lequel il s'empara du « Kent ». En 1801, il vint à Saint-Malo.

Il reprit la mer en 1807 sur le « Revenant », captura plusieurs navires qu'il convoya vers l'île de France. Il rentra à Saint-Malo, fut baron d'Empire et se contenta d'équiper des corsaires.

**Louis-Gabriel Marie Burban** — Né en 1775 à Questembert, mort en 1804 à Paris. A sa sortie du collège de Vannes, il se joignit aux volontaires de Cadoudal. Chargé du recrutement et de l'organisation de la cavalerie, il suivit Cadoudal dans toutes ses expéditions. Il se trouvait à Paris peu de temps après l'explosion de la machine infernale le 28 novembre 1800. Arrêté, détenu à Bicêtre, il fut relâché faute de preuves et envoyé sous surveillance en Ille-et-Vilaine. Il y resta un an, puis il retourna à Paris et rejoignit Cadoudal. Traduit devant un tribunal spécial, il fut condamné à mort et exécuté le 25 juin 1804.

**Hippolyte Bisson** — Né en 1796 à Guéméné, mort en 1827. Lieutenant de vaisseau, il servit en 1827 dans l'archipel grec sous les ordres de l'amiral de Rigny. Chargé de conduire dans le port de Smyrne un brick capturé, il fut assailli par des pirates. Dans l'impossibilité de résister, il mit lui-même le feu aux poudres et se fit sauter avec son navire plutôt que de se rendre, dans une baie de l'île Stampalia, la nuit du 4 au 5 novembre 1827.

**Joachim-René-Théophile Guillard de Kersausie** — Né à Guingamp en 1798, mort en 1874. Il prit part à la guerre d'Espagne en 1823. Affilié au carbonarisme depuis 1823, il fut arrêté. Le jury l'acquitta. Membre du Comité de la Société secrète des Droits de l'Homme, il fut condamné à la déportation et resta trois ans prisonnier à Doullens, puis à Brest. Il bénéficia de l'amnistie du 8 mai 1837, et passa deux ans à l'étranger. Il revint en France après la révolution de 1848 et prit part aux journées du 15 mai 1848 et du 13 juin 1849. Condamné par contumace à la déportation par la Haute Cour de Versailles, il s'exila.

**Adolphe-Emmanuel-Charles Le Flô** — Né à Lesneven en 1804, mort à Néchoat près de Morlaix en 1887. Sorti de Saint-Cyr en 1825, il servit en Algérie, commanda, à la prise de Constantine, une des colonnes d'assaut, fut grièvement blessé et devint colonel en 1844, après l'affaire du col de Mouzaïa. Élu représentant du Finistère à la Constituante, il alla occuper son siège en mars 1849 et vota avec la droite. Arrêté puis banni, il se réfugia en Angleterre. Autorisé à rentrer en France en 1857, il fut nommé ministre de la Guerre du gouvernement de la Défense nationale. Envoyé comme ambassadeur à Saint-Petersbourg, où il resta jusqu'en 1879. Le Flô sut gagner la confiance du Tsar Alexandre II et utiliser ces relations intimes en 1875 pour neutraliser la politique agressive de Bismarck contre la France.

**Jean-Pierre-Edouard Jurien de la Gravière** — Né à Brest en 1812, mort à Paris en 1892. Capitaine de vaisseau en 1850, il prit part à la guerre

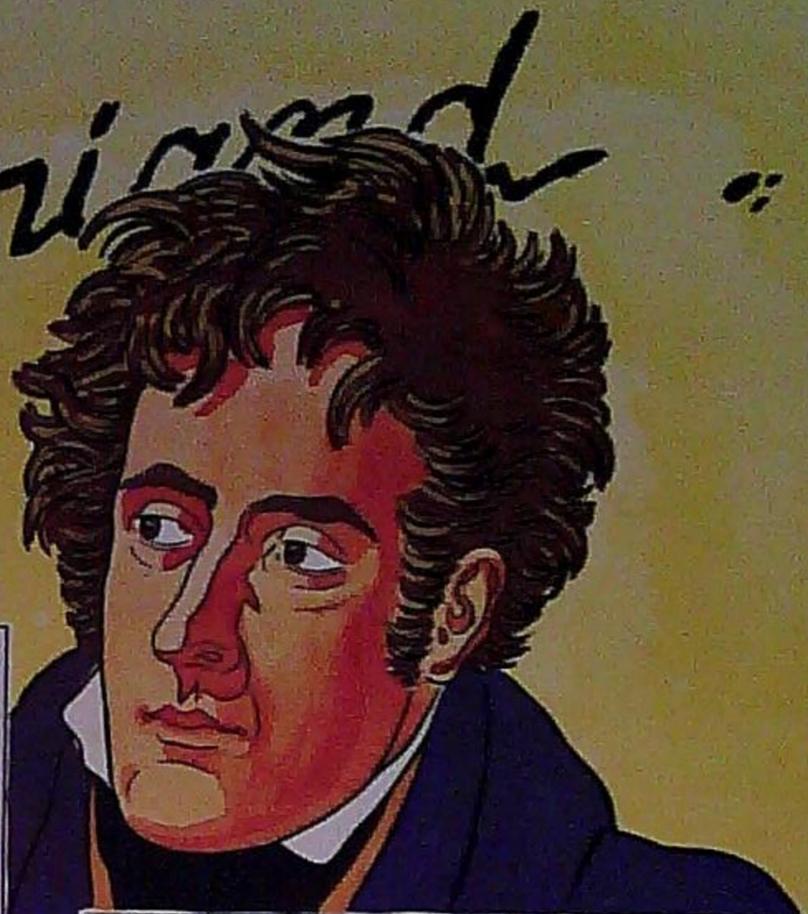
d'Orient en 1854, reçut le commandement des forces françaises envoyées au Mexique en 1861 et devint vice-amiral en 1862. Rentré en France, il fut nommé aide de camp de l'empereur en 1864, puis commandant de l'escadre de la Méditerranée en 1870. Il protégea la fuite de l'impératrice et devint, en 1871, directeur des cartes et plans de la Marine. Il entra en 1866 à l'Académie des sciences et en 1888 à l'Académie française.

**Louis-Jules Trochu** — Né dans le Morbihan en 1815, à Palais, Belle-Isle-en-Mer, mort à Tours en 1896. Sorti de Saint-Cyr, il fut aide de camp de Lamoricière et de Bugeaud, officier d'ordonnance du prince-président Louis-Napoléon, puis aide de camp du général Neumayer. En 1851, il vota contre le rétablissement de l'Empire. Colonel en 1853, aide de camp de Saint-Arnaud, il combattit en Crimée et fut blessé devant Sébastopol. Sans commandement au début de la guerre de 1870, il fut après les premières défaites nommé commandant du 12<sup>e</sup> corps d'armée puis gouverneur de Paris en août 1870. Le 4 septembre, il laissa tomber l'Empire, accepta d'être président du gouvernement de la Défense nationale. Il dirigea l'effort militaire dans Paris assiégé par les Allemands. Lorsque Paris fut acculée à la famine, Trochu démissionna, ce qui ne l'empêcha pas d'être élu, par huit départements, le 8 février 1871, député à l'Assemblée nationale. Admis à la retraite en 1873, il se retira à Tours.

**Georges Ernest Boulanger** — Né à Rennes en 1837, mort à Bruxelles en 1891. Ministre de la Guerre en 1886 et 1887 dans les cabinets Freycinet et Goblet, il prit un grand nombre de mesures utiles pour améliorer la situation matérielle du troupière. Il fit adopter le fusil Lebel. Après la chute du cabinet Goblet, nommé commandant du 13<sup>e</sup> corps à Clermont-Ferrand, il continua à s'occuper activement de politique. Traduit devant un conseil d'enquête, rayé des cadres de l'armée en mars 1888 et libre d'agir, il devint le chef d'un parti bruyant et entreprenant, le parti « boulangiste », parti révisionniste ou national. Il fut élu dans la Seine, où son élection eut un caractère triomphal. Mais il recula devant le coup d'État. Impliqué dans une accusation de complot contre la sûreté de l'État, il s'enfuit en Belgique en avril 1889. Les élections qui suivirent, en septembre, marquèrent le déclin du mouvement boulangiste.

**Louis-Nathaniel Rossel** — Né à Saint-Brieuc en 1844, mort en 1881. Élève de l'École Polytechnique, officier d'artillerie dans l'armée de Metz en 1870, il perça à jour les projets de trahison de Bazaine, s'échappa au moment de la capitulation, réussit à passer en Belgique et, de retour en France, fut envoyé par Gambetta faire une enquête militaire dans le Nord. Colonel, il donna sa démission en mars 1871. Il protesta contre la paix avec l'Allemagne et se rallia à la Commune. Nommé commandant de la légion du xvii<sup>e</sup> arrondissement, puis chef d'état-major de Cluseret, il démissionna. Arrêté le 7 juin par la police de Thiers, il fut traduit devant un conseil de guerre qui le condamna à mort.

# Chateaubriand

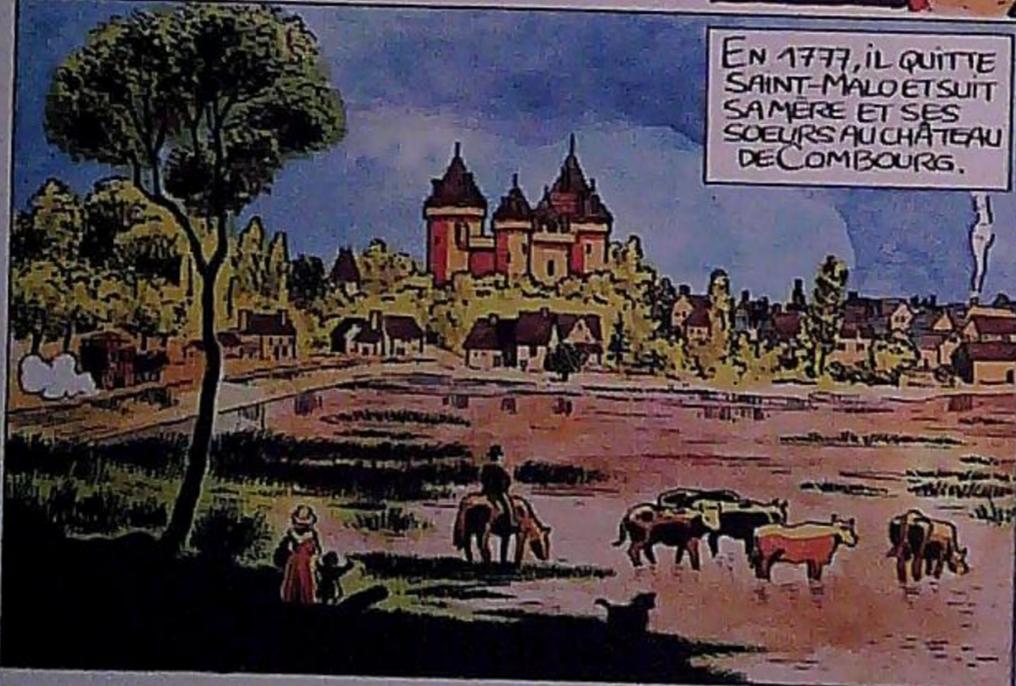


SAINTE-MALO.  
4 SEPTEMBRE  
1768.  
"J'ÉTAIS PRESQUE  
MORT QUAND JE  
VINS AU JOUR.  
CES FLOTS, CES  
VENTS, CETTE  
SOLITUDE, FU-  
RENT MES PRE-  
MIERS MAÎTRES."



NÉ DANS UNE FAMILLE  
NOBLE ET ANCIENNE, SON  
SORT LE VOUA À UNE EN-  
FANCE OISIVE.

BANDE DE  
GARNEMENTS !!!



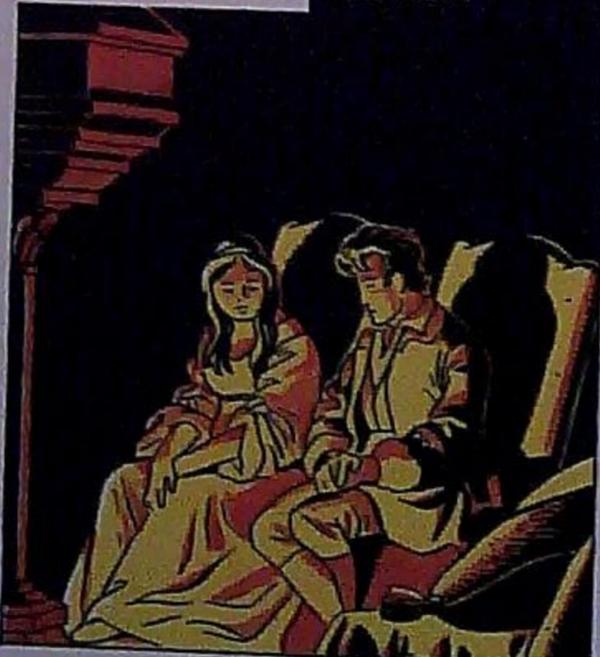
EN 1777, IL QUITTE  
SAINTE-MALO ET SUIT  
SA MÈRE ET SES  
SŒURS AU CHÂTEAU  
DE COMBOURG.

"JE M'ASSEYAI AU-  
PRÈS DU FEU AVEC  
LUCILE. MON PÈRE  
COMMENÇAIT ALORS  
UNE PROMENADE  
QUI NE CESSAIT QU'À  
L'HEURE DE SON  
COUCHER."

IL REVENAIT LENTEMENT VERS LA  
LUMIÈRE ET ÉMERGEAIT DE L'OBSCU-  
RITÉ COMME UN SPECTRE.

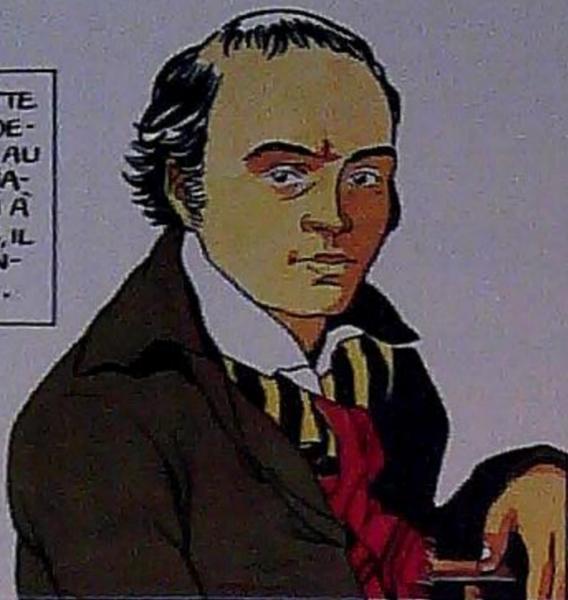


COMME CE  
CHÂTEAU A L'AIR  
TRISTE ET SÉVÈRE  
MÈRE...



DE QUOI  
PARLIEZ-  
VOUS?

EN 1786, IL QUITTE COMBOURG ET DEVIENT OFFICIER AU RÉGIMENT DE NAVARRE. ÉTABLI À PARIS EN 1788, IL SE LIE AVEC ANDRÉ CHÉNIER.



IL S'ÉLOIGNE DE LA FRANCE AU MOMENT DE LA RÉVOLUTION ET VOYAGE EN AMÉRIQUE. IL EN NAÎTRA "ATALA", PUBLIÉ EN 1801.



LEVEZ-VOUS VITE ORAGES DÉSIRÉS QUI DEVEZ EMPORTEZ RENÉ DANS L'ESPACE D'UNE AUTRE VIE...



REMARQUÉ PAR NAPOLEON, IL EST NOMMÉ SECRÉTAIRE D'AMBASSADE À ROME. À LA NOUVELLE DU DE L'ASSASSINAT DU DUC D'ENGHIEN, IL DÉMISSIONNE ET NE CESSERA DE SE MONTRER HOSTILE À L'EMPIRE.

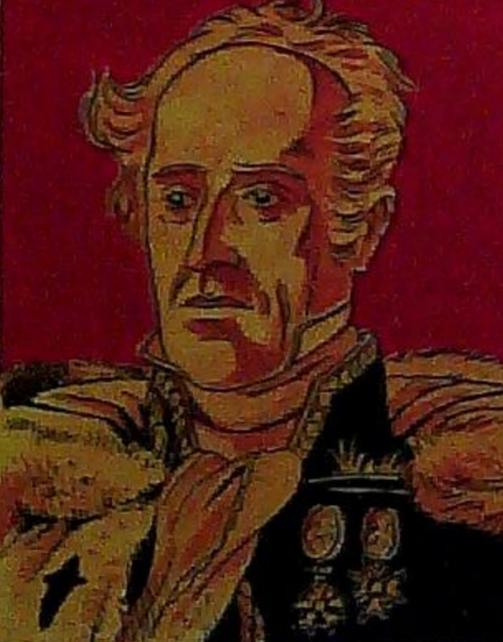


VERS CETTE ÉPOQUE, IL COMPOSE "RENÉ" ET DONNE EN 1802 LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.



RETIRE DANS "LA VALLÉE-AUX-LOUPS", PRÈS DE SCEAUX IL Y COMPOSE "LES MARTYRS" EN 1810 ET PUBLIE "L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM EN 1811.

APRÈS LA DÉFÈTE DE NAPOLEON, SA DÉMISE EST LUE EN 1815. IL PART EN EXIL À LONDRES EN 1816, PUIS À BRUXELLES EN 1817. EN 1820, IL EST ARRÊTÉ ET TRANSPORTÉ EN FRANCE EN 1824.



IL SE RETIRE DE LA VIE POLITIQUE EN 1829 ET SE CONSACRE AUX "MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE." IL NE QUITTE SA RETRAITE QUE POUR SE RENDRE CHEZ MADAME RÉCAMIER DONT IL AURA ÉTÉ L'AMI CONSTANT...



LES "MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE" SERONT PUBLIÉS AUSSITÔT APRÈS SA MORT QUI SURVIENT LE 4 JUILLET 1842. IL EST ENTERRÉ SUR LE ROCHER DU GRAND-ŒC DANS LA BAIE DE SAINT-MALO, SA VILLE NATALE.



## Belles-lettres et beaux-arts

Texte : Jeanne Manferdelli

Bande dessinée : Chateaubriand  
Scénario, dessins et couleurs : Michel Conversin



**Alain Bouchard** — Né au xv<sup>e</sup> siècle en Bretagne, mort vers 1513.

Il fut d'abord avocat au Parlement de Rennes. Il sera le premier écrivain à avoir donné une histoire complète de la Bretagne dans les « Grandes Chroniques de Bretagne ».

**Alain-René Lesage** — Né à Sarzeau (Morbihan), en 1669, mort à Boulogne-sur-Mer en 1747.

Reçu avocat en 1692, il se consacra aux Lettres. Il publia « Le Théâtre espagnol » puis « Le Point d'honneur ». Il adapta « Don César Ursin » de Calderon. De 1707 datent deux œuvres importantes : « Crispin rival de son maître » et « Le Diable boiteux ». Après « Les Etrennes », « La Fontaine », il donna, au théâtre, « Turcaret », en 1709. En 1715 Lesage publia les deux premiers volumes de « Histoire de Gil Blas de Santillane ». Le troisième volume parut en 1724 et le quatrième en 1735. Lesage publiait, entre temps, « Roland l'Amoureux », « Les

Aventures de Guzman d'Alfarache », « Les Aventures du Chevalier de Beuchefne », « Le Bachelier de Salamanque ». Lesage ne cessa de travailler jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans.

**Charles Pinot Duclos** — Né à Dinan en 1704, mort à Paris en 1772.

Après une jeunesse orageuse, il débuta par quelques contes d'une verve pleine d'originalité, « Histoire de la baronne de Luz », les « Confessions du comte de... ». Il fit jouer en 1743, à l'Opéra, un ballet en trois actes, « Les caractères de la folie », dont Bury avait fait la musique. Il écrivit l'« Histoire de Louis XI » supprimée par un arrêt du Conseil en 1745. En 1750, Duclos succéda à Voltaire comme historiographe de France. Comme membre de l'Académie française, il fit adopter l'habitude de proposer l'éloge des grands hommes pour prix d'éloquence. Il prit une grande part aux travaux préparatoires de l'édition de 1762 du « Dictionnaire de l'Académie ».

**Nicolas-Marie Ozanne** — Né à Brest en 1728, mort à Paris en 1811.

Il eut pour maître Roblin, professeur à l'École de marine. En 1743, il fut son adjoint. En 1750, il lui succéda et en 1751 il fut appelé à Paris pour aider à exécuter les gravures représentant Le Havre, dessinées pendant le voyage de Louis XV. Nommé constructeur des chaloupes et gondoles, puis attaché au bureau des ingénieurs géographes de la guerre en 1762, il fut chargé d'apprendre aux princes de la famille royale la construction des vaisseaux, leurs manœuvres et la tactique navale. Il composa des vues de ports, des planches pour « Traité de navigation », « Traité de construction et de tactique navale ».

**Julien-Louis Geoffroy** — Né à Rennes en 1743, mort à Paris en 1841.

Il fit ses études chez les jésuites et alla entrer dans leur Compagnie lorsqu'elle fut supprimée. Successeur

vement maître d'études au collège Montaigu, professeur au collège de Navarre et au collège Mazarin, il rédigea après la mort de Fréron « L'Année littéraire ». Il entra en 1806 au « Journal des Débats » en qualité de critique théâtral. Il y resta jusqu'en 1814. Ses articles eurent dès le début le plus grand succès.



**Elie-Catherine Fréron** — Né à Quimper en 1718, mort à Paris en 1776.

Après avoir professé au collège Louis-le-Grand il devint le collaborateur de l'abbé Desfontaines en 1735. En 1746, il publia seul une nouvelle feuille, « Les Lettres de Madame la Comtesse de... sur quelques écrits modernes », bientôt supprimée pour une plaisanterie contre Madame de Pompadour et l'abbé de Bernis. L'auteur fut enfermé à Vincennes. En 1749 commença la publication des « Lettres sur quelques écrits de ce temps », que Fréron abandonna pour fonder « L'Année littéraire » en 1754. Protégé par la reine, les filles de Louis XV et le roi Stanislas, Fréron lutta contre les philosophes pour la défense de l'ordre politique et social de la religion. Voltaire écrivit contre lui la satire du « Pauvre diable ».

**Pierre-Louis Ginguené** — Né à Rennes en 1748, mort en 1816 à Paris.

En 1779 il publia la « Confession de Zulmé » qui devint vite populaire. Il obtint en 1780 un emploi au contrôle général. Il accueillit la Révolution avec enthousiasme. D'opinion modérée, il fut emprisonné sous la Terreur. Directeur de la commission exécutive de l'Instruction publique, membre de l'Institut, il fut sept mois ministre plénipotentiaire du Directoire à Turin en 1797. Elevé au Tribunal en 1799, son libéralisme l'en fit exclure en 1802.

**François-René de Chateaubriand** — Né à Saint-Malo en 1768, mort en 1848 à Paris.

Il passa son adolescence à Combourg. Sa carrière militaire fut interrompue par la Révolution et il voyagea en Amérique. En 1791, il revint se mettre au service de la monarchie, puis il émigra en Angleterre en 1793. Il y connut une vie difficile.

Après « L'essai sur les Révolutions » en 1797 il se consacra aux lettres et, à son retour en France en 1800, il composa « Atala », 1801, « René », 1802, le « Génie du Christianisme », 1802. Bientôt hostile à Napoléon 1<sup>er</sup>, Chateaubriand partit vers l'Orient. Il écrivit « Les Martyrs », 1809, « Itinéraire de Paris à Jérusalem », 1811. Il joua un rôle politique important à la Restauration et acquit une certaine popularité en tant que monarchiste modéré. Alors parurent « Les Aventures du dernier Abencérage », « Les Natchez », 1826, « Le Voyage en Amérique », 1827. En 1830, hostile à l'Orléanisme, il s'adonna à des « Etudes historiques », 1831, rédigea « La Vie de Rancé », 1844 et composa ce qu'il avait conçu dès 1809, « Les Mémoires d'Outre-Tombe », en 1841.

**Pierre-Jean-Baptiste-François Elleviou** — Né à Rennes en 1769, mort à Paris en 1842.

Elleviou s'enfuit clandestinement de la maison paternelle. Arrivé à Paris, il signa un engagement avec le directeur du théâtre de La Rochelle. Il débuta en 1790 à la Comédie Italienne, dans « Le Déserteur » de Monsigny. Ses créations dans « Gulnare », « Le Prisonnier », « Zoraïme et Zulnar », « Le Calife de Bagdad » le mirent en pleine lumière. Au plus fort de ses triomphes, il quitta brusquement la scène.

**Guillaume Ricou** — Né à Trémeil en 1778, mort en 1848.

Dès son enfance, il apprit quelques rudiments de latin avec le curé qui lui enseignait la lecture. Entré au séminaire de Saint-Brieuc il y resta peu de temps parce que protestant et de tendance républicaine. Il préféra les travaux des champs et y joignit la profession d'expert, ce qui lui procura une aisance relative et lui permit de suivre ses idées. Il se mit à écrire, adapta en breton les fables d'Esopé, de Phèdre, « L'Avare » de Molière...

**Félicité-Robert de Lamennais** — Né à Saint-Malo en 1782, mort à Paris en 1854.

Il fut ordonné prêtre en 1816 à trente-quatre ans. En 1817 il publia le premier volume de l'« Essai sur l'indifférence en matière de religion » et ne termina la publication de cet ouvrage qu'en 1823. « La Défense de l'Essai », une traduction de « L'imitation de Jésus-Christ », « Les Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église », mirent le sceau à la réputation de l'écrivain. Une élite de jeunes catholiques se réunissait auprès de lui dans son manoir de La Chesnaye. Le pape Léon XII lui témoignait une vive sympathie. Dans le journal « L'Avenir », il préconisa l'alliance de l'Église et de la Liberté. Le pape Grégoire XVI intervint alors et dans l'encyclique « Mirari Vos » désavoua les opinions de Lamennais. Il rompit ouvertement avec l'Église en chargeant Sainte-Beuve de publier les « Paroles d'un Croyant » que Grégoire XVI condamna aussitôt dans l'encyclique « Singulari Nos ». A partir de cette époque, Lamennais s'écarta de la foi catholique. Le gouvernement de Juillet obtint contre lui, en 1840, une condamnation à un an d'emprisonnement. Élu en 1848 représentant à l'Assemblée nationale, il siégea à l'extrême gauche.

**Armand-René Duchatellier** — Né à Quimper en 1797, mort à Kernus en 1885.

Écrivain, il s'adonna à l'étude de l'économie politique, de l'histoire, de l'archéologie. En 1858 il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

**Joseph-Marie Quérard** — Né à Rennes en 1797, mort en 1865 à Paris.

Il fut d'abord commis de librairie à Rennes, puis à Paris, enfin à Vienne. De retour à Paris en 1824, il publia, en dix volumes, « La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que les littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles »... Il entreprit la rédaction de « Supercherries littéraires dévoilées », fonda une revue mensuelle, « Le Quérard », archives d'histoire littéraire de biographie et bibliographie françaises, complément périodique de la France littéraire.



**Marie-Thomase-Amélie Delaunay Dorval** — Née à Lorient en 1798, morte à Paris en 1849.

Fille de comédiens de province, elle parut tout enfant sur les planches et épousa à seize ans l'acteur Allan dit Dorval. Ses débuts furent difficiles. Elle révéla son talent dans « Trente ans ou la vie d'un joueur ». Depuis elle joua à la Porte-Saint-Martin, à la Renaissance, à l'Odéon et de nouveau à la Porte-Saint-Martin. Elle personnifia avec éclat les plus grandes héroïnes du drame romantique. En 1829 elle eut une liaison avec Alfred de Vigny. Le poète fut quitté pour Alexandre Dumas. Marie Dorval fut une des plus grandes actrices de son temps.

**Julien-Auguste-Pélage Brizeux** — Né en 1805 à Lorient ou à Scaër, mort en 1858 à Montpellier. Il fit ses études à Vannes, puis à Arras. Poète, il écrivit « Histoires poétiques », « La Fleur d'Or », « Les Bretons », « Éloge de la Bretagne ». Il traduisit la « Divine Comédie » en prose. « Les Bretons » fut couronné par l'Académie française en 1846 et « Histoires poétiques » en 1856.

**Émile Souvestre** — Né à Mortain en 1806, mort à Paris en 1854. Il se fit connaître par plusieurs articles de revues et fut appelé à diriger une maison d'éducation qu'il quitta bientôt pour la rédaction d'un journal de Brest, « Le Finistère ». Il partit pour Paris en 1835 où ses

livres romans obtinrent du succès. Dès lors, il se livra tout entier aux Lettres. Il réussit à peindre les mœurs bretonnes avec beaucoup de vérité dans « Les Derniers Bretons », « Le Mendiant de Saint-Roch », « L'homme et l'argent », « Pierre et Jean », « Scènes de chouannerie »...

**Henri, comte Delaborde** — Né à Rennes en 1812, mort en 1882 à Paris.

Élève de Delaroche il peignit la chapelle des fonts à Sainte-Clotilde à Paris. Entré dans l'administration de la Bibliothèque nationale en 1855, il y remplit les fonctions de conservateur du cabinet des estampes de 1855 à 1885. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Il publia « Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine », « Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin », « Études sur les beaux-arts », « L'Académie des beaux-arts ».

**Théodore-Claude-Henri Hersart, vicomte de La Villemarqué** — Né à Quimperlé en 1815, mort à Kéransker-en-Nézou en 1895.

Élève de l'École des Chartes, il s'adonna à l'étude de la langue et de la littérature et devint, en 1852, membre de l'Académie des inscriptions. On lui doit « Essai sur l'histoire de la langue bretonne », « Barzas-Breiz », « Poèmes bretons du Moyen-Âge », « La Légende de saint Gurthiern »...

**Paul Féval** — Né à Rennes en 1817, mort en 1887. Issu d'une famille de magistrats, il fut commis chez un banquier, inspecteur dans une compagnie d'affichage, rédacteur d'un journal, puis correcteur au « Nouvelliste » dans lequel il fit paraître ses premiers écrits qui attirèrent sur lui l'attention du directeur de la « Revue de Paris », « Le Club des Phoques » qu'il écrivit pour cette revue, fut suivi en 1843 du « Loup blanc ». L'année suivante, les « Mystères de Londres » obtinrent un immense succès. En 1847, Paul Féval publia « Les Compagnons du silence » et « Le Fils du Diable ». Après quelque temps de découragement, il donna son œuvre la plus célèbre, « Le Bossu ». A la fin de sa vie, devenu fervent catholique, il consacra plusieurs années à retrancher de ses livres tout ce qui offrait trace de ses anciennes opinions de libre-penseur.

**François-Marie Luzel** — Né à Plouaret en 1821, mort à Quimper en 1895.

Professeur, il consacra ses loisirs à réunir des documents d'un vif intérêt sur la littérature orale des Bas-Bretons, puis devint journaliste, rédacteur en chef de l'« Avenir de Morlaix », juge de paix et, à partir de 1891, archiviste du Finistère. Il a écrit « Bepred Breizad », « Gwerziou Breiz-izel », « Veillées bretonnes », « Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne ».

**Joseph-Ernest Renan** — Né à Tréguier en 1823, mort à Paris en 1892.

Il fit ses études au collège ecclésiastique de sa ville natale et en 1838, il se rendit à Paris où il entra au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, puis à la maison d'Issy en 1840. Il étudia les philosophes allemands, Herder et Hegel. Avant peine la loi, il se lia avec le chimiste Berthelot. En 1849, il écrivit « L'avenir de la Science ». En 1851, il entra à la Bibliothèque nationale. En 1862, il fut nommé professeur d'Hebreu au Collège de France. Après sa première leçon, son

cours fut suspendu puis supprimé jusqu'en 1870. En 1879, il succéda à Claude Bernard à l'Académie française. En 1884, il devint administrateur du Collège de France. Philologue, il traita les questions les plus diverses dans un grand nombre d'ouvrages. Ses œuvres historiques comprennent plusieurs volumes, « Les origines du Christianisme », « La vie de Jésus », « Les Apôtres », « Les Évangiles »...

**Louis-Arthur Le Moigne de la Borderie** — Né à Vitry en 1827, mort en 1901.

Il entra à l'École des Chartes d'où il sortit le premier en 1852. Chargé de 1852 à 1857 d'un travail important sur les archives des ducs de Bretagne, à Nantes, il créa dans cette ville en 1857 une feuille littéraire intitulée « Revue de Bretagne et de Vendée ». En 1861, il devint conseiller d'arrondissement et en 1864 conseiller général dans sa ville natale. Il fut un des fondateurs de la classe d'archéologie de l'« Association bretonne ». De 1862 à 1868, il présida la « Société archéologique » d'Ille-et-Vilaine et fonda en 1868 dans ce département la « Société de l'enseignement libre ». Il publia plusieurs travaux historiques intéressants : « Histoire de la conspiration de Pontcallec », « La Révolte du papier timbré advenue en Bretagne en 1675 »...

**Zénaïde-Marie-Anne Fleuriot** — Née à Saint-Brieuc en 1829, morte à Paris en 1890.

Femme de lettres, elle écrivit dans un style simple et facile soit sous son nom, soit sous le pseudonyme d'Anna Ediane de Saint-B... un grand nombre de récits pour les jeunes filles et quelques comédies et proverbes réunis sous le titre de « Théâtre chez soi » (1873). Elle collabora au « Journal de la Jeunesse » et à la « Bibliothèque rose ».

**Charles Letourneau** — Né à Auray en 1831, mort à Paris en 1902.

Professeur d'histoire des civilisations à l'École d'anthropologie, il envisagea surtout les questions d'ethnographie du point de vue philosophique. Il publia « Physiologie des passions », « Science et matérialisme », « La sociologie d'après l'ethnographie », « Évolution du mariage et de la famille ».

**Félix-Marie Massé, dit Victor Massé** — Né à Lorient en 1832, mort à Paris en 1884.

Élève de Zimmermann et d'Halévy au Conservatoire, il obtint le grand prix de Rome en 1844. Dès son retour de Rome, il donna à l'Opéra Comique « La Fiancée du Diable », « Miss Fauvette », « Les Saisons », « La Reine Topaze ». Il laissa de nombreuses mélodies vocales : « Chants bretons », « Chants du soir », « Chants d'autrefois ». Nommé chef des chœurs à l'Opéra en 1860, professeur de composition au Conservatoire en 1866, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1871.

**Théodule-Armand Ribot** — Né à Guingamp en 1839, mort en 1916.

Élève de l'École Normale, il fut reçu docteur ès lettres et nommé en 1885 professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne, d'où il passa au même titre au Collège de France en 1888. Directeur de « La Revue philosophique », il fut élu en 1899 membre de l'Institut. La plupart de ses livres se rapportent à la psychologie expérimentale. Ribot y institua la méthode pathologique. Il publia « Psychologie anglaise contemporaine », « L'hérédité », « La Philosophie de Schopenhauer », « Les Maladies de la mémoire », « Les

Maladies de la volonté », « Les Maladies de la personnalité »...

**Philippe-Auguste-Mathias, comte de Villiers de l'Isle-Adam** — Né à Saint-Brieuc en 1840, mort en 1889 à Paris chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il débuta par un recueil de vers, puis il abandonna la poésie classique pour des œuvres empreintes de symbolisme, « Isis », « Elen et Morgane », « Contes cruels », « Histoires insolites », « Nouveaux Contes cruels »... En 1870, il donna au Vaudeville une pièce, « La Révolte », puis « Le Nouveau Monde » en 1883. Il publia deux romans philosophiques, « L'amour suprême », « L'Ève future ».

**Yves Guyot** — Né à Dinan en 1843, mort à Paris en 1928. Il se présenta sans succès en 1902 aux élections législatives dans les Indes françaises. Il avait jusque-là la direction du « Siècle », dans lequel il avait mené de vives campagnes en faveur de la cause de Dreyfus et contre le nationalisme. Il l'abandonna en 1903 tout en continuant d'y collaborer. Il publia « L'inventeur », « Préjugés politiques », « Études sur les doctrines sociales du christianisme ».

**Anatole Le Braz** — Né à Duault en 1859, mort en 1926. Il décrivit les mœurs de la Bretagne avec amour et dans un style sincère et coloré. Il publia « Tryphina Kéranglas », « Sonion Breiz Izel », « La Chanson de la Bretagne », « La Légende de la mort en Basse-Bretagne », « Vieilles Histoires du pays Breton », « Le Sang de la sirène ».

**Charles Le Goffic** — Né à Lannion en 1863, mort en 1932. Fils d'un imprimeur, il étudia à Nantes, à Rennes et à Paris où il fonda avec Jules Tellier, à Maurice Barrès une revue, « Les Chroniques ». Il publia « Amour breton », « La Payse », « Morgane », « Sur la Côte », « Dixmude et les fusiliers marins », « La Mame en feu », « Trois Maréchaux ». Il était membre de l'Académie française.

**Théodore Botrel** — Né à Dinan en 1868, mort en Pont-Aven en 1925.

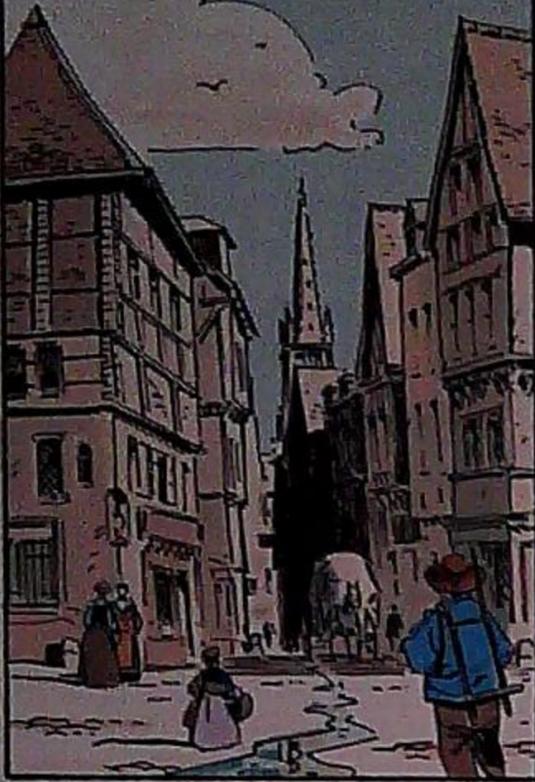
Tendresse, mélancolie, caractérisent les nombreux recueils de chansons qui firent sa popularité, bien au-delà de la Bretagne. Ses œuvres les plus connues sont « Le petit Grégoire », « Lilas blanc », « Fleur de blé noir », « La Paimpolaise ».

**Max Jacob** — Né à Quimper en 1876, mort à Drancy en 1944 où il avait été interné par les Allemands. Écrivain, poète, il fut un des représentants du Cubisme littéraire. D'origine israélite, il s'était converti, avait reçu le baptême en 1915 et s'était retiré à Saint-Benoît-sur-Loire, dans une des dépendances de l'abbaye. Son œuvre poétique comprend « Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel », « Le Laboratoire central », « Les Pénitents en maillets roses ». Son œuvre de prosateur est dominée par « Le Cornet à dès », recueil de poèmes en prose.

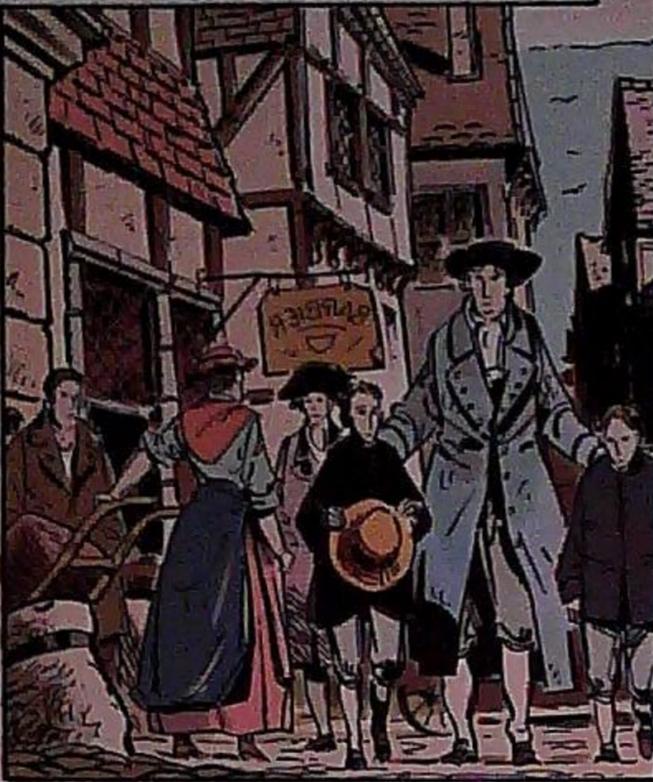
**Louis Hémon** — Né à Brest en 1880, mort en 1913 à Chapleau, Canada.

Il mourut au Canada avant d'avoir pu donner la mesure de son talent. Son principal roman, « Maria Chapdelaine », fut publié en feuilleton en 1913. Édité en 1921 il eut beaucoup de succès. Ses autres ouvrages sont « La Belle que voilà », « Colin-Maillard », « Battling Malone pugiliste », « Monsieur Ripois et la Némésis ».

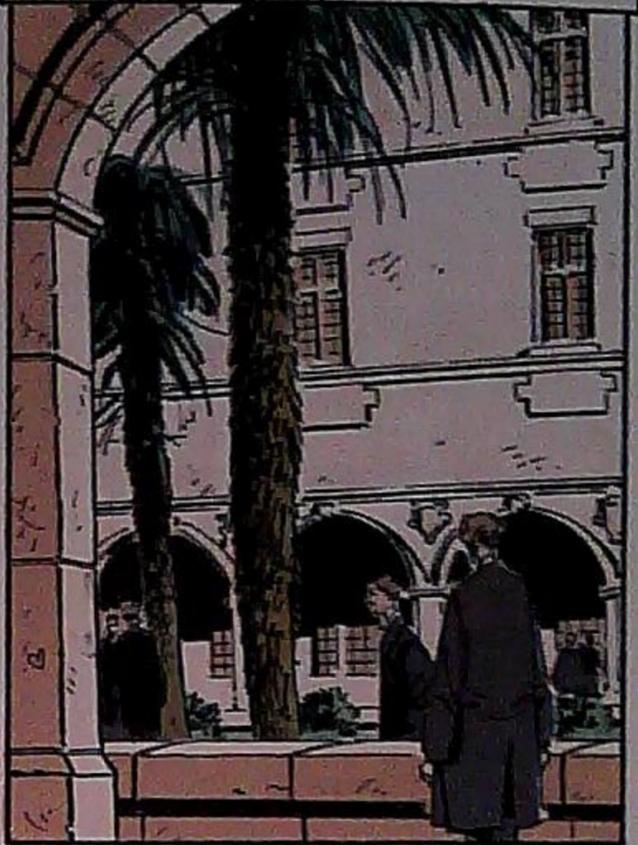
JE SUIS NÉ  
À QUIMPER  
EN 1781 ...



MON ENFANCE NE FUT NI  
HEUREUSE, NI MALHEUREUSE ;  
EN 1788, APRÈS LA MORT DE  
MA MÈRE, MON PÈRE LAISSA  
À NOTRE ONCLE LE SOIN DE  
NOUS ÉLEVER, MON FRÈRE ET  
MOI ... J'AVAIS SEPT ANS ...



MON ONCLE ÉTAIT DOCTEUR EN  
MÉDECINE ET RECTEUR DE L'UNIVER-  
SITÉ DE NANTES. C'EST DANS  
CETTE VILLE QU'IL ME FIT  
SUIVRE TOUTE MA SCOLARITÉ ...



MES ÉTUDES AU COLLÈGE DE  
L'ORATOIRE FURENT PASSABLEMENT  
BONNES ... J'AVAIS HÉRITÉ DE  
MON PÈRE UN CARACTÈRE  
FANTASQUE ET PASSIONNÉ ET,  
COMME LUI, J'ÉTAIS ATTIRÉ  
PAR LA POÉSIE ...



EN 1795, JE COMMENÇAI MES ÉTUDES DE MÉDECINE ET  
JE FUS ATTACHÉ À L'HÔPITAL DE LA PAIX OÙ MON ONCLE  
ÉTAIT ALORS MÉDECIN-CHEF.



DE QUOI  
EST-IL  
ATTEINT ?

HMM ...  
PHTISIE !

CÉ PREMIER CONTACT AVEC LES MALADES NE M'EMPÊCHA  
NULLEMENT D'Étudier LA PHYSIQUE ET LA CHIMIE,  
LE GREC, LE LATIN, LA FLÛTE ET L'HISTOIRE NATURELLE ...



1797 FAILLIT ÊTRE UN TOURNANT  
DANS MA VIE : MON PÈRE ENVISAGEA  
POUR MOI UNE CARRIÈRE COMMERCIALE  
ET, POUR MA PART, JE VOULUS  
ABANDONNER LA MÉDECINE ... MON  
ONCLE ME FORÇA À POURSUIVRE  
MES ÉTUDES ...



ALLONS ...  
AU TRAVAIL  
MAINTENANT  
...

... ET EN 1799, AYANT OBTENU MON  
DIPLOME DE MÉDECIN DES ARMÉES,  
JE DÉCIDAÏ DE QUITTER NANTES ET  
DE ME RENDRE À PARIS ...



JE ME CONSACRAI AUSSITÔT À LA RECHERCHE ET ME DONNAI POUR BUT DE DÉCOUVRIR, PAR AUTOPSIE, LA SIGNIFICATION DES SIGNES NOTÉS DURANT LA MALADIE... PREMIERS PAS VERS UN DIAGNOSTIC COMPLET.



EN 1816, JE FUS NOMMÉ MÉDECIN DE L'HÔPITAL NECKER... ET C'EST CETTE MÊME ANNÉE QUE LE HASARD ME FIT FAIRE UNE SINGULIÈRE DÉCOUVERTE...



C'EST EN EFFET EN VOYANT DES ENFANTS S'AMUSER À GRATTER L'EXTRÉMITÉ D'UNE POUTRE DE BOIS TANDIS QUE D'AUTRES ÉCOUTAIENT À L'AUTRE BOUT QUE L'IDÉE ME VINT...



... CELLE D'UTILISER LE PHÉNOMÈNE DE LA TRANSMISSION DES SONS PAR LES CORPS PLEINS ; À L'AIDE DE FEUILLETS DE PAPIER, JE CONFECTIONNAI UN CYLINDRE QUE J'APPLIQUAI CONTRE LA POITRINE DU MALADE...



LES BRUITS DU COEUR ET DES POUMONS ÉTAIENT PARFAITEMENT AUDIBLES ET PERMETTAIENT AINSI DE DÉCELER LA MOINDRE ANOMALIE ENTRE UN ORGANESAIN ET UN ORGANES ATTEINT... LE STÉTHOSCOPE ÉTAIT NÉ !...



J'ÉCRIVIS UN TRAITÉ : " DE L'AUSCULTATION MÉDIATE OU TRAITÉ DU DIAGNOSTIC DES MALADIES DES POUMONS ET DU COEUR ". CERTAINS CONFRÈRES FURENT MES FAROUCHES DÉTRACTEURS, D'AUTRES ME PRIÈRENT AU SÉRIEUX...



MA DÉCOUVERTE FIT D'ELLE-MÊME SON CHEMIN : LA MÉDECINE DISPOSAIT MAINTENANT D'UN OUTIL DE TRAVAIL PRÉCIS. ON ME COUVRIT D'HONNEURS, MAIS JE CROIS QUE JE PRÉFÉRERAI ENCORE MES MALADES...



TOUTE CETTE VIE CONSACRÉE AU TRAVAIL AVAIT ALTÉRÉ UNE SANTÉ DÉJÀ FRAGILE. LES SIGNES D'UNE TUBERCULOSE SE FAISAIENT DE PLUS EN PLUS PRÉCIS... JE REGAGNAI MA BRETAGNE NATALE EN 1826...



## Politique, savoir et religion

Texte : *Jeanne Manferdelli*

Bande dessinée : *Laënnec*  
Scénario, dessins et couleurs : *Pierre Winger*

**Saint Mélaire** — Né à Platz près de Redon, dans le diocèse de Vannes, en 462, mort en 535 environ. Il passa plusieurs années à la cour du roi Hoël, puis se retira dans le monastère de Platz, dont il devint par la suite abbé, et succéda, comme évêque de Rennes à saint Armand en 485. Quelque temps après, il devint chancelier de Hoël II, prit une part brillante au concile d'Orléans, se rendit auprès de Clovis à la demande de ce prince, entra dans son conseil, se livra avec ardeur à la prédication et à la conversion des Francs, puis revint dans son diocèse au bout de deux ans et y termina sa vie. Les légendes lui attribuent de nombreux miracles.

**Saint Yves Hélori** — Né au manoir de Kaer-Martin en Bretagne en 1253, mort à Lohanoec en 1303. Officiel à Rennes et à Tréguier, il mérita d'être surnommé l'« Avocat des pauvres ». Effrayé des dangers de sa profession, il entra dans les ordres et fut nommé recteur par l'évêque Alain de Bruic qui l'avait ordonné. Il fut canonisé en 1347. Il est le patron des avocats.

**Tanguy Du Chastel, vicomte de la Bellière** — Il naquit en Bretagne au XV<sup>e</sup> siècle et mourut en 1477, d'une blessure reçue au siège de Bouchain. Il était neveu du prévôt de Paris. A la mort de son oncle, il le remplaça auprès du roi Charles VII. Lorsque le roi s'éteignit, en 1461, il retourna en Bretagne auprès du duc François II qui le nomma gouverneur de Nantes et capitaine du château. Parti en 1468 pour la Cour de France, il fut très bien accueilli par Louis XI qui le fit nommer gouverneur du Roussillon et chargé de mission. En 1477 il fut blessé au siège de Bouchain près de Valenciennes. Louis XI qui l'estimait le fit inhumer à Notre-Dame-de-Cléry.

**François Douaren ou Duaren** — Né à Moncontour près de Saint-Breuc en 1509, mort à Bourges en 1559.

Il compta au nombre de ses maîtres le célèbre Alciat, professa les Pandectes à Paris en 1536 et alla occuper en 1538 une chaire de droit à Bourges, puis il

revint à Paris, où il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat. Il était un des plus savants jurisconsultes de son temps, très versé dans la connaissance de l'Antiquité. On a de lui des commentaires sur le Digeste, le Code et divers traités.



**Bertrand d'Argentré** — Né à Vitré en 1519, mort en 1590.

Savant, jurisconsulte et historien, il fut l'auteur d'un « Commentaire sur la Coutume de Bretagne » dans lequel il se montra un inflexible partisan du droit féodal et coutumier.

**Michel Le Nobletz ou Nobletz** — Né à Ploguermou en 1577, mort au Conquet en 1652.

Missionnaire et jésuite, il se voua à l'apostolat et consacra sa vie à convertir au Christianisme les populations de l'île d'Ouessant et de l'Armorique. S'attachant de préférence aux campagnes, il obtint des succès importants dont s'alarmèrent la jalousie des communautés religieuses. Il dut, sur l'ordre de son supérieur, quitter l'école d'enfants qu'il avait fondée à Douarnenez et revenir au Conquet où il termina sa vie, usé par les fatigues, les mortifications et les austérités.

**Pierre Hévin** — Né à Rennes en 1621, mort dans cette ville en 1692.

Fils d'un professeur de droit à l'université de Rennes, il commença de bonne heure l'étude de la jurisprudence et fut reçu avocat à l'âge de dix-neuf ans. Il se livra à de savantes recherches sur les législations du Moyen-Age. En cherchant des fragments de l'ancienne Coutume de Bretagne, Hévin découvrit une traduction fort ancienne de l'« Assise » du comte Geoffroy, document qui l'aidera dans ses travaux sur la Coutume de Bretagne.



**Louis-René de Caradeuc de La Chalotais** — Né à Rennes en 1701, mort dans cette ville en 1785.

Avocat général au Parlement de Bretagne puis procureur général, il défendit contre le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, les privilèges de la noblesse bretonne. Des lettres anonymes injurieuses adressées à Saint-Florentin le firent enfermer dans la citadelle de Saint-Malo en 1765. Il y écrivit ses « Lettres au roi et au comte de Saint-Florentin » qui eurent un énorme retentissement. Le roi exila La Chalotais, son fils et quatre conseillers, à Saintes. Louis XVI rappela de l'exil en 1774 et réintégra dans leurs charges les deux procureurs généraux. Une somme de 100 000 livres, plus une rente de 8 000 livres, furent données à La Chalotais. Une présidence à mortier était jointe à cette réparation.

**François de Coëtlogon** — Né en Bretagne en 1631, mort en 1706.

Il fut nommé évêque de Quimper en 1668 et fit partie de l'assemblée des prélats qui condamnèrent en 1699 les « Maximes des saints » de Fénelon.

**Christophe-Paul Gautron de Robien** — Né à Rennes en 1698, mort vers 1756.

Magistrat et historien, il était président à mortier au Parlement de Bretagne, conseiller du roi et membre associé de l'Académie des sciences de Berlin. Il écrivit « Dissertation sur la formation des trois différentes espèces de pierres figurées qui se trouvent dans la Bretagne », « Description historique et topographique de l'ancienne Armorique ou Petite Bretagne », « Journal historique de ce qui s'est passé en Bretagne pendant les premières années de l'administration de Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume ».

**Pierre-Louis-Morvan Maupertuis** — Né à Saint-Malo en 1698, mort en 1759.

Mathématicien et littérateur célèbre, il voyagea en Europe et fut un savant apprécié par Frédéric II. Un des

premiers, il a reconnu que notre globe devait être aplati aux pôles.



**Julien Offray de La Mettrie** — Né à Saint-Malo en 1709, mort en 1751 à Berlin.

Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il étudia chez les jésuites à Caen. S'étant rendu à Paris, il abandonna la théologie pour la médecine et fut reçu docteur à Reims. Nommé médecin des gardes françaises en 1742, il prit part aux batailles de Fontenoy et de Dettingen. La publication de son ouvrage « Histoire naturelle de l'âme » en 1745, lui fit perdre sa place. Il laissa des ouvrages de médecine, « Traité du vertige avec la description d'une catalepsie hystérique », « Lettre sur l'art de conserver la santé ». Son ouvrage « Politique de médecin » paru en 1746 fut brûlé sur l'ordre du Parlement.

**Jacques-Noël, baron Sané** — Né à Brest en 1740, mort en 1831.

Il fut surnommé « Le Vauban de la Mer ». Entré à l'arsenal de Brest à quinze ans, il devint successivement élève constructeur, élève ingénieur, sous-ingénieur et enfin ingénieur. Il s'occupa du perfectionnement des vaisseaux de guerre. La supériorité de ses modèles fut universellement reconnue et les Anglais eux-mêmes les adoptèrent. Nommé en 1793 directeur du port de Brest, il contribua à l'organisation de la première flotte de la République qui prit la mer sous les ordres de Villaret de Joyeuse. En 1800 Bonaparte le fit entrer à l'Institut et lui donna l'inspection générale du Génie maritime.

**Charles-Bonaventure-Marie Toullier** — Né à Dol en 1752, mort en 1835 à Rennes.

Après des études de droit à Caen puis à Rennes, il fut nommé professeur agrégé en 1778. Il voyagea en Angleterre, séjourna à Oxford, à Cambridge, y étudia l'enseignement des universités. De retour en France, il se déclara en 1784 pour la Révolution. Nommé administrateur du district de Rennes, il fut taxé de tiède par les partisans des mesures de violence et il démissionna. Après la Terreur, il devint juge au tribunal d'Ille-et-Vilaine. Après le 18 brumaire il fit partie de commissions chargées de régler les procès pour la confiscation des biens des émigrés. En 1806, il



fut nommé professeur de droit civil à la faculté de Rennes et en 1811 doyen. Révoqué à la Restauration, il entra au barreau dont il devint le doyen. Il est connu comme l'auteur d'un des grands traités de droit civil français, le premier en date, paru de 1811 à 1831.

**Jean-Denis comte Lanjuinais** — Né à Rennes en 1753, mort en 1827 à Paris.

Avocat conseil des trois ordres des États de Bretagne et professeur de droit ecclésiastique à Rennes, il représenta le Tiers-Etat aux États généraux de 1789. Il prit une grande part à l'établissement de la Constitution civile du Clergé et l'initiative du décret qui laïcisa la rédaction et la conservation des actes de l'état civil. A la Convention, il s'unifia avec les Girondins contre la Montagne. Dans le procès de Louis XVI, il se prononça pour la réclusion jusqu'à la paix et le bannissement. Il dirigea tous ses efforts contre Marat. Proscrit avec les Girondins et gardé à vue, il réussit à s'échapper et resta caché jusqu'à la chute de Robespierre. Professeur de législation à l'École Centrale de Rennes, il fut élu sénateur en 1800, vota contre le Consulat à vie de 1802 et contre l'Empire en 1804. Nommé cependant comte de l'Empire en 1808, il se consacra surtout au cours de droit romain qu'il professait à l'Académie de législation dont il avait été un des fondateurs et à des études orientales. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon.

**Isaac-René-Guy Le Chapelier** — Né à Rennes en 1754, exécuté à Paris en 1794.

Avocat réputé à Rennes en 1789, il fut nommé député aux États généraux par le Tiers-Etat de la sénéchaussée de Rennes. Il se signala dès le début par son initiative courageuse au sujet de la vérification des pouvoirs en commun. Il rédigea avec Barnave le texte du Serment du Jeu de paume. Président de la Constituante lors de la séance du 4 août 1789, membre du comité de Constitution, il s'attira les plus violentes attaques des pamphlétaires royalistes. Effrayé par les progrès révolutionnaires, il essaya en

19 de se rapprocher des modérés. Arrêté, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

**François-Joseph-Victor Broussais** — Né à Saint-Malo en 1772, mort en 1838 à Vitry.

Il fit ses études au collège de Dinan puis fut chirurgien pendant six ans dans la marine militaire. Médecin dans les armées de l'Empire, il fit les campagnes de Hollande, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne. En 1814, il fut nommé médecin ordinaire et second professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, où il remplaça en 1820 le baron Desgenettes. En 1830 il obtint la chaire de pathologie et de thérapeutique générales à la faculté de médecine. En 1832, il entra à l'Académie des sciences morales et fut nommé inspecteur général du service de santé des Armées.

**René-Théophile-Hyacinthe Laënnec** — Né à Quimper en 1781, mort à Kerlouanec en 1826.

En 1802, il remporta à Paris les grands prix de médecine et de chirurgie. Nommé médecin de l'hôpital Necker en 1806, il enseigna l'anatomie pathologique. En 1815, il communiqua à ses élèves les premiers résultats obtenus par l'application de l'acoustique à la connaissance des maladies de poitrine. Il avait inventé le stéthoscope, et donna le nom d'auscultation médiate à celle qu'il pratiquait à l'aide de cet instrument. En 1819, il publia son « Traité d'auscultation médiate », qui fit grande sensation dans le monde savant. En 1822, il remplaça Hallé dans la chaire de médecine au Collège de France. Peu de temps après sa nomination à la chaire de clinique interne de la Charité, il mourut d'une phthisie pulmonaire. Il était membre de l'Académie royale de médecine.

**Jeanne Jugan** — Née aux Petites-Croix, commune de Cancale, en 1793, morte en 1879.

Elle fut la fondatrice des Petites sœurs des pauvres.

**François-Marie Guillo du Bodan** — Né à Vannes le 7 février 1794, mort en 1872.

Il débuta comme substitut à Vannes, fut nommé procureur du roi à Quimper, puis avocat général près la cour de Rennes en 1829, procureur à Alger en 1843 et procureur général à Rennes en 1845. Entré dans le mouvement républicain, il fut élu représentant du peuple à la Constituante dans le Morbihan. Choisi comme vice-président du comité de l'Algérie et des colonies, à l'Assemblée, il vota la Constitution républicaine. Après le coup d'État, il devint officier de la Légion d'honneur en 1852. Nommé conseiller à la Cour de cassation en 1859, il fut mis à la retraite en 1869.

**Charles Beslay** — Né à Dinan en 1795, mort à Neuchâtel en 1878.

Ingénieur, il s'occupa pendant longtemps des travaux du canal de Nantes à Brest. Puis il fut député radical sous Louis-Philippe, commissaire de la République dans le Morbihan en 1848. Représentant du peuple à la Constituante, il vota avec les républicains modérés.

**Louis Denis** — Né à Legué en 1799, mort à Saint-Brieuc en 1878.

En 1848, il était armateur à Dieppe. Nommé représentant à la Constituante, il vota l'amendement Grey et l'ensemble de la nouvelle Constitution. Reçu à la Législative, il appuya toutes les mesures réactionnaires et finit par se montrer hostile au gouvernement

de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre il se retira complètement de la vie politique.

**Alexandre Glais-Bizoin** — Né à Quintin en 1800, mort à Lamballe en 1877.

Attaché au parti libéral sous la Restauration, il représenta de 1836 à 1848 l'arrondissement de Loudéac à la Chambre. Élu député des Côtes-du-Nord à la Constituante en 1848, il combattit la politique de Louis-Napoléon et échoua à la Législative. Fondateur de la « Tribune française » en 1868, il fut élu député à Paris en 1869. Le 4 septembre 1870, il devint membre du gouvernement de la Défense nationale, puis fit partie de la délégation de Tours.

**Auguste-Adolphe-Marie Billault** — Né à Vannes en 1805, mort près de Nantes en 1863.

Avocat, bâtonnier à vingt-cinq ans, élu député en 1837, il devint sous-secrétaire d'État en 1840. Après avoir été représentant à la Constituante en 1848, il se fit inscrire au barreau de Paris et se rallia au parti du prince Louis. En 1852, il fut président de l'Assemblée et en 1854, il succéda à Persigny comme ministre de l'Intérieur, puis il entra au Sénat. En 1860, il fut nommé ministre sans portefeuille, chargé de défendre devant les Chambres les projets de loi du gouvernement. En 1863, il devint ministre d'État.

**Jules-François-Simon Suisse, dit Jules Simon** — Né à Lorient en 1814, mort à Paris en 1896.

Répétiteur au lycée de Rennes, il fut admis en 1833 à l'École Normale Supérieure et eut Cousin comme maître. Agrégé de philosophie en 1836, il professa à Caen, à Versailles puis à Paris en tant que maître de conférences à l'École Normale. En 1839, il passa son doctorat et fut chargé de suppléer Cousin dans la chaire de philosophie à la Sorbonne. Il devint conseiller d'État. Après 1852, il refusa comme professeur à la Sorbonne de prêter le serment qu'exigeait l'empereur. Il dut par la suite renoncer à l'enseignement public. Il fit des tournées de conférences en Belgique et en France sur les grandes questions de philosophie. En 1863, élu député de la VIII<sup>e</sup> circonscription de la Seine, réélu en 1869, il devint l'un des membres les plus actifs de l'opposition. A la chute de l'Empire il fut ministre de l'Instruction publique. En 1875, déjà membre de l'Académie des sciences morales, il entra à l'Académie française et fut nommé sénateur à vie. Il combattit le boulangisme. Sa dernière mission officielle fut de représenter la France à la conférence de Berlin pour la question sociale en 1890.

**Henri-Louis-Marie-Chrétien, comte de Trévenec** — Né à Loatec en 1815, mort à Paris en 1893.

Admis à l'école de Saint-Cyr en 1834, il en fut expulsé peu après pour s'être affilié à une société républicaine. Il renonça alors à la carrière militaire et se rendit à Paris où il étudia l'architecture puis le droit. Après la Révolution de 1848, il fut élu député à l'Assemblée Constituante puis à la Législative où il siégea avec les républicains. Élu député à l'Assemblée nationale dans le département des Côtes-du-Nord, il appuya quelques temps la politique de Thiers mais contribua à son renversement en 1873. Il fut élu sénateur des Côtes-du-Nord en 1875 et réélu en 1885.

**Stanislas-Charles-Henri-Laurent Dupuy de Lôme** — Né à Soya près de Ploërmel, Lorient, en 1816,

mort à Paris en 1885.

Élève de l'École Polytechnique, il entra dans le Génie maritime, dont il parcourut rapidement tous les grades. En 1842, il reçut la mission d'aller en Angleterre pour étudier la construction des bâtiments en fer. Il fut chargé de la construction des deux premiers bâtiments en fer de la flotte française, « Caton » et « Ariel ». Il présenta au gouvernement les plans du « Napoléon ». Le « Napoléon » fut mis en chantier en 1848 et lancé en 1850. Dupuy de Lôme fut nommé en 1857 directeur des constructions navales au ministère de la Marine et directeur du matériel. Toutes les grandes puissances mirent en chantier des bâtiments sur le modèle de ceux de Dupuy de Lôme. Membre du Comité de défense de Paris en 1870, il s'occupa des aérostats et fit sortir de la capitale soixante-six ballons. En 1872 il réalisa des expériences montrant que la direction des ballons n'était pas impossible. Député du Morbihan en 1869, Dupuy de Lôme fut nommé sénateur inamovible en 1877 et s'occupa de la Marine marchande.

**Alphonse-François-Marie Guérin** — Né à Ploërmel en 1817, mort à Paris en 1895.

Chirurgien, il exerça tour à tour à Lourcine, à Cochon, à Saint-Louis. Il employa avec succès, en 1870, le pansement ouaté destiné à filtrer l'air et à l'empêcher d'infecter les plaies, ainsi qu'à éviter la douleur et à faciliter le transport des blessés.

**Armand Fresneau** — Né à Redon en 1822.

Député d'Ille-et-Vilaine à la Constituante, en 1848, et à la Législative, en 1849, il resta à l'écart sous le second Empire. Élu député du Morbihan à l'Assemblée nationale en 1871, il fut un ardent défenseur de la politique monarchiste et religieuse et ne fut pas réélu en 1876. En 1879, il devint sénateur du Morbihan.

**Pierre-Paul Guleysse** — Né à Lorient en 1841, mort en 1914.

Élève de l'École Polytechnique, puis ingénieur-hydrographe, il fut répétiteur de mécanique à l'École Polytechnique, maître de conférences d'égyptologie à l'École des Hautes Études et président de l'Institut des actuaire de France. Député de Lorient en 1890, réélu en 1893 et 1898, il devint ministre des Colonies. On lui doit de nombreux travaux relatifs à l'ancienne Égypte.

**Auguste-Jean-Marie Pavie** — Né à Dinan en 1847, mort en 1925.

Appelé par ses études pour la pose d'une ligne télégraphique entre Saïgon et Bangkok, à explorer des parties jusqu'alors mal connues de l'Indochine française, Pavie, devenu vice-consul de France à Louang Prabang, exécuta au cours de ses missions de 1886-1889, 1889-1891 et 1894-1895, une étude plus complète du pays. Entre-temps il avait joué un rôle important comme ministre résident à Bangkok (1892-1893). Ses explorations lui permirent de dresser une carte de l'Indochine française.

**Jean-Baptiste Fulgence Bienvenüe** — Né à Uzel en 1852, mort en 1930.

Ingénieur, il dirigea les premiers travaux du métropolitain de Paris, ce qui lui valut le nom de « Père du Métro ».

**Gustave Louis Édouard de Lamarzelle** — Né à Vannes en 1852, mort en 1929.

Homme politique, orateur du parti conservateur, il fut sénateur du Morbihan. Il défendit les congrégations religieuses.